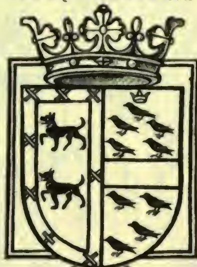
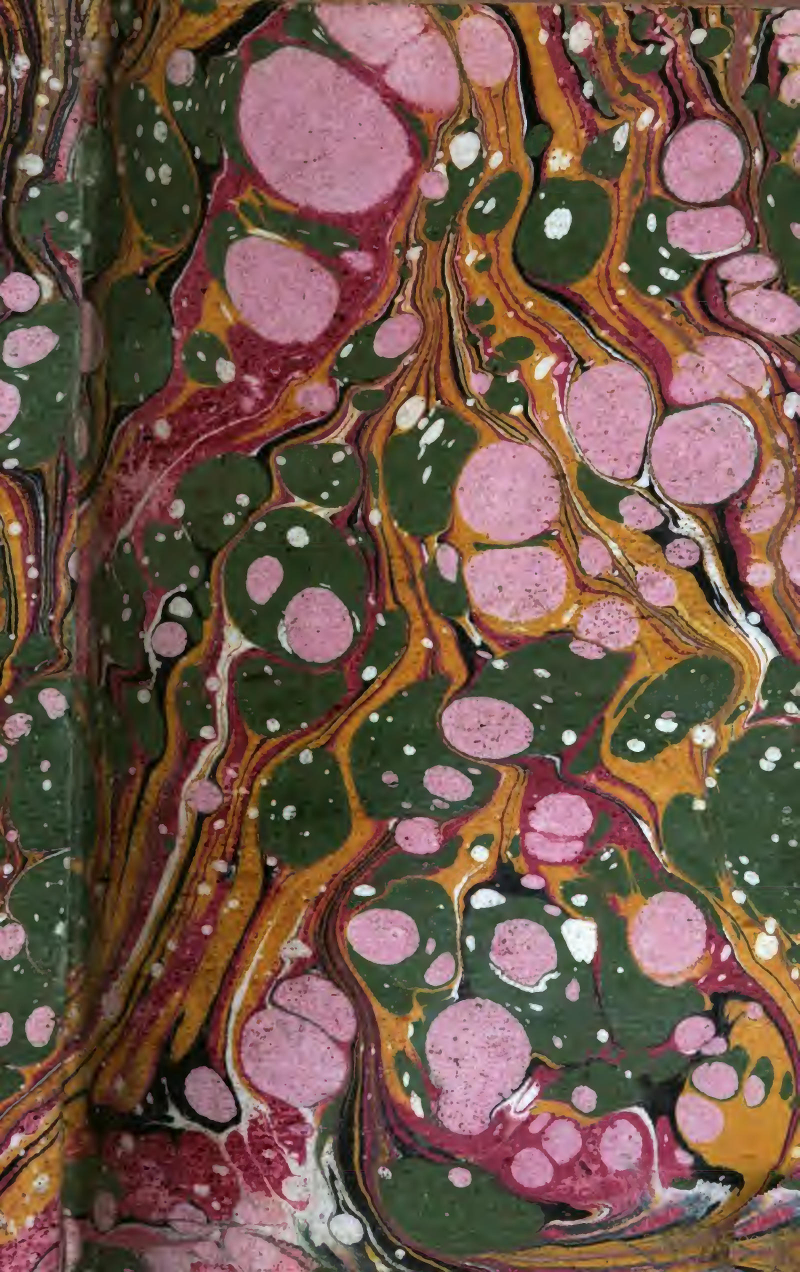




Δ

ANNALES
DU
THÉATRE ITALIEN,

DEPUIS SON ORIGINE JUSQU'A CE JOUR:

DÉDIÉES AU ROI;

PAR M. D'ORIGNY, Conseiller en la Cour des Monnoies, des Académies des Sciences, Arts & Belles-Lettres de Dijon, Lyon, Metz, Châlons-sur-Marne & Clermont-Ferrand.

TOME TROISIEME.

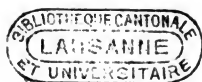


A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXXVIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.





ANNALES

DU

THÉATRE ITALIEN,

Depuis son origine jusqu'à ce jour.

1782. Ouverture du Théatre, 9 Avril.

LES bons esprits sont à l'égard du mauvais goût, ce que les dévots sont pour les vices : ils n'en sauroient parler qu'avec humeur & chagrin ; quelquefois même ils mettent dans leurs discours une chaleur qui tient de l'emportement. Si c'est un défaut, M. *** ne l'a point évité dans sa Comédie du *Public vengé*, représentée pour la premiere fois à l'ouverture du Théatre.

Le Public vengé.

Le Prologue de cette Piece, intitulé : *le Poisson d'Avril*, n'est composé que de trois personnages, *la petite Thalie*, *Momus* & *le Public*. *Le Public* ne sachant que faire, en attendant l'heure du Spectacle, s'amuse à pêcher à la ligne. *Thalie* & *Momus* préparent un compliment qui puisse lui plaire, & à tout

1782. événement *Thalie* s'empare du sifflet que *le Public* a perdu. *Momus* caché derriere des roseaux, attache à la ligne du *Public* des tablettes, où une chanson lui annonce que le sifflet sera rendu à qui il appartient, pourvu qu'on n'en fasse pas usage de toute la journée. *Le Public* voit qu'on lui donne un Poisson d'Avril; néanmoins il accepte la condition qui lui est imposée, & à ce prix *Thalie* lui rend son sifflet. Quant à la Piece, en voici une idée.

Le Public & *la Vérité* sont depuis longtems brouillés ensemble; Mad. *Opinion*, Mad. *Caprice*, & MM. *Girouette*, *Paradoxe*, *Dramomane*, *Harmoniche*, &c. sont autant de barrieres qui les séparent l'un de l'autre. *Le Génie national* a quitté sa patrie, & aussitôt le mauvais goût a profité de son absence pour tout infecter. Les ridicules ont paru, & l'esprit de Paradoxe de concert avec l'Amphigouri, & secondé par les *Dramaturges*, les *Moralistes* & *la Cabale*, dominent entiérement *le Public*. Heureusement *le Génie national* vient l'arracher au pouvoir de ces tyrans; chacun d'eux est précipité dans les entrailles de la terre, & *le Public* se réconcilie avec *la Vérité*, les Ris & les Graces.

Cette Allégorie, quoique dénuée d'intérêt, a été écoutée très attentivement; elle renferme une critique souvent ingénieuse & plaisante des ridicules & des travers qui regnent à Paris; c'est dommage que les détails en soient un peu longs, le ton trop dur, & la teinte trop rembrunie. Le retranchement de la Scene entre *le Caprice* & l'*Opinion* n'auroit fait

aucun tort à l'ouvrage ; mais presque tous les couplets sont spirituels, & dans le genre de l'ancien Opéra comique où *Pannard*, *le Sage* & d'*Orneval* ont travaillé avec tant de succès. 1782.

Le Poëte supposé, ou *les Préparatifs de la fête*.

Suivant *la Bruyere*, *c'est une grande difformité dans la nature qu'un vieillard amoureux*. Cette difformité n'est jamais plus choquante, que lorsqu'il a pour rival un jeune homme sur lequel la nature a versé ses dons.

Le 25 Avril, on joua *le Poëte supposé* ou *les Préparatifs de la fête*, Comédie en trois Actes, en Prose, mêlée d'Ariettes, par M. *Laujon*, musique de M. *Champein*.

Babet est aimée de *Perrin;* mais elle est sous la tutelle du *Bailli* qui en est amoureux, & par un surcroît de peine, les parens de *Perrin* ont résolu de le marier à *Georgette*. Dans ces circonstances, il naît un fils au Seigneur du château, & c'est un sujet de fête pour tout le village. Il s'agit de célébrer un événement auquel chacun s'intéresse : *Perrin* compose un divertissement; mais *le Bailli* prétend s'en déclarer l'auteur, & y jouer le rôle du Berger qui doit épouser la jeune fille. Le Seigneur est du secret ; on fait devant lui les préparatifs de la fête, & l'on répete la Piece en sa présence. Pour embarrasser *le Bailli* qui se l'attribue, il lui dit de changer le premier vers d'un couplet, & ajoute que l'auteur du divertissement sera l'époux de *Babet*. Aussitôt *Perrin* réclame son ouvrage pour en obtenir le prix, & *le Bailli* perd tout à la fois le mérite de l'avoir fait, & la main de sa pupille.

Cette Piece est peu chargée d'incidens, &

1782. on y trouve plus de tableaux que d'action. Mais que ces tableaux sont gracieux, & que le coloris en est doux & frais! D'ailleurs il n'est pas possible de mettre plus de finesse & d'intérêt dans le dialogue, ni de donner aux personnages un ton plus simple & plus vrai. On a reconnu sans peine dans *le Poëte supposé*, la plume ingénieuse & féconde de l'Auteur de l'*Amoureux de quinze ans*, non moins estimable par d'excellentes qualités que par ses talens.

La musique a beaucoup ajouté à la réputation de M. *Champein;* en général les effets en sont brillans: on a surtout admiré les morceaux d'ensemble, & quand les accompagnemens en auroient été moins riches, on ne les auroit pas moins goûtés. Peut-être même eussent-ils été encore mieux assortis au sujet & à la naïveté des paroles.

Le Vaporeux. 3 Mai.

Chasse l'opinion, disoit l'Empereur *Marc-Antonin* à un homme qui se plaignoit souvent de maux imaginaires, de ces maux dont la source est dans une façon de penser déraisonnable, *chasse l'opinion, & tu as chassé cette plainte importune: je suis bien malheureux. Je suis perdu.*

On s'est rappellé ce trait en voyant *le Vaporeux*, Comédie en deux Actes, en prose, par M. *Marsollier de Vivetieres.*

La représentation de cette Piece a fait souvenir aussi du portrait suivant, traduit de *Pope:*

Ombriel . . . . vieux Gnome rechigné,
Va d'une aîle pesante, & d'un air refrogné,

Chercher en murmurant la caverne profonde,
Où loin des doux rayons que répand l'œil du monde, 1782.
La Déesse aux vapeurs a choisi son séjour:
Les tristes aquilons y sifflent à l'entour,
Et le souffle mal sain de leur aride haleine,
Y porte aux environs la fievre & la migraine.
Sur un riche sopha, derriere un paravent,
Loin des flambeaux, du bruit, des parleurs & du vent,
La quinteuse Déesse incessamment repose,
Le cœur gros de soupirs sans en savoir la cause,
N'ayant jamais pensé, l'esprit toujours troublé,
L'œil chargé, le teint pâle, & l'hypocondre enflé.
La médisante Envie est assise auprès d'elle,
Vieux spectre féminin, décrépite pucelle,
Avec un air dévot déchirant son prochain,
Et chansonnant les gens, l'Evangile à la main.

Saint-Phar a de l'esprit, une imagination vive & le cœur excellent. Il est marié à une femme charmante, & de cette union est né un enfant aimable. Des hommes honnêtes, sensibles & vrais s'empressent de lui faire éprouver les charmes de l'amitié; cependant *Saint-Phar* n'est point heureux. Le monde l'importune, les plus doux liens le gênent, les plaisirs mêmes le fatiguent, la vie lui est à charge. Dans cette situation, il se retire dans un vieux château avec *la Roche* qui, pour plaire à son maître, feint continuellement d'être triste comme lui. Mais *Gros-René*, Jardinier, dont l'humeur n'est rien moins que chagrine, instruit Mad. de *Saint-Phar* de la retraite qu'a choisie son mari; & elle s'y rend avec sa fille,

1782. & *Blainville*, ami & parent de *Saint-Phar.* Cette démarche lui déplaît, & il rejette les caresses de sa femme. Selon lui, *Gros-René* est heureux de ne pas réfléchir ; il voit dans Mad. de *Saint-Phar* un être complaisant par foiblesse, qui l'aime par habitude, & le supporte par pitié. *Julie* est à ses yeux un enfant qui promet tout ; mais qui bientôt livré aux dangers du monde, aux embûches des passions, lui fera compter ses instans par ses inquiétudes, & peut-être souhaitera de voir arriver le moment de sa mort. *Blainville* repousse ces idées, & Mad. de *Saint-Phar* n'espérant aucun fruit de ses soins, écrit à son mari que puisqu'elle ne peut avoir la douceur de vivre avec lui, elle a pris la résolution de mourir, & elle demande à lui dire un éternel adieu. *Saint-Phar* en recevant cette lettre, demeure interdit & comme immobile. Il consulte *Blainville* qui en paroît plus affligé que surpris, & lui conseille de faire revenir son épouse par l'amitié, le sentiment. Sur ces entrefaites, elle entre d'un air distrait, avec une démarche leste, le regard assuré, & dans un désordre décent, mais voluptueux. *Saint-Phar* la trouve à merveille ; il emploie pour la désabuser, tout ce qu'inspirent la raison & la sensibilité. *Le moment de se quitter, donneroit-il des yeux ?* lui dit-il ; *ou des charmes ?* répond-elle modestement & avec finesse. Il se jette à ses genoux, lui baise les mains, & reconnoît ses torts. Alors *Sophie* & *Blainville* paroissent ; *Saint-Phar* embrasse sa fille, & le nom de *Blainville* est sur ses levres. En un mot *Saint-Phar* est guéri,

& il voit, à la satisfaction que chacun en ressent, combien le bonheur d'un maître a d'influence sur tous ceux qui l'entourent.

Cette Comédie ressemble à *Sidney*; mais dans la Piece de *Gresset*, ce sont les détails qui font connoître jusqu'où l'Anglois, accablé de mélancolie, porte le dégoût de la vie, tandis que dans l'ouvrage moderne, le caractere du *Vaporeux* est fortement prononcé. Un intérêt personnel lui donne du relief, des situations comiques le mettent en jeu, & la gaieté des personnages qui contrastent avec lui, le rend très piquant. Celui de *Gros-René*, entr'autres, est parfaitement dessiné. Il est beaucoup plus plaisant que le paysan de *Sidney* & infiniment plus utile. D'ailleurs la Piece est purement écrite, & il seroit difficile de dire ce qui brille le plus dans le dialogue, de la grace ou de la facilité.

Reprise des *Mariages Samnites*.

Les *Samnites*, ce peuple guerrier qui hérita des Lacédémoniens dont il descendoit, l'amour de la liberté, & qui rival des Romains, ne subit leur joug qu'après vingt-quatre triomphes, étoit dans l'usage de célébrer tous les ans des mariages dans la place publique de la capitale de *Samnium*. Toute la jeunesse en état de donner des citoyens à la République, s'assembloit au jour solemnel. Là les garçons choisissoient leurs épouses, selon le rang que leur valeur & leurs exploits leur avoient assigné dans les fastes de la patrie. Cette cérémonie est le titre & le sujet d'une Comédie mêlée d'Ariettes, par MM. *de Rosoy* & *Grétri*, & reprise le 22 Mai sans un succès éclatant. L'Auteur l'a pourtant

1782. retouchée ; on y remarque plusieurs Scenes intéressantes, telles que celle d'*Eumenes* sauvé par son fils, celle des Samnites qu'*Agathis* ramene au combat, celle où l'on proclame les défenseurs de la patrie. Le sort incertain d'*Agathis*, la générosité des deux rivaux ne sont pas certainement des situations triviales. Ce qui peut en avoir affoibli l'effet, c'est la lenteur de l'action, sa monotonie, son obscurité ; c'est la conduite d'*Eliane* qui foule aux pieds les vertus les plus cheres aux *Samnites*, la soumission, la décence & la pudeur.

La musique a toujours été très goûtée. M. *Grétri* y a ajouté de jolis morceaux, notamment la marche des jeunes filles au premier Acte, le duo du troisieme, la plus grande partie des chœurs, & quelques airs agréablement chantés par Mad. *Trial* & Mlle. *Colombe*.

Remise de *la Surprise de l'Amour*. 24 Mai.

Le surlendemain, la remise de *la Surprise de l'Amour* charma une nombreuse assemblée. Si cette Comédie est moins bonne, du côté de l'intrigue, que celle qui a été jouée cinq ans après, au Théatre François, sur le même sujet & sous le même titre ; si la vraisemblance n'y est pas aussi ménagée ; s'il y regne un ton moins noble & moins de sentiment, elle offre des situations plus originales, plus vraies, plus comiques ; les contrastes en sont plus frappans, les effets plus heureux.

Eloges des Acteurs.

Il n'y a point de rôles qui n'aient été rendus admirablement. M. *Granger* a excellé dans le personnage de *Lélio*, il en a saisi toutes les nuances ; on l'a vu de brusque qu'il étoit, devenir successivement poli, inquiet, galant,

amoureux & tendre ; il a exprimé ſurtout avec une ſupériorité rare les premieres impreſſions des charmes de *la Comteſſe*, & par tous les traits qui lui échappoient ſans le vouloir, on jugeoit des progrès qu'elle faiſoit dans ſon cœur. 1782.

Chacun ſon lot, nul n'a tout en partage.

La Comteſſe de Givri.

La Fontaine l'a dit, & *Voltaire* l'a quelquefois prouvé. Le 4 Juin, on a donné la premiere repréſentation d'un Drame en trois Actes, en proſe, de cet immortel Ecrivain ; il a pour titre : *la Comteſſe de Givri.*

Cette veuve attachée au parti de *Henri IV*, met tous ſes ſoins à bien recevoir ce bon Roi qui doit l'honorer de ſa viſite. Un fils unique a ſa tendreſſe, malgré les chagrins que ſa conduite lui cauſe. Mad. *Aubonne*, nourrice du *Marquis*, eſt dépitée de ſon mauvais naturel, de la baſſeſſe de ſes inclinations & de la violence de ſon caractere. Il a maltraité *Guillot*, fils d'un fermier de la terre, parce qu'il a l'inſolence de plaire à *Babet ;* il indiſpoſe de plus en plus contre lui *Julie*, parente de *la Comteſſe*, qui lui eſt deſtinée pour épouſe ; enfin chacun le déteſte. Au contraire *Charlot*, ſon frere de lait, ſe fait aimer de tout le monde. La préférence qu'il obtient, fâche *le Marquis*, & dans la querelle qui s'éleve entr'eux, celui-ci reçoit un coup mortel. Cet événement jette la conſternation dans le château, & quoique *Julie* ſoutienne avec chaleur l'innocence de *Charlot*, on le met en priſon ; mais bientôt le Duc *de Bellegarde* vient annon-

1782. cer à *la Comtesse* que *Charlot* est son fils, & que l'enfant qu'elle pleure, est le fils de Mad. *Aubonne*. Cette femme se jette aux pieds de *la Comtesse* qui lui pardonne sa faute. *Charlot* rendu à la liberté, jouit des caresses de sa mere, & tous vont au devant de *Henri*, dont l'arrivée est annoncée par l'alégresse publique.

Cette Piece a été aussi favorablement accueillie du Public qu'elle devoit l'être. Dans le premier Acte, tout ce qui appartient à *Henri IV*, ses traits, ses bons mots inspirent un intérêt touchant. On a saisi dans le second les beaux vers & les heureuses plaisanteries qui y sont répandus, & le dénouement a eu l'applaudissement universel.

Début de Mlle. *Dubus*. 10 Juin.

On n'est véritablement propre à l'emploi des ingénues, que dans l'âge heureux de l'innocence. C'est alors que la franchise embellit tout. Elle est sur les levres d'une jeune fille, elle se peint dans ses yeux, dans ses démarches, & jusques dans ses expressions. Mais passé ce tems, l'Actrice la plus consommée s'efforce presque toujours inutilement de produire dans les personnages de ce genre une illusion flatteuse. Le charme de l'ingénuité a disparu avec ses attraits, il a cessé en même tems que son organe, devenu moins sensible, n'a plus remué l'ame; & ce qui l'éloigne pour toujours, c'est la profondeur qu'elle donne à son jeu, & le débit raisonné qu'elle affecte d'avoir. L'ingénuité peut être comparée à la premiere eau qui coule d'une source pure, & se répand çà & là dans la prairie; on la recueille avec plus de plaisir, que lorsque l'art

l'a contrainte à paſſer dans des canaux pour en faire une fontaine. 1782.

Mlle. *Dubus*, après s'être exercée pendant quelque tems à la Comédie de Verſailles, s'éprouva ſur le Théatre Italien dans les rôles de *Babet* des *trois Fermiers*, & d'*Iſabelle* de la Comédie d'*Iſabelle & Gertrude*. Elle parut joindre à une jolie figure de l'intelligence, de la fineſſe, une voix agréable, mais foible, un débit naturel, mais un peu lourd, un jeu facile, varié, mais trop réfléchi.

Le Trébuchet. 11 Juin.

Si en tout tems il eſt permis de connoître l'amour, ſi, comme le dit *Saint-Evremont*, *dans la jeuneſſe, nous vivons pour aimer, & dans un âge plus avancé, nous aimons pour vivre*, on ne voit pas toujours du même œil les fautes que cette paſſion fait commettre. Au printems de la vie, elles excitent moins la ſévérité que l'indulgence; mais plus tard elles rendent ridicule.

Le 11 Juin, on repréſenta pour la premiere fois *le Trébuchet*, Opéra comique en un Acte, en Vaudevilles, par un Anonyme.

Suzette, fille d'une Jardiniere de Montreuil, appellée *Magdeleine*, & *Julien*, fils de *Mathurin*, s'aiment éperdument. L'âge, la condition, la fortune, le voiſinage, tout ſemble favoriſer leurs amours; leurs maiſons ſe touchent, leurs voix s'entendent, & leurs cœurs encore mieux; mais *Magdeleine* vient à la traverſe. Ennuyée du veuvage, elle s'eſt miſe en tête d'épouſer *Julien*, & dès ce moment il eſt défendu à la pauvre *Suzette* de lui parler. Cela n'empêche pas *Julien* de faire un bouquet pour parer le

1782. corset de sa maîtresse, & comme il cherche à le lui donner, il ne peut se dispenser de l'offrir à *Magdeleine* qu'il a intérêt de ménager. Celle-ci enchantée de l'hommage du jeune Jardinier, s'affermit dans la résolution de s'en attirer par la suite de plus sensibles, & engage *Mathurin* à mettre à sa porte un trébuchet où *Suzette* puisse se prendre, si elle s'avise d'aller chez lui; mais elle y est prise la premiere, en voulant aller joindre *Julien*, pour le déterminer à répondre à ses amoureux desirs. Elle crie *au secours*, chacun vient, rit de son aventure, & *Mathurin* qui se plaît à la raconter, lui dit qu'elle ne sera dégagée qu'après avoir consenti au mariage de *Suzette* avec *Julien*. *Magdeleine* se croit trop heureuse de faire taire à ce prix les rieurs, & de recouvrer la liberté.

Une intrigue commune, un intérêt foible, des Vaudevilles peu piquans; mais de la gaieté, plusieurs traits heureux, de jolis tableaux, & quelques situations comiques, voilà les défauts & les agrémens de cette Piece dont le dénouement a été applaudi.

Le Déserteur. 25 Juin.

Un peuple ambitieux, ou entouré de nations rivales a besoin d'une excellente discipline militaire, & il est forcé d'imposer des peines rigoureuses à quiconque l'a blessée en des points essentiels. Telle étoit la situation des Romains, & telle est sans doute la nôtre. La désertion étoit encore punie de mort en France, quand M. *Mercier* composa son Drame du *Déserteur*.

Durimel, Soldat François, a quitté ses dra-

peaux, & s'eſt refugié dans une petite ville d'Allemagne. Mad. *Luzere*, veuve d'un manufacturier, lui a donné chez elle un aſyle & la conduite de ſon commerce. Elle ſe propoſe même d'en faire l'époux de ſa fille *Clary*, lorſque le Régiment de *Durimel* vient en garniſon dans la ville où il s'eſt retiré. Deux Capitaines ont leur logement chez Mad. *Luzere*, & deviennent amoureux de ſa fille. L'un eſt *Saint-Franc*, Officier de fortune; l'autre eſt *Valcourt*, fils du Colonel. Ce dernier a le feu & la légéreté de la jeuneſſe, avec les inconſidérations attachées en quelque ſorte à l'inexpérience. Il pouſſe même la témérité juſqu'à manquer d'égards pour la beauté qui l'enchante. Un vieux *Hectau* ſurprend le ſecret de *Durimel* dont il eſt jaloux, & le dénonce; on revoit ſon procès fait il y a ſept ans, & il eſt de nouveau condamné à mort. Le Major ſigne l'arrêt, & reconnoît ſon fils dans le *Déſerteur*. Mad. *Luzere* & la tendre *Clary* s'élevent contre *Valcourt*, qu'elles accuſent d'avoir dénoncé *Durimel*. Cette inculpation injurieuſe révolte ce jeune homme, & le décide à tout tenter pour ſauver les jours du coupable. Cependant *Durimel*, qui trouve dans la ſenſibilité de *Saint-Franc* la tendreſſe d'un pere, le prie de ſe charger d'une lettre pour un ſoldat de ſa connoiſſance, & ſe diſpoſe courageuſement à mourir. Il lui ſemble qu'il quitteroit la vie avec moins de regret, s'il mouroit l'époux de *Clary*. Cette malheureuſe amante conſent d'adoucir par le don de ſa main l'infortune du *Déſerteur*. Au contraire *Saint-Franc* l'engage à renoncer à un avan- 1782.

1782. tage qui l'attacheroit encore plus à la terre. *Durimel* gémit, & se soumet à la volonté du Major; mais celui-ci n'a voulu qu'éprouver le cœur d'un tendre amant, & il ne tarde pas à le conduire aux pieds de sa maîtresse éplorée. Qui pourroit être surpris de sa douleur, & même ne la point partager? Tout est disposé pour le supplice de *Durimel* : *Valcourt* n'ayant pu toucher le Colonel en sa faveur, lui propose les moyens de fuir sans risque d'être arrêté, & d'éprouver les nécessités de la vie. Le *Déserteur*, dont *Saint-Franc* a répondu, rejette un expédient qui compromettroit son pere : il aime mieux périr pour une faute qui n'entraîne point le déshonneur, que de vivre couvert d'une honte qui suit toujours une promesse violée. Il se dérobe aux larmes de Mad. *Luzere*, s'arrache au désespoir de *Clary*, & s'avance vers la place où doit se faire l'exécution. La mere & la fille sont inconsolables, l'une de perdre un gendre, l'autre un époux adoré, quand *Valcourt* leur apprend que le Roi vient de commuer la peine des *Déserteurs*, & qu'en conséquence *Durimel* va jouir d'une grace que l'humanité demandoit depuis long-temps à la justice. Ce jeune homme revient en effet accompagné de *Saint-Franc*. La joie prend dans les cœurs la place qu'y occupoit l'affliction, & *Clary*, dans les embrassemens de son époux, publie le bienfait qui la rend à son amour, & bénit le Souverain qui acquiert de jour en jour de nouveaux droits à la reconnoissance de ses Sujets.

Cette Piece a réussi. Le sujet en est très

dramatique, & les principaux caracteres en sont bien dessinés. *Durimel* intéresse par les belles qualités qui le portent à réparer une faute commise dans la fougue de l'âge, & par le supplice auquel il est condamné au moment où il va épouser une fille dont il est épris depuis sept ans, & qu'il a rendu la victime de son indiscrétion. Il y a de grandes beautés dans le rôle de *Saint-Franc*. *Valcourt* tantôt étourdi & léger, tantôt noble & généreux, est le portrait fidelle des jeunes Officiers François. Cependant il a paru que dans ce personnage, les nuances n'étoient pas bien entendues, & que les sentimens, pour ainsi dire, s'y heurtoient. On auroit desiré aussi que Mad. *Luzere* & *Saint-Franc* apportassent plus de résistance à l'hymen de deux jeunes gens menacés d'être bientôt séparés pour jamais, & on a été touché de voir que le pere de *Durimel*, après avoir consenti à son mariage, le presse d'y renoncer, & augmente ainsi le tourment d'un malheureux dont l'arrêt de mort est prononcé. L'épreuve de la soumission de *Durimel* peut bien exciter l'intérêt; mais il faut éviter de le produire aux dépens du vrai, ou au moins du vraisemblable. Au surplus ces taches, ainsi que quelques longueurs & d'autres défauts sont rachetés par des situations attachantes & effacés par les larmes des Spectateurs.

1782.

Le Drame a été parfaitement joué. Mmes. *Julien* & *Verteuil* y ont déployé leurs moyens. MM. *Granger*, *Raymond* & *Courcelle* l'ont beaucoup fait valoir. Ce dernier chargé du

Début de M. *Courcelle*. 25 Juin.

1782. rôle de *Saint-Franc* par lequel il a débuté, y a montré de l'intelligence, de la profondeur, de l'énergie & de la sensibilité. Il a fait voir qu'il réunissoit à une grande connoissance du Théatre un bel organe & une prononciation nette; aussi les encouragemens lui ont-ils été prodigués, & a-t-il été admis à l'essai.

Début de Mlle. *Gavaudan.*

On demandoit à une jeune pensionnaire du Val-de-Grace, qu'on avoit menée pour la premiere fois au Spectacle, avant que de la mettre au Couvent, si elle vouloit se faire Religieuse: *Oh! non*, répondit-elle, *j'aime mieux être Comédienne, c'est bien plus joli.*

Le Théatre eut de bonne heure le même attrait pour Mlle. *Gavaudan*. Les succès de sa sœur l'attirerent d'abord à l'Académie Royale de Musique, & après y avoir chanté pendant quelque tems dans les chœurs, elle débuta le 18 Juillet sur le Théatre Italien par le rôle de Mme. *Saint-Clair* dans *la fausse Magie*, ensuite par ceux d'*Alix* dans *les trois Fermiers*, & d'*Aline* dans *la belle Arsene*. Une grande flexibilité dans la voix, de la propreté dans le chant, de la netteté dans la prononciation, & de l'expression dans la physionomie lui valurent de nombreux applaudissemens. On jugea que l'habitude de la Scene lui en procureroit incessamment la plus parfaite intelligence, & qu'à force de travail, elle se déferoit de quelques inflexions de voix, qui, principalement dans le dialogue, ne laissoient pas ignorer le pays qui l'a vu naître.

Un

1782. *Agis*, Parodie d'*Agis*. 2 Août.

Un baiser bien souvent se donne à l'aventure,
Et n'a de prix qu'autant qu'il dure ;
Mais ce n'est pas en bien user,
Je veux que le desir & l'espoir l'assaisonne,
Pour moi, je veux que le baiser
Me promette plus qu'il me donne.

Quoi qu'en dise *la Sabliere*, un baiser a bien d'autres charmes que ceux de l'illusion. On voit les plus doux effets de son pouvoir dans la Parodie d'*Agis*.

Agis veut rétablir l'égalité des biens à Lacédémone ; mais *Léonidas* son collegue s'y oppose. Ce n'est pas assez d'arrêter son entreprise, il cherche les moyens de l'en punir, & charge *Ampharès* de créer un sénat qui lui soit dévoué. Celui-ci ne trouvant personne qui consente de servir la haine de *Léonidas*, prend les sénateurs parmi les femmes. Il n'a pas lieu de se repentir de ce choix. Aux yeux des juges d'*Agis*, rien de plus dangereux, de plus répréhensible que son projet ; il entraîneroit infailliblement la décadence des toilettes & de l'art de corriger la nature, il s'ensuivroit que pour paroître belle, il faudroit l'être. Quel désordre ! quel abus ! on s'attend bien qu'*Agis* sera condamné à la mort ; en effet il expire après avoir beaucoup parlé, & s'être assuré qu'il a l'air & le langage d'un mourant ; mais sa femme *Chelonis* se jette sur lui à corps perdu, & l'étouffe de caresses pour le rendre à la vie. Cela lui réussit à merveille, & le petit mari, qui n'est pas fâché de l'évé-

1782. nement, en témoigne ainſi ſa reconnoiſſance à ſa chere moitié :

Mon amour t'en félicite ;
Ce trait-là ſera cité :
Voilà comme on reſſuſcite
Sous les yeux de la beauté.

Cette Parodie, qui eſt le coup d'eſſai de M. *Goulard*, fut très bien reçue. Sa marche eſt à peu près la même que celle de la Tragédie. Les caracteres & les ſituations n'en different pas ; mais ils ſont traveſtis ingénieuſement. On y remarque preſque partout de l'eſprit, de la fineſſe, de la gaieté, de la grace & du goût. Une des Scenes qu'on a le plus applaudies, c'eſt celle où *Ampharès* apprend à *Léonidas* que ce ſont des femmes qui jugeront *Agis*. On a redemandé pluſieurs couplets, entr'autres celui-ci chanté par *Agis*, lorſqu'il preſſe ſon collegue de rétablir l'égalité des biens :

Selon les anciens uſages des Tyrans,
Prendre tous nos biens ſans nuls ménagemens,
Goûter les plaiſirs toujours à nos dépens,
C'étoit ton ancienne méthode.
Aujourd'hui rends-nous la douce égalité ;
Que chacun ici trouve la liberté,
Et mettons nos femmes en communauté,
Par-là nous ferons à la mode.

Les deux Jumeaux de Bergame. 6 Août.

Quel genre de mort préféreriez-vous, ſi vous en aviez le choix, dit-on un jour à M. *Carlin* ? *Je voudrois mourir de rire*, répon-

dit-il. La douce mort que souhaitoit ce Comédien célebre, on pensoit la sentir toutes les fois qu'il jouoit, notamment dans la Piece des *deux Jumeaux de Bergame*, par M. *de Florian*. 1782.

Rosette aime *Arlequin*, & n'épargne rien pour s'en faire aimer, prévenances, agaceries, caresses, tout est employé; elle s'engage même à lui donner son portrait. *Arlequin* cede à tant d'amour, quoique *Nérine* ait grande envie de le fixer, & il lui promet de l'épouser dès le lendemain. Cependant *Rosette* s'ennuie; la veille d'un beau jour est si longue! & le frere d'*Arlequin*, attendu de jour en jour, revient d'un assez grand voyage. *Rosette* trompée par la ressemblance, lui donne son portrait; mais bientôt la jalouse *Nérine* le lui arrache, & sort avec emportement. L'amant de *Rosette* la sollicite de tenir sa parole, ce qui occasionne une altercation entr'eux. Plus l'une prétend avoir donné, plus l'autre soutient n'avoir pas reçu, & craignant qu'on ne lui enleve sa maîtresse, comme on lui a escamoté son portrait, il s'assied à sa porte, & se détermine à y passer la nuit. Son frere ne tarde pas à s'y rendre, & mariant sa voix avec sa guitarre, il chante la jeune fille qui s'est montrée si douce & si gracieuse. La chanson finie, des coups de batte pleuvent sur ses épaules; c'est ainsi que se venge *Arlequin* furieux. Au bruit de la querelle, *Rosette* accourt; on apporte un flambeau, les freres se reconnoissent & s'embrassent. L'aîné épouse *Rosette* & le cadet *Nérine*; mais les deux ménages conviennent qu'ils ne demeureront pas dans la même mai-

1782. son, pour éviter des méprises de plus grande conséquence.

Cette Comédie a fait de vives sensations. Si le fonds a de la ressemblance avec un épisode charmant des Mémoires de *Gaudence de Lucques*, si l'intrigue a des rapports avec celles des *Ménechmes* tant de *Rotrou* que de *Regnard*, avec *le Rival par ressemblance* de M. *Palissot*, & *les deux Alcandres* de *Boisrobert*, on est frappé des situations plaisantes qui s'y trouvent, de la finesse des idées qu'elle renferme, des détails piquans & des traits ou gracieux ou naïfs qu'on y rencontre, ainsi que de l'intérêt qui y regne. Tant d'agrémens réunis ont décelé la touche élégante d'un Ecrivain dont les talens variés lui assurent les succès les plus flatteurs.

La Piece est enrichie de jolis couplets dont M. *Desaugiers* a composé la musique.

Le Mort marié. 13 Août. La leçon la plus utile qu'on puisse donner à un jeune homme qui s'est écarté de son devoir, c'est la terreur qu'imprime dans son ame l'image des peines attachées à sa faute. C'est ainsi que l'on punit l'étourderie d'un Militaire dans la Piece du *Mort marié*, par MM. *Sedaine* & *Bianchi*.

Mlle. *Desbarres* est sur le point d'épouser *Sainville*, Président au Présidial d'Issoudun. La nouvelle de ce mariage se répand dans la garnison du jeune *Déternois*, attaché depuis quelque tems à sa sœur *Angélique*. Aussitôt abusé par le nom, il croit sa maîtresse volage, lui renvoie ses lettres, & donne un cartel à son rival. Le défi est accepté. Le

1782.

Président présente à son adversaire deux pistolets, mais seulement chargés à poudre. L'Officier tire d'abord, & *Sainville* tombe à la renverse. *Déternois* s'imaginant l'avoir tué, se sauve ; mais on l'arrête, & on feint de lui faire son procès. Sa famille compose le Tribunal, & au nombre de ses Juges est sa mere elle-même. Il est condamné d'une voix unanime, & tandis qu'il s'imagine qu'on écrit sa sentence, on rédige son contrat de mariage avec cette *Angélique* soupçonnée d'être inconstante & pourtant toujours fidelle.

Cette Piece n'a guères eu plus de réussite qu'en 1777, où elle fut représentée pour la premiere fois, quoique l'Auteur y ait fait beaucoup de corrections, & en ait retranché la musique qui pouvoit retarder la marche de l'intrigue. L'action a paru bien exposée, & nouée très adroitement. La Scene du duel & plusieurs détails ont été fort applaudis. Il n'y a personne qui n'ait admiré dans l'ouvrage le talent de M. *Sedaine*, le naturel de son style, la vérité du dialogue & une profonde connoissance de la Scene ; mais le dénouement a été trouvé froid & embarrassé, & quelques critiques n'ont pas vu sans peine *Déternois* jugé par Mad. d'*Entregent*, sur le fondement qu'une mere ne doit pas un seul instant, même par plaisanterie, oublier son caractere & se départir de sa tendresse.

Le talent les unit, l'amitié les rassemble.

Début de Mlle. *Lefévre*.

Mlle. *Lefévre*, sœur cadette de Mad. *Dugazon*, s'essaya le 21 Août, dans les rôles

1782. d'*Agathe* de l'*Ami de la maison*, & de *Lucile* des *trois Fermiers*. Les jours suivans, elle fit *Lucette* dans *la fausse Magie*, *Pauline* dans *Silvain*, *Lise* dans *le Jugement de Midas*, &c. Tantôt vive & animée, tantôt simple & naïve, elle montra toujours de l'aisance, du naturel, de la finesse & une voix harmonieuse & flexible. Les Spectateurs les plus difficiles en mérite lui ont accordé leurs suffrages, & on n'a point balancé à la recevoir aux appointemens.

Début de M. *Solier*. 31 Août.

> La gloire est bien douteuse & le péril certain.
>
> *Voltaire*, dans Rome sauvée.

Voilà ce qu'un amour propre bien entendu auroit dû suggérer à M. *Solier*, lorsqu'il a voulu s'éprouver dans les personnages de *Félix* de l'*Enfant trouvé*, & de *Don Alonze* de l'*Amant jaloux*.

Une voix grêle & sourde, mais conduite avec art; l'habitude du Théatre, mais une trop grande gesticulation, un ton tragique dans la premiere Piece, au lieu d'une simplicité touchante, & dans la seconde un défaut continuel de nuances l'ont fait juger peu propre à se soutenir sur d'autres Théatres que ceux où l'on paroît quelquefois plus sensible, à mesure qu'on donne plus d'élan & d'explosion à son jeu.

Les deux Aveugles de Bagdat. 9 Septembre.

> Etudiez la Cour & connoissez la Ville,
> L'une & l'autre ont toujours un modele fertile.
> C'est par-là que *Moliere* illustrant ses écrits,
> Peut-être de son art eût remporté le prix,

1782.

Si moins ami du Peuple en ses doctes peintures
Il n'eût pas fait souvent grimacer ses figures,
Quitté pour le bouffon l'agréable & le fin,
Et sans honte à *Térence* allié *Tabarin* :
Dans ce sac ridicule où *Scapin* s'enveloppe,
Je ne reconnois plus l'Auteur du *Misanthrope*.

La sévérité de *Boileau* envers *Moliere* pourroit bien autoriser quelques Aristarques à penser que le talent de l'Auteur du *Vaporeux*, (M. *Marsollier de Vivetieres*) est pour le moins déguisé dans la Comédie des *deux Aveugles de Bagdat*.

Un jeune homme trompe deux vieillards aveugles, & abuse de leur infirmité pour épouser la pupille de l'un d'eux, après en avoir touché la dot.

C'est presque tout ce qu'il est possible de dire de cette Piece dont la représentation n'a point été achevée. Le tumulte & les rumeurs du Parterre n'ont point permis à la saine critique d'en suivre le plan, ni d'en remarquer les défauts, elle a seulement observé qu'un épisode des *Mille & une Nuits* en avoit fourni le sujet, & qu'un ouvrage absolument dans le genre bouffon, n'étoit pas de nature à plaire à tous les Spectateurs. Quant à la musique, la partie du chant a semblé trop négligée ; mais celle des accompagnemens mérite les éloges qu'elle a reçus. La Romance du premier Acte, admirablement chantée par Mad. *Trial*, est remplie de grace, de naïveté, d'esprit & de goût. Ce seul morceau auroit

1782. suffi pour donner de M. *Fournier*, ci-devant premier Violon à la Comédie de Montpellier, les plus hautes espérances, s'il n'avoit pas déjà été connu avantageusement par d'agréables compositions exécutées dans des Concerts publics.

Début de Mlle. *Rosalie*.

La beauté plaît aux yeux, le talent charme l'ame.

Mlle. *Rosalie* ne doit jamais l'oublier, elle qu'une figure piquante, un joli organe, de la naïveté, des graces & la fraîcheur de la jeunesse ont rendue infiniment intéressante dans les rôles de *Babet* des *trois Fermiers* & des *Sabots*, qu'elle s'est chargée de remplir le 19 Septembre. Ceux de *Colombine* dans *le Tableau parlant*, de *Lucette* dans *Silvain*, de *Marine* dans *la Colonie*, & de *Lisette* dans *les Evénemens imprévus* dont elle s'est acquittée les jours suivans, ne lui ont pas attiré moins de partisans. On l'a mise au nombre des Pensionnaires de la Comédie, & on partage encore avec l'Auteur des vers suivans les sentimens qu'elle lui a inspirés :

De ton esprit, de ta gaîté,
Les talens font briller la grace naturelle ;
Simples & vrais, ainsi que ta beauté,
Sans art, ils nous charment comme elle.
Leurs succès sont à toi ; tu n'as rien imité.
De la Nature aimable & jeune éleve,
Ton langage est le sien : il peint la vérité.
Tu parois sur la Scene ? on demeure enchanté.
Tu parles ? dans nos cœurs ton triomphe s'acheve.

Pour notre amuſement, ta gloire & ton bonheur,
Aux charmes des talens laiſſe embellir ta vie;
L'Amour & le Plaiſir tout exprès t'ont choiſie
Comme une roſe de primeur,
Pour rajeunir le bouquet de *Thalie.*

Début de M. *Lecoutre.* 25 Septembre.

S'il étoit permis d'appliquer le ſacré au profane, on diroit des Débutans, qu'il y en a *beaucoup d'appellés & peu d'élus.*

M. *Lecoutre* débuta par *Alexis* dans *le Déſerteur* & *Dorimon* dans *la fauſſe Magie.* Enſuite il joua *Julien* dans *le Sorcier*, *Lopez* dans *l'Amant jaloux*, *Silvain*, &c. Les dons les plus précieux de la nature, une belle figure, une taille élégante, un organe étendu & ſonore parurent s'unir en lui aux qualités les plus eſtimables dont un Comédien puiſſe être doué, c'eſt-à-dire à une ſenſibilité douce, à un goût exquis, à un débit raiſonné, à une grande connoiſſance du Théatre, & l'on ſait que tout cela eſt le fruit d'un travail aſſidu, de l'étude opiniâtre de l'art & des modeles; & du noble deſir d'obtenir les bontés du Public. On l'admit à l'eſſai.

Le Diable boiteux, ou *la Choſe impoſſible.* 27 Septembre.

De la crédule erreur, ce Tyran du vulgaire,
Naquit un monſtre affreux que le faux zele éclaire,
Qui reſpecté du Peuple & redouté des Grands,
Sur ce vaſte univers traîne ſes pas errans,
L'Egypte lui fournit une retraite impure,
D'où le monſtre vola ſur toute la nature.
Les Medes, les Perſans, les Grecs & les Romains
Sucerent le poiſon préparé par ſes mains.
Erreur du Plébéïen, politique des Sages,
Vous triomphiez alors, Augures & Préſages,

1782.

Inventions du Prêtre & maximes des Rois,
Sur le Trône & l'Autel vous étendiez vos droits.
Ce tems affreux n'est plus ; mais votre Souveraine
Des aveugles mortels sera toujours la Reine ;
Les Etats ont changé : la superstition
Toujours ferme a suivi leur révolution.
Par elle la vengeance inventa la Magie :
L'ignorance entraîna la fausse Astrologie ;
La laideur découvrit les foibles Talismans,
Pieges que rompt toujours l'adresse des Amans.
Par elle la terreur dans des retraites sombres,
Vit en tremblant des corps qu'elle prit pour des ombres,
Et de phantômes vains peuplant l'air & les cieux,
Fit une vérité de l'erreur de nos yeux.

Le C. *de B* **.

La superstition des talismans est très-répandue dans l'Orient : on y attribue des vertus extraordinaires à certaines figures, ou à des pierres chargées de caracteres, ou à des pieces de métal fondues & gravées sous quelques aspects de planetes, sous diverses constellations.

Un Talisman est aussi le nœud de l'intrigue du *Diable boiteux*, ou *la Chose impossible*, Divertissement en un Acte & en Vaudevilles, par M. *Favart* le fils.

Lindor alloit épouser *Florise*, quand le Financier *Mondor* emporte la préférence. *Florise* n'est pas changée, c'est Mad. *Richard* sa mere, que la fortune du rival de *Lindor* a éblouie ; mais *l'Amour*, sous la figure du Diable boiteux, apparoît à *Lindor*, & lui

donne un Talisman, par le moyen duquel il peut faire tous les souhaits qu'il lui plaira : ils seront remplis à l'instant, pourvu qu'ils se succedent avec rapidité. Si *Lindor* mettoit plus de cinq minutes d'intervalle entre un desir satisfait & un autre desir, la main de sa maîtresse lui seroit ravie pour toujours; esclave de l'*Amour*, il n'en éprouveroit jamais que les rigueurs; au contraire, il sera l'époux de *Florise*, s'il commande au diable une chose impossible. Après divers souhaits aussitôt accomplis que formés, *Lindor* lui demande le plus beau bouquet qu'il ait jamais vu. Sur le champ, on voit paroître un bouquet transparent, composé de trois roses & de trois lys. *Lindor* l'admire, & il en voudroit un, s'il se pouvoit, encore plus parfait & plus rare. Le diable convient que c'est la chose impossible, & en même tems qu'il avoue que ce souhait passe son pouvoir, il jure de rester toujours avec le tendre amant qui l'a formé. Mad. *Richard* donne sa fille à *Lindor*, & la Piece finit par un Vaudeville qui a pour refrain : *C'est la chose impossible.* 1782.

Ce divertissement a eu beaucoup de succès. L'Auteur ne le doit pas seulement à l'ingénieuse allégorie des lys & des roses, quelque intéressante qu'elle soit pour les François; mais à la vivacité de l'action, à la fraîcheur des pensées, à la grace du style, à l'heureux choix des airs & à la bonté des couplets. On a fait répéter celui-ci qu'on ne se lassera jamais d'entendre :

1782.

Air : *Je connois un amant discret.*

Ce bouquet offre à tous les yeux
Trois roses des plus belles :
Regarde ces lys précieux,
Qui fleurissent près d'elles,
Jamais, Florine, tu ne vis
Plus merveilleuse chose :
Quand la rose s'unit aux lys,
Le lys naît de la rose.

Le Public a demandé M. *Favart*, & lui a témoigné sa satisfaction.

Tibere, Parodie.

Les Parodies sont assez communément l'essai des jeunes littérateurs ; mais il ne faut pas qu'ils s'imaginent que ces productions les conduisent jamais à la célébrité. Les enfans se moquoient de *Socrate*, quand il passoit sur la place publique d'Athenes. *Socrate* fut le plus sage des hommes, il s'est acquis un nom immortel, & on ne connoît pas ceux qui s'étudioient à le tourner en dérision.

Le 8 Octobre, M. *Radet* a exposé sur la Scene la Parodie de *Tibere & Sérénus*, dont voici le canevas.

Sérénus, ancien Proconsul de la Bétique, s'est attiré la disgrace de *Tibere*, pour avoir prié *Auguste* mourant de laisser à *Drusus Germanicus* la couronne des Césars, & il gémit dans le plus dur exil. Après quelques années de séjour dans l'isle d'Amorgue, le tyran le rappelle à Rome, non pour lui pardonner, mais pour le perdre & envelopper ses enfans dans sa ruine. Le Sénat corrompu sert sa haine,

le pere & le fils sont mis aux fers ; mais à la priere du peuple, *Tibere* fait grace à *Sérénus*, pardonne à son fils, & obtient la main d'*Otellide*. 1782.

Cette Piece porte l'empreinte du talent. Le dialogue en est vrai & bien coupé, il est semé de plaisanteries dont plusieurs sont heureuses, & de traits qui n'ont que le défaut d'être trop durs. Le dénouement est neuf, & écrit avec facilité. Les Vaudevilles choisis avec goût, sont autant d'épigrammes. La réflexion que *Sérénus* fait dans la prison, n'est pas ce qui a excité le moins d'applaudissemens. *Mais*, dit-il à sa fille *Otellide*, *puisqu'on entre si facilement dans cette prison-là, est-ce qu'il ne seroit pas possible d'en sortir?*

Tom-Jones à Londres.

Un tableau dont la principale figure est aussi bien peinte que dessinée correctement, dussent les accessoires être moins finis, fait plus d'honneur à l'Artiste, que ces légeres esquisses où l'œil le moins indulgent trouve peu de choses à reprendre, surtout quand l'adresse du Peintre sait les placer dans tout leur jour. L'un décele le talent, les autres n'annoncent que de l'esprit, du goût & de la facilité.

Le 22 Octobre, on a vu pour la premiere fois *Tom-Jones à Londres*, Comédie de M. *Desforges*.

Sophie, fille de M. *Western*, a préféré de quitter la maison paternelle, au malheur d'épouser *Blifil*, & a demandé un asyle à sa cousine *Ladi Bellaston*, qui brûle pour *Jones* du plus violent amour, depuis qu'obligé de sortir du château de M. *Alworthy*, il s'est retiré à Londres,

1782. mais qu'elle n'a pu fixer dès l'inſtant qu'il a revu *Sophie*. Cependant *Miſs Weſtern* eſt recherchée en mariage par le Lord *Fellamare*. *Ladi Bellaſton* donne à ſon couſin des nouvelles de ſa fille : auſſitôt il quitte la campagne pour venir la chercher, & M. *Alworthy*, *Bliſil* & le Docteur *Squarre* l'accompagnent. Ils deſcendent tous quatre à une hôtellerie tenue par la Dame *Miller* : c'eſt là qu'eſt logé *Tom-Jones*, & où il éprouve autant de bienveillance que *Ladi* lui veut de mal. Cette femme jalouſe engage *Fellamare* à faire partir ſon rival pour l'Amérique, & à ſe venger ainſi de *Weſtern* qui ne lui paroît pas vouloir d'un Lord pour gendre, & de *Sophie* qui lui montre de la répugnance à s'unir à un homme qu'elle ne ſauroit aimer. *Fellamare* n'y conſent qu'après que *Bliſil* lui a fait voir un écrit ſuppoſé, dans lequel M. *Alworthy* le charge de ſuivre ſes intentions à cet égard. Preſqu'auſſitôt un Officier demande à *Weſtern*, au nom du Lord, la main de *Sophie*, pour lors retirée dans l'appartement de ſon pere. Un bruſque refus du campagnard indiſpoſe l'Officier qui fait un geſte menaçant. *Sophie* tremblante appelle du ſecours, *Bliſil* ſe ſauve ; mais *Jones* qui eſt accouru à la voix de *Sophie*, pourſuit le téméraire. A peine eſt-il dans la rue, qu'il ſe voit aſſailli par une troupe de ſcélérats : il en bleſſe cinq & en fait tomber un à ſes pieds. Pour prix de ſon courage, on le traîne en priſon. M. *Alworthy*, *Patridge*, Mad. *Miller* & *Fellamare* s'empreſſent d'aller le conſoler ; & pourtant chacun ignore le

ſecret de ſa naiſſance. *Bliſil* eſt le ſeul qui ſache qu'il eſt ſon frere, & il a ſupprimé la lettre de ſa mere qui ne lui permet pas d'en douter. Heureuſement Mad. *Miller* en a retrouvé le brouillon dans la chambre que Mad. *Jones* a occupée chez elle. L'infame *Bliſil* eſt reconnu, les fers de *Tom-Jones* ſont briſés, & la main de *Sophie* qu'il obtient, lui rend ſa liberté bien chere. 1782.

Cette Comédie a été très goûtée, le ſujet en eſt tiré du Roman de *Fielding*, & l'Auteur ne s'eſt permis d'y faire des changemens que pour l'embellir. Dans l'ouvrage Allemand, le Lord *Fellamare* eſt quelquefois peint avec des couleurs odieuſes; ici on le voit toujours fier, noble, délicat & bienfaiſant. Le Magiſter *Patridge* n'a plus cette pédanterie ridicule qui ne lui laiſſe pas dire un mot, ſans l'accompagner d'une citation latine. *Weſtern* n'a plus uniquement le langage d'un chaſſeur, qui ne ſait pas faire cadrer ſon goût avec notre délicateſſe; il eſt ſurtout plus honnête envers *Fellamare*. M. *Desforges* auroit pu retrancher ſans inconvénient quelques rôles inutiles, tels que celui de Mad. *Weſtern*. Il lui eût été facile de ne pas laiſſer ſubſiſter dans ſon Drame le ton romaneſque, de mieux motiver les entrées & les ſorties de ſes perſonnages, d'éviter d'être quelquefois obſcur, & de produire ce mouvement qui ne fait que du bruit; mais ces défauts ſont éclipſés par un grand intérêt, une touche mâle & hardie, un ſuperbe caractere & de véritables beautés.

Repriſe du *Baiſer*. 31 Octobre.

Si en fait de conduite & de mœurs, il eſt

1782. vrai de dire qu'*une chûte toujours attire une autre chûte*, on n'eſt pas moins fondé à croire qu'en matiere de littérature,

D'un ſuccès mérité naît un autre ſuccès,

principalement quand on a été témoin de la ſatisfaction avec laquelle le Public a vu la repriſe du *Baiſer*.

On ne ſait ce qui domine le plus dans cette Piece, du ſentiment, ou de l'eſprit, ou de la grace. Depuis les premieres repréſentations, l'Auteur y a changé quelques ſituations, ainſi que les moyens dont on abuſe l'Enchanteur, & ces changemens n'ont pas été moins bien accueillis que les morceaux de muſique que M. *Champein* a cru devoir ajouter au rôle d'*Alamir*. La compoſition en eſt agréable, le chant facile, & les accompagnemens harmonieux.

Le Mariage in extremis.
5 Novembre.

On preſſa un jour *Léon Allatius*, Bibliothécaire du Vatican, de dire pourquoi il ne s'engageoit pas dans les Ordres ſacrés. C'eſt, répondit-il, afin de pouvoir toujours me marier. Eh bien! reprend-on, pour quelle raiſon ne vous mariez-vous pas? C'eſt, repliqua le Bibliothécaire, pour conſerver la liberté de me faire Prêtre.

Il eſt rare de porter auſſi loin le goût de l'indépendance, quand on eſt à la fleur de l'âge, & lorſqu'on ſent le beſoin d'aimer. Au contraire, on recherche le mariage comme le lien le plus propre à fortifier, ou du moins à remplacer la chaîne de l'amour. On ſe marie même dans l'état de maladie le plus déſeſpéré,

&

& ce mariage appellé *in extremis*, est le titre d'une Comédie de MM. *de Piis* & *Barré*. 1782.

Le Chevalier *de Valcourt* qui passe pour le fléau des tuteurs & la terreur des vieux maris, veut épouser la Baronne *de Forlise*, & par la même occasion *Frontin* aussi libertin que son maître, a grande envie de se marier à *Marton*. Leurs propositions ne sont pas rejetées; mais on est résolu d'éprouver le caractere de ces fameux épouseurs. Ce n'est pas le compte de *Valcourt* pressé d'en venir à ses fins : dès le soir même il déclare à *Forlise* qu'il est déterminé à mourir chez elle d'inanition, si elle ne consent pas à son bonheur. *Frontin* en dit autant à la suivante. En vain la table est magnifiquement servie; l'un & l'autre ne prendront plus rien que pardevant Notaire. Cette obstination semble étrange à la veuve, qui néanmoins les enferme dans son appartement, puisqu'ils s'obstinent à y rester; elle est persuadée que bientôt le besoin de prendre de la nourriture, les forcera de demander grace. Cela n'auroit pas manqué d'arriver, si *Frontin* ne s'étoit pas fait donner par les domestiques un pâté & du vin. A peine les deux amans sont-ils seuls, qu'ils se réconfortent de leur mieux; mais interrompus par la brusque arrivée du Notaire que la prudente *Marton* a envoyé chercher, ils cachent à la hâte dans un secretaire les débris du repas. Celui-ci les voyant pâles de frayeur, croit qu'ils n'ont plus qu'un instant à vivre, & pour ne pas faire manquer leur mariage, il commence par recevoir les signatures nécessaires; ensuite il ouvre

1782. le secretaire pour dresser les contrats. Aussitôt tombent les plats, les assiettes, les bouteilles & les verres. *Forlise* touchée de l'affoiblissement prétendu des amoureux, voit enfin qu'il n'a rien de réel; mais le Chevalier & son valet n'en valant pas moins pour n'être pas à jeun, la découverte de leur ruse n'apporte aucun obstacle à leur mariage.

Le sujet de cette Comédie est emprunté des Lettres du Chevalier d'*Her* ***, par *Fontenelle*, & *la Fiancée du Roi de Garbe* en a fourni l'incident. Dans l'ouvrage de *la Fontaine*, un des amans d'*Alaciel* feint de vouloir mourir de faim pour fléchir ses rigueurs, & rien n'est plus naturel ni plus plaisant que la maniere dont cette résolution est exprimée : la citation suivante en offrira la preuve ; elle fera connoître aussi qu'il est impossible d'étendre ce qui est développé dans une fiction en un très petit nombre de vers, sans le délayer & pour ainsi dire le dissoudre.

Témoigner en tel cas un peu de désespoir,
Est quelquefois une bonne recette,
C'est ce que fait notre homme ; il forme le dessein
De se laisser mourir de faim.
Car de se poignarder la chose est trop tôt faite ;
On n'a pas le tems d'en venir
Au repentir.
D'abord *Alaciel* rioit à sa sottise ;
Un jour se passe entier, lui sans cesse jeûnant,
Elle toujours le détournant
D'une si terrible entreprise.

Le ſecond jour commence à la toucher ;
Elle rêve à cette aventure : 1782.
Laiſſer mourir un homme, & pouvoir l'empêcher,
C'eſt avoir l'ame un peu trop dure.

Le même jour, MM. *de Piis* & *Barré* firent paroître auſſi un Opéra comique, intitulé : l'*Oiſeau perdu & retrouvé*. *L'Oiſeau perdu & retrouvé.*

Hélene reçoit de ſon cher *Alain* un oiſeau qu'il a pris au trébuchet. Pour charmer dans ſa priſon ce petit eſclave, elle lui répétera ſans ceſſe : *baiſez*, *petit*, *baiſez*, *mignon*, & afin de lui donner le ton plus parfaitement, *Alain* viendra le plus ſouvent qu'il lui ſera poſſible, joindre l'exemple à la leçon. Vain projet ! le vieux *Blaiſe* enleve l'oiſeau, & fait croire à ſon rival qu'il le tient d'*Hélene*. Le jeune villageois perſuadé que ſa maîtreſſe eſt infidelle, renonce à ſa main ; par bonheur une courte explication les réconcilie. Comme c'eſt le tems de la coupe des foins, les faucheurs finiſſent la journée par jouer à la cligne-muſſette. *Alain* ſe cache à l'inſçu de *Blaiſe*, dans une voiture de foin qui appartient au vieillard. *Hélene* y monte dans la vue de découvrir *Alain*, & ſur le champ *Blaiſe* fait entrer la voiture dans ſa cour. Ce tour lui paroît aſſez malin, & doit, à ce qu'il s'imagine, lui procurer tout au moins un baiſer d'*Hélene* ; mais tout à coup *Alain* ſort du foin, & embraſſe ſa maîtreſſe. Chacun rit aux dépens du barbon, & les deux amans ſont unis.

Cette Piece captiva tous les ſuffrages, & à juſte titre, ſi l'applaudiſſement univerſel eſt

réſervé pour des idées neuves, des détails char-
1782. mans, des ſituations agréables, de jolis couplets, & le ſtyle le plus ſoigné. Puiſque MM. *de Piis* & *Barré* réuſſiſſent mieux dans les Opéra comiques & les Divertiſſemens en Vaudevilles que dans d'autres Pieces, on peut leur dire comme au peuple ailé des airs : *Chantez, petits oiſeaux*.

L'Indigent. Il y a dans la pauvreté un terme au-delà duquel l'indigent eſt forcé de mendier, & le riche obligé de le ſecourir, c'eſt celui de l'extrême miſere. La honte retient ſouvent le pauvre qui ne l'éprouve pas. Tant qu'il a du pain, fût-il détrempé dans ſes larmes, il ne penſe pas avoir de quoi exciter la pitié du riche. On exhortoit un malheureux à ſolliciter les bontés des perſonnes qui pouvoient lui faire du bien : *Laiſſez-moi*, dit-il, *attendre encore un peu, je n'ai préſentement ni le courage de demander ni l'eſpérance de recevoir*.

L'Indigent, Drame de M. *Mercier*, fut repréſenté pour la premiere fois le 22 Novembre : en voici l'analyſe.

Un Tiſſerand, nommé *Joſeph*, habite un grenier avec *Charlotte* qu'il croit ſa ſœur. Il a de la peine à vivre du fruit de ſon travail, & ſouvent il ſe prive du néceſſaire, afin de fournir des ſecours à ſon pere *Remi*, qui eſt en priſon pour dettes. Tandis qu'il eſt allé reporter de l'ouvrage, M. *de Lys*, homme fort opulent, entre chez lui, & fait à *Charlotte* les offres les plus ſéduiſantes ; mais il n'eſt point écouté. Un moment après, il propoſe à *Joſeph* de lui donner douze cents livres ſans

lui faire part de ses vues criminelles; celui-ci les accepte, & court délivrer son pere. Le vieillard introduit auprès de son bienfaiteur, renonce à ses dons, quand il en découvre les injurieux motifs, & il ira reprendre ses fers, dès qu'il aura marié son fils à *Charlotte*. Cette jeune fille ne lui apartient pas : immolée dès l'enfance à l'ambition & à la cupidité, elle a été envoyée dans un village de Franche-Comté, où on l'a élevée avec *Joseph*. *De Lys* est son frere; ses parens menacés d'une mort prochaine, ont confié à un Notaire le secret de sa naissance, & l'ont chargé de réparer leurs injustices. Le Notaire s'acquitte de ce devoir avec le courage le plus intrépide, les lumieres les plus distinguées & la probité la plus scrupuleuse. *De Lys* rougit de sa faute, & *Charlotte* rentrée dans ses droits, épouse *Joseph*, & lui apporte en dot une fortune immense, une ame neuve & une vertu inébranlable. 1782.

Ce Drame a longtemps attiré & satisfait de nombreuses assemblées, quoique l'exposition en soit froide, & qu'on ne passe pas assez rapidement du nœud à la catastrophe; malgré la puérilité des détails, le ton romanesque de l'intrigue, les imperfections du dialogue & la foiblesse du style. On y trouve de si beaux caracteres, des vérités si importantes, & des tableaux si touchans! les peres barbares qui prennent pour l'unique objet de leur affection, celui de leurs enfans qui en est le moins digne, & lui sacrifient le bonheur de tous les autres; ces jeunes gens dont le luxe & la débauche

1782.

ont altéré les principes; & ces odieux suppôts de la chicane qui, conduits par un vil intérêt, vendent à prix d'argent leur artificieux ministere, y sont peints d'une maniere si frappante! le personnage du Notaire est si vertueux & si noble! Enfin l'ouvrage a un but moral si louable & si sensible, qu'il est préférable à ceux qui offrent plus de talent, & sont d'une utilité moins générale.

Eloges des Acteurs.

Il y a eu beaucoup d'ensemble dans le jeu des Acteurs. Les rôles de *Joseph*, du *Notaire* & du *Procureur* ont été bien rendus par MM. *Raymond*, *Courcelle* & *Valleroy*. Mad. *Julien* s'est surpassée dans celui de *Charlotte*, & M. *Granger*, dont le talent souple & flexible brille dans tous les genres, a fait le personnage de *de Lys* avec autant d'intérêt que de noblesse & de graces.

La nouvelle Omphale.
28 Novembre.

Quand on est belle & sage,
On peut compter qu'on est belle deux fois.

Telle est la moralité d'un joli Conte de *Sénecé*, qui a pour titre : *Camille*, ou *la maniere de filer le parfait amour*, & ce Conte est le sujet de *la nouvelle Omphale*, Comédie mêlée d'Ariettes, par MM. *de Beaunoir* & *Floquet*.

Montendre, marié depuis six mois à *Camille*, qu'il n'a quittée que pour suivre Henri IV dans une de ses plus glorieuses campagnes, revient de l'armée avec le Chevalier *de Valsac*. Il est à la veille de revoir son épouse chérie, lorsque son camarade prétend que, quoiqu'il ne la connoisse pas encore, il en sera bientôt

favorisé. *Montendre* outré d'abord d'une telle présomption, permet à *Valere* de tenter l'entreprise. En conséquence le Chevalier se rend au château, suivi de son valet *de Lorme*. Il annonce à Mad. de *Montendre* que le retour de son mari est éloigné, & ose lui déclarer le plus violent amour. La jeune femme indignée d'un aveu qui lui suppose la malheureuse facilité d'y répondre, raconte à *Marinette* sa suivante, l'offense qu'elle a reçue. Celle-ci mécontente de *de Lorme*, aussi suffisant que son maître & bien plus ridicule, affermit *Camille* dans la résolution de venger son injure. On persuade aux deux champions qu'il faut qu'ils s'amusent à chasser, & se laissent arrêter par les gardes, pour laisser à *Camille* & à *Marinette* la liberté de se montrer sensibles à leur ardeur. Ils suivent aveuglément ce conseil; mais à peine sont-ils enfermés dans la tour du château, qu'on leur apporte deux quenouilles, en les prévenant qu'ils ne seront libres & heureux qu'après les avoir filées. La tâche leur paroît dure, néanmoins ils se mettent en devoir de la remplir. Pendant qu un triste fuseau roule dans leurs mains, *Camille* monte sur la terrasse de la tour, & les accable de plaisanteries. Le Concierge du château & les Gardes-chasse y joignent des railleries ameres; mais rien ne désespere nos amoureux, autant que la présence de *Montendre*, qui entre dans la prison, embrasse son ami, & le prie d'excuser la rigueur avec laquelle il est traité. *Camille* rend son épée à *Valsac*, & lui conseille de s'aimer moins, & de croire un peu à la vertu des femmes.

1782.

1782. Cette Piece fut entendue avec une eſpece d'enthouſiaſme, & applaudie avec des tranſports de joie inexprimables. On ne rechercher point s'il y a de l'intérêt dans toutes les ſituations, ſi l'action eſt théatrale, le dénouement ſagement amené, le but très moral, le caractere du *Chevalier* aſſez ſéduiſant & noble. On ſe contentera de dire que les détails en ſont agréables, le dialogue vrai, vif & preſſé, le ſtyle naturel & facile. Que riſque-t-on à regarder cer ains ouvrages bien accueillis, à peu près du même œil, dont *Fontenelle* penſoit qu'on devoit enviſager les plaiſirs, c'eſt à dire comme des terres marécageuſes, ſur leſquelles il eſt bon de gliſſer légérement, ſans s'y arrêter.

Tout ce qui plaît eſt beau, il faut s'en tenir-là.

La Noue, dans la Coquette corrigée.

La muſique a eu auſſi un brillant ſuccès, on y remarque de l'eſprit & de la grace; les accompagnemens ſont du meilleur ſtyle; la finale du ſecond Acte, & le duo qui commence le troiſieme entraînent tous les ſuffrages.

Début de Mlle. *Burette* la cadette.

Perſonne n'a plus beſoin d encouragemens qu'un Comédien timide, parce qu'ordinairement il ne vaut que ce qu'on l'eſtime. Il pourroit dire comme ce beau parleur, qui avoit déplu dans une ſociété de Gens de lettres : *Je ne fais des miracles, que lorſque j'ai la foi des aſſiſtans ; il ne faut qu'un incrédule pour me déconcerter.*

Le 2 Décembre, Mlle. *Burette*, la cadette,

déploya dans le rôle de *Marine* de *la Colonie*, & les jours suivans, dans ceux de *Colombine* du *Tableau parlant*, de *Lucette* de *la fausse Magie*, &c. la voix légere, fraîche, agréable & facile, qui lui avoit déjà mérité des applaudissemens, tant au Concert spirituel qu'à l'Opéra; elle y mit l'intelligence & la finesse avec lesquelles elle rendit les personnages de *Colinette à la Cour*, & de *Colette* dans *le Devin du Village*; enfin elle donna lieu d'espérer que dès qu'elle se seroit plus intimement pénétrée de l'art du dialogue, & que sa timidité ne nuiroit plus à l'expression musicale ni à l'accent dramatique; que dès qu'elle seroit parvenue à nuancer encore plus habilement son organe & son jeu, il lui resteroit peu de choses à envier aux premiers sujets de ce Spectacle; c'est pourquoi on n'hésita point à la recevoir. 1782.

Pourquoi me blâmer, disoit un grand Capitaine, d'avoir préféré dans une circonstance critique le salut d'un étranger à celui de mes fils? Je pouvois avoir d'autres enfans, & il m'eût été impossible de retrouver un tel ami. *Anaximandre.* 20 Décembre.

De quelques qualités que cet homme fût doué, certainement il ne l'emportoit pas sur *Anaximandre*, de Milet, dont un trait honorable est retracé dans une Comédie de M. *Andrieux*.

Le Philosophe *Anaximandre* chargé de pourvoir les deux filles qu'un de ses amis lui a léguées, est sur le point de marier *Frosine* à *Mélidore*, dont il a éprouvé l'attachement & le mérite. Il n'a pas encore disposé de la main d'*Aspasie*; il voudroit se cacher à lui même la

1782. vive impreſſion que lui font ſes charmes; mais *Froſine* lui arrache ſon ſecret, & le dit à ſa ſœur. En revanche elle apprend au Philoſophe l'art de plaire; elle lui conſeille d'unir aux dons de la ſageſſe tout ce qui peut la rendre aimable, & elle commence par lui faire prendre une leçon de danſe. *Aſpaſie* le ſurprend dans une occupation qui lui paroît encore étrangement oppoſée à ſon caractere. L'amant de *Froſine* le prévient que ſuivant l'oracle de *Vénus*, il ne parviendra jamais à toucher le cœur de ſa pupille, s'il n'offre un ſacrifice aux Graces. L'éleve de Thalès ſe fait initier à leurs myſteres, & ſort de leur temple ſi changé, ſi galamment vêtu, qu'*Aſpaſie* le méconnoît. Il profite de la circonſtance pour lui déclarer ſes feux, & rien n'eſt ſi expreſſif, ſi touchant que ſon langage; mais la jeune fille lui déclare que c'eſt *Anaximandre* qu'elle aime. Alors le Philoſophe tranſporté de joie, tombe à ſes pieds, ſe fait connoître & l'épouſe.

Cet eſſai dramatique de M. *Andrieux*, intitulé : *Anaximandre*, a paru très heureux. S'il n'y regne pas un intérêt bien vif, on y voit une marche ſage, des Scenes parfaitement filées, des idées d'une grande juſteſſe, & une diction pure.

Eloges de Mad. *Raymond*, de Mlle. *Dufayel* & de M. *Granger*.

La vivacité ſpirituelle de Mad. *Raymond*, la piquante naïveté de Mlle. *Dufayel*, & le jeu fini de M. *Granger* ont donné un grand relief à ces beautés.

Iſabelle & Fernand. 9 Janvier 1783.

Le Théatre Eſpagnol & le Théatre François eurent entr'eux, dans leur origine, des rapports ſinguliers. L'un ſe glorifioit d'avoir ſes

Actes sacramentaux, tandis que l'autre avoit les *Mysteres de la Passion* : pour tous deux s'épuisoient des Auteurs aussi féconds qu'ignorans. On y jouoit des Tragédies dont le moindre défaut étoit de pécher contre les regles de l'Art, & des Comédies qui, quoique moins défectueuses, étoient presque également insipides. Cependant il y avoit dans ces ouvrages des étincelles de génie qui échappoient à la multitude, mais que remarquoient sans doute quelques hommes privilégiés. Tels sont ces beaux vers d'*Héraclius* si bien traduits par *Corneille*, & empruntés de *Caldéron de la Barca*, qui florissoit vers l'an 1640. 1782.

Mon trône est-il pour toi plus honteux qu'un supplice?
O malheureux Phocas! ô trop heureux Maurice!
Tu retrouves deux fils pour mourir après toi,
Et je n'en puis trouver pour regner après moi!

Le Vol puni, autre Piece du même Auteur, a fourni à M. *Faur* le sujet de la Comédie d'*Isabelle & Fernand*.

Fernand aime éperdument *Isabelle*, fille d'un riche fermier, & *Isabelle* est sensible à l'amour de *Fernand*. Rien n'alarme leur tendresse mutuelle; qui pourroit les empêcher de s'aimer? qui les rendroit inconstans & volages? Ils ne le prévoient nullement, lorsqu'un jeune Officier arrive en détachement dans le lieu qu'ils habitent, & devient amoureux d'*Isabelle*. Ne pouvant en obtenir du retour, il prend le parti de l'enlever. *Fernand* arrache sa maîtresse des mains de son rival. Le frere d'*Isabelle*, nou-

vellement entré au ſervice, lui donne un cartel,
1782. & le fermier qu'on vient de nommer *Alcade*, le fait arrêter pour le punir ſuivant la rigueur des loix. Le Militaire reconnoît ſes torts, & offre de les réparer en épouſant la jeune perſonne. L'*Alcade* ne s'y oppoſe pas; mais il n'en eſt pas de même d'*Iſabelle*, qui ſupplie ſon pere de ne pas ſacrifier l'amant au raviſſeur, la douce honnêteté des ſentimens à une fougue indécente, & les aſſurances du bonheur à ſa trompeuſe image. On a égard à ſa priere, & on l'unit à ce qu'elle aime.

La coupe lyrique & la néceſſité de ne donner aux Scenes qu'une certaine étendue, n'ont pas permis à l'Auteur de conſerver l'énergie de la Piece Eſpagnole; il a fallu qu'il en retranchât pluſieurs particularités eſſentielles au développement des paſſions & des beautés de l'Art.

Dans *Caldéron*, *Iſabelle* n'eſt pas ſeulement enlevée, elle reçoit l'affront le plus ſanglant & le plus irréparable outrage. Le raviſſeur reçoit la main de celle qu'il a déshonorée, & eſt étranglé par le pere de ſa victime.

M. *Collot d'Herbois* a imité auſſi *Caldéron*, dans ſa Comédie du *Payſan Magiſtrat*, que l'on repréſente avec ſuccès dans les provinces. Il s'eſt vu contraint, de même que M. *Faur*, de ſupprimer tout ce qui eſt étranger à nos mœurs, & auroit révolté notre delicateſſe. Comme lui, il a changé le viol en enlevement; mais il a donné à la fille de *Creſpo* de l'amour pour ſon raviſſeur, & à l'*Alcade* un grand caractere. Il a rendu *Don Lope* ſucceſſivement bruſque,

1782.

doux, comique & plein d'honneur & de probité; il a fait du moment où le criminel va être puni, & où *Don Lope*, fier de ses prérogatives, commande à ses Soldats de passer au fil de l'épée les paysans prêts à exécuter les ordres du Juge, une des plus belles situations qu'il y ait au Théatre; enfin il dénoue parfaitement l'intrigue en faisant déclarer à *Isabelle* sa passion pour *Don Louis*.

Il ne faut rien chercher de pareil dans *Isabelle & Fernand*, mais on est sûr d'y trouver une grande fraîcheur d'idées, de très jolis détails, des vers heureux & des couplets bien faits. D'ailleurs le rôle de *Clairette* & celui du frere d'*Isabelle*, qui est de l'invention de M. *Faur*, répandent dans la Piece du mouvement & de la gaieté.

Quant à la musique, on en a loué justement un grand nombre de morceaux. La romance du premier Acte, merveilleusement chantée par Mad. *Trial*, & un air du second Acte, dans lequel a brillé Mad. *Dugazon*, ont été surtout extrêmement goûtés. Comme il est permis d'être difficile envers un Musicien (M. *Champein*) de qui on peut tout exiger, quelques connoisseurs auroient desiré voir dans cette composition des traits & des motifs plus variés, des moyens mieux choisis & des accompagnemens plus simples & plus vrais.

Le bon Ménage. 17 Janvier.

L'état du mariage
Est des humains le plus cher avantage,
Quand le rapport des esprits & des cœurs,
Des sentimens, des goûts & des humeurs

1782. Serra ces nœuds tiſſus par la Nature,
Que l'amour forme & que l'honneur épure.
Dieux ! quel plaiſir d'aimer publiquement
Et de porter le nom de ſon amant !
Votre maiſon, vos gens, votre livrée,
Tout vous retrace une épouſe adorée,
Et vos enfans, ces gages précieux
Nés de l'amour, en ſont de nouveaux nœuds.

Voltaire.

Mais, comme le dit J. J. *Rouſſeau*, s'il eſt un état affreux au monde, c'eſt celui d'un malheureux pere qui, ſans confiance en ſa femme, n'oſe ſe livrer aux plus doux ſentimens de ſon cœur, qui doute, en embraſſant ſon enfant, s'il n'embraſſe pas l'enfant d'un autre, le gage de ſon déshonneur, le raviſſeur des biens de ſes propres enfans. Cet état eſt bien peint dans *le bon Ménage*, Comédie de M. *de Florian*.

Roſalbe, mariée ſecrétement à *Lélio*, porte dans ſon ſein le fruit de leur union. *Argentine* eſt ſeule inſtruite de ce myſtere, & quoi qu'il arrive, elle ne le révélera pas. Toutes les lettres de *Lélio* lui ſont adreſſées, & comme il en vient une, pendant qu'elle eſt abſente, c'eſt *Arlequin* ſon mari qui la reçoit. *Mezzetin* en la lui remettant, le prend pour le valet d'*Argentine*, qu'il ſoupçonne d'être la maîtreſſe de *Lélio*. *Arlequin* a bien envie de l'ouvrir ; mais il s'en défend, parce que ſoit qu'il y trouve quelque choſe, ſoit qu'il n'y trouve rien, il n'y a que du chagrin à gagner. Il la donne donc cachetée à ſa femme : celle-ci la prend en tremblant, & ne ſauroit la

lire sans frémir ; puis elle la remet à *Arlequin* à qui tout semble annoncer l'infidélité d'une épouse qu'il adore. Les reproches qu'elle essuie, la font balancer à découvrir pour qui est la lettre, quand les bienfaits de *Rosalbe* la déterminent à lui rester fidelle. Cependant elle est menacée d'être abandonnée pour jamais, & déjà ses enfans sont repoussés par leur pere. *Arlequin* ouvre un petit sac qui lui pend au cou ; il l'avoit mis contre son cœur, afin que tout ce qu'*Argentine* & lui s'étoient donné, fût ensemble ; il en tire le portrait de sa femme qui est toujours joli, mais qui ne lui ressemble plus ; le premier billet qu'elle lui a écrit, & qu'il va rendre, n'aimant pas à vivre avec les menteurs ; enfin un vieux bouquet de violettes dont il a paré son corset, en lui déclarant pour la premiere fois son amour, & qui, quoique flétri, sent encore bon. Son désespoir est extrême ; mais peu à peu les larmes de sa femme adoucissent son chagrin, & l'air de candeur & de vérité avec lequel elle se justifie, atteste son innocence. Elle tombe à ses genoux, ainsi que ses enfans ; mais bientôt il la releve pour se prosterner aux siens. C'est à l'offensée à lui pardonner d'avoir pu la croire coupable. *Argentine* saute au cou de son mari, & lui jure qu'incessamment il ne lui restera pas le moindre nuage, & que tout sera éclairci. Sur ces entrefaites, *Rosalbe* vient avertir sa courageuse amie que sa tendresse pour elle lui a donné la force de déclarer tout à son pere, qui n'a pu résister à son repentir, à ses pleurs, sur tout quand elle lui a avoué

1782.

1782. qu'elle portoit dans ſon ſein un enfant qui lui demandoit par ſa voix la permiſſion de naître pour l'aimer ; puis elle l'engage à venir avec elle chercher *Lélio* pour le conduire aux pieds de ſon pere. *Arlequin* comprend alors ſa mépriſe : il ne ſe la pardonneroit pas, s'il avoit eu beſoin d'explication pour ſe réconcilier avec *Argentine*. Il embraſſe ſa femme, & prenant par la main ſes enfans, il leur recommande de ne pas oublier que, quand on a le bonheur de trouver une honnête femme, il faut toujours la croire plus que ſes propres yeux.

Cette Piece que l'on peut regarder comme la ſuite des *deux Billets*, n'a point ceſſé d'être applaudie. Les Scenes y ſont adroitement filées, principalement celles où *Arlequin* ſe plaint à ſa femme de ſon inconſtance, & lui peint ſon amour, ſa jalouſie & ſa douleur. La ſituation d'*Argentine* qui ne ſait ſi elle doit laiſſer à ſon mari ſes ſoupçons, ou renoncer au ferment qu'elle a fait d'être diſcrete, eſt infiniment attachante ; enfin l'ouvrage eſt un mêlange exquis de naïveté, d'eſprit, de comique & d'intérêt.

Eloges de M. *Carlin* & de Mmes. *Gontier* & *Julien*.

Mmes. *Gontier* & *Julien* ont rempli leurs rôles avec une intelligence & une ſenſibilité inexprimables, & en pluſieurs endroits, M. *Carlin* a fait verſer des larmes. Ce peu de mots doit ſuffire à ſon éloge.

Le Bouquet & les Etrennes.

Mad. de*** demandoit une grace à M. de M.... Le Miniſtre promit de la lui accorder, & dit, en la voyant ſortir ſatisfaite : *Je lui ai plus donné aujourd'hui*

aujourd'hui par la promesse que je lui ai faite, que je ne lui donnerai en l'acquittant. 1782.

Sans doute il y a des choses qu'il est plus doux d'espérer que d'obtenir ; mais sont-ce les biens où nous avions placé le bonheur de notre vie, & auxquels il nous a fallu renoncer, que nous n'espérons plus posséder, & dont la main qui nous en privoit, nous laisse enfin la jouissance? C'est à *Melson* à nous le dire, ce *Melson* dont les amours font le sujet d'un Conte charmant de M. *Imbert*, intitulé *le Bouquet & les Etrennes*, & d'une Comédie qu'on a représentée sous le même titre, le 24 Janvier.

Melson voudroit épouser une fille sans bien, nommée *Céphise* ; ce mariage déplaît à ses parens, & Mad. *Melson* engage son fils à s'en détacher. Ce sacrifice seroit le plus beau bouquet qu'il pût offrir à son pere, le jour de sa fête qui touche au dernier jour de l'année. *Melson* s'y détermine, & le dépit de n'avoir pas reçu depuis longtems des nouvelles de sa maîtresse, entre pour beaucoup dans sa résolution. Cependant *Melson* pere, dont un événement imprévu vient d'augmenter la fortune, projette de ne plus s'opposer au penchant des deux amans ; mais il a envie de ménager à son fils cette agréable surprise ; il confie son dessein à un de ses amis, & voici son plan. Il fera d'abord courir le bruit que *Cécile* est mariée, & annoncera à *Melson* qu'une parente ignorée de la famille, viendra incessamment chez lui pour s'en faire reconnoître, & que déjà elle lui a envoyé ses titres de parenté. Il donnera des papiers à examiner à

1782. ſon fils, & en place d'une généalogie, ce ſera ſon contrat de mariage ; enſuite au lieu de la parente, *Cécile* paroîtra. Tout cela s'exécute comme on l'a concerté : *Melſon* qui s'étoit promis de recevoir froidement ſa couſine, tombe aux genoux de *Cécile*, ivre d'amour & de joie, & ſon pere, en l'uniſſant à elle, lui dit :

Tu m'as ſacrifié ton amour & tes peines,
J'étois en reſte, & cela me piquoit ;
Tu la cédois pour mon bouquet,
Je te la rends pour tes étrennes.

Cette Piece fait honneur à M. *Pariſau*. Les détails en ſont agréables, & le ton en eſt excellent, la verſification facile, le dénouement heureux.

Céphiſe. Quand le fonds des Pieces eſt uſé, les détails ſeuls en font le mérite, & pour bien apprécier ces ouvrages, il faut du moins ſe donner le tems de les entendre ; il faut que le ſilence des Spectateurs aille en quelque ſorte juſqu'au recueillement. Du ſein du tumulte naiſſent les jugemens inconſidérés, & l'oracle du goût eſt muet au milieu des clameurs.

On eut le 23 Janvier, la premiere repréſentation de *Céphiſe*, Comédie de M. *Marſollier*.

La Comteſſe *Céphiſe*, jeune veuve, eſt aimée depuis longtems du Marquis *de Solange* ; mais elle plaît également au Chevalier *de Roſemont*. *Solange* le ſait ; il s'apperçoit même que ſon rival a de l'aſcendant ſur l'eſprit de *la Comteſſe*, & que la frivolité d'un petit-maître l'emporte dans ſon cœur ſur les qualités

eſtimables d'un homme ſenſé. C'eſt ce fat qui lui a inſpiré le goût des vers : ſans ſes conſeils & ſes adulations, ſon amante ne tiendroit pas bureau d'eſprit ; elle ne travailleroit pas à un Poëme dont il a oui lire le premier chant, & qu'il n'a pu s'empêcher de critiquer. La cenſure qu'il en a faite, a déplu à l'Auteur, & les railleries que *le Baron*, pere de *Céphiſe*, s'eſt permiſes à ce ſujet, ne la détournent point de la réſolution qu'elle a priſe de ſuivre en tout ſon penchant. En ce moment, *Roſemont* paroît, & dans un aſſez long entretien, il parle avec tant de légéreté, d'inconſéquence & de mépris des perſonnes qui ont des droits au reſpect & à l'eſtime de *Céphiſe*, qu'elle entrevoit que l'amant qu'elle préfere, ne vaut pas celui qu'elle quitte, & qui s'eſt éloigné pour n'être pas témoin de ſes ridicules. Mais après tout, ſon choix eſt ſi bizarre, & ſa conduite ſi ſinguliere? Dans cette incertitude, elle s'adreſſe à *Roſine* ſa femme de chambre, & lui demande ſur tout ce qui la regarde, des détails exacts & ſinceres. *Roſine*, après s'être excuſée, obéit, & les dures mais touchantes vérités qu'elle annonce à ſa maîtreſſe, achevent de lui ouvrir les yeux & pénetrent ſon ame. *Céphiſe* l'embraſſe avec attendriſſement, & veut qu'elle devienne ſon amie, ſa compagne, ſa ſœur. Puis livrée à elle-même, elle lit une lettre du *Baron* qui lui mande qu'il ſe retire à ſa terre, & emmene avec lui *Solange* qui ſera toujours ſon fils, quoique ſes ſoins aient ceſſé de lui être agréables. A cette nouvelle concertée avec *Solange*, elle ſe détermine à les ſuivre,

1782. & à faire à la raison les sacrifices qu'elle exige. Si son amant pouvoit lire dans son ame, il verroit qu'il est rentré dans tous ses droits. Sur ces entrefaites, arrive *Solange* qui tombe à ses genoux, avoue que la lettre est une épreuve à laquelle il a cru pouvoir la soumettre, & demande sa grace. *La Comtesse* ne lui pardonne pas; mais elle l'épouse. *Le Baron* embrasse sa fille, *le Chevalier* recherche l'amitié de *Solange*, & *Rosine* admire comme un instant a changé l'état des choses. *Madame n'est plus veuve*, dit-elle, *Monsieur n'est plus jaloux*, *Rosine cesse d'être femme de chambre*, *& M. le Chevalier fait espérer qu'il va devenir sage.*

Cette Comédie fut jugée avec une précipitation & une sévérité extraordinaires. Quelques expressions peut-être hasardées parurent d'abord indisposer le Public, & dès-lors sans trop examiner si l'action étoit lente ou rapide, si le dialogue avoit cette précision qui en fait souvent le mérite, si le style étoit toujours pur; enfin s'il y avoit dans la Piece de l'esprit & du talent, on en releva durement les fautes, & les beautés n'en furent pas aperçues.

Début de Mad. *Desforges.*

Les Anciens avoient grand soin que *Vénus* fût toujours entourée des Graces. Cette allégorie est faite pour être sentie par Mad. *Desforges* qui rendit, le 30 Janvier, le rôle d'*Aline* dans *la belle Arsene*, ensuite ceux d'*Hélene* dans *Silvain*, d'*Alix* dans *les trois Fermiers*, de Mad. *Saint-Clair* dans *la Fausse Magie*, & de *Mopsa* dans *le Jugement de Midas.*

1782.

Une taille avantageuse, un air noble, une physionomie intéressante, un masque mobile, une jolie voix & ménagée avec adresse, une belle prononciation, une articulation libre, un débit sage, de l'intelligence & de la sensibilité : voilà ce qui a été remarqué & vivement applaudi dans cette Actrice.

En la recevant, on a pensé avec raison qu'elle ne laisseroit rien à desirer, lorsqu'une plus grande habitude de la Scene lui auroit donné plus d'assurance, & dès qu'un maintien aisé & des attitudes moëlleuses feroient toujours valoir la finesse de son jeu.

Les trois Inconnues. 26 Février.

Les Graces embellissent
Nos esprits, ainsi que nos corps,
Et nos talens sont des ressorts
Que leurs mains légeres polissent.
Les Graces entourent de fleurs
Le sage compas d'*Uranie*,
Donnent le charme des couleurs
Au pinceau brillant du Génie,
Enseignent la route des cœurs
A la touchante mélodie,
Et prêtent des charmes aux pleurs
Que fait verser la tragédie.

Le C. *de B****.

Il semble aussi que les *Graces* doivent respirer dans tous les ouvrages où il s'agit d'elles. Telle est la Comédie des *trois Inconnues*, par M. *H*. . . .

L'Amour las de courir le monde, & fatigué de ses faciles conquêtes, se dispose à retour-

1782. ner auprès de sa mere, lorsqu'il apprend que le séjour de Cythere lui sera interdit, jusqu'à ce qu'il ait retrouvé ses sœurs. Cet arrêt du sort le met en peine, car où peuvent être les graces, si elles ne sont pas avec la beauté? Après bien des recherches inutiles, *Cyane*, épouse de *Strabon*, le tire de souci, en lui confiant qu'en l'absence de son mari volage, elle a retiré chez elle trois jeunes personnes pour remplacer trois filles qu'elle a perdues : elle ajoute qu'elle ignore qui elles sont, mais qu'elle en sera informée, quand *Strabon* aura cessé de lui être infidelle. L'*Amour* ne differe point de rendre *Strabon* amoureux de *Cyane*, & aussitôt les *Graces* portées sur un nuage, remontent avec leur frere au céleste séjour.

Cette Piece auroit eu quelque succès, si l'action peu susceptible de grands développemens, avoit été resserrée en un Acte, & débarrassée des accessoires qui lui sont étrangers; si on y avoit trouvé un plus grand nombre de traits piquans, & de couplets tournés avec grace; si la musique dont quelques airs ne sont pas à dédaigner, avoit eu des motifs plus variés, un chant plus aisé, des accompagnemens plus simples, & une expression moins vague.

Sophie de Francour. Un judicieux critique a observé qu'il seroit à souhaiter qu'aux Théatres François & Italien, tous les rôles d'une Piece fussent appris à la fois par les Acteurs en chef & par leurs doubles, ainsi que cela se pratique à l'Opéra, afin qu'en cas d'accident, le Public ne fût pas

privé du Spectacle qu'il s'est flatté de voir, & pour lequel il a sacrifié son tems & ses affaires. 1782.
Ce qui lui a donné lieu de faire cette remarque, & d'exprimer un vœu formé depuis longtems en secret, c'est que le 18 Février, on ne put représenter que deux Actes de *Sophie de Francour*, Comédie de M. le Marquis *de la Salle*, à cause d'une indisposition subite de Mlle. *Pitrot*. M. *Granger*, après avoir prévenu les Spectateurs de cet événement désagréable, les pria d'accepter l'*Officieux* ou *les deux Jumeaux*; ce qui fut refusé. On demanda qu'une autre Actrice lût le rôle de la malade; mais comme l'Auteur n'y put consentir, M. *Carlin* se présenta pour jouer *les deux Jumeaux* qu'on écouta avec assez de tranquillité, & qui furent même applaudis, malgré le mécontentement d'une partie de l'assemblée. Sept jours après, on eut *Sophie de Francour*.

Le Marquis d'*Orville*, au sortir d'un bal, a eu le bonheur de sauver la vie au fils du Duc d'*Olban*, que trois aventuriers attaquoient l'épée à la main, & de conserver l'honneur à une jeune personne que des Masques insultoient. Par-là il a acquis un ami généreux & une tendre amante. L'un lui procure un régiment, & l'autre lui offriroit sa main, si elle pouvoit en disposer : mais elle est bien loin de témoigner à son gré sa reconnoissance à son bienfaiteur. Mad. *Dormont*, sa tante, veut lui faire épouser le Comte *de Fierval*, & quoiqu'elle soit sur le retour, elle a des vues sur d'*Orville*, neveu de ce Comte. Non seulement *Fierval* se prête à cette ridicule alliance; mais

1782. encore il oblige d'*Orville* à solliciter le gouvernement de *Francour*, que la calomnie a noirci dans l'esprit du Roi, & qui depuis quinze jours éprouve sa disgrace. Ce malheureux gentilhomme est près d'être dépouillé, & conduit en prison par les délations infames de Mad. *Dormont* & de *Fierval*, quand d'*Orville* apprend que c'est le pere de celle qu'il a connue au bal, & dont il est violemment épris. Il vole chez le Ministre, justifie *Francour*, obtient sa liberté, & le fait rentrer en faveur. *Francour* devient même l'arbitre de la punition de ses ennemis; mais il lui suffit que les traîtres soient démasqués, que le Souverain reconnoisse son innocence, que sa fille soit heureuse, & *Sophie* ne peut manquer de l'être, puisqu'il l'unit à d'*Orville*.

Cette Comédie, qui n'est que le Roman de ce nom mis en Scenes, eut un succès équivoque. On a cru y voir une ordonnance défectueuse, une action lente, une intrigue invraisemblable, des incidens trop multipliés; & combien il faut de détails agréables, de caracteres intéressans & adroitement mis en jeu, de situations attachantes, de beautés de style, pour racheter ces défauts!

Le 21 du même mois, la Piece a reparu en quatre Actes, & a toujours été revue depuis avec plaisir.

Henri d'Albret, ou le Roi de Navarre.

Jeanne d'Albret étant sur le point d'accoucher de *Henri IV*, le Roi de Navarre lui promit une boîte & une chaîne d'or, si en accouchant, elle chantoit une chanson Gasconne. Quand elle sentit les premieres douleurs, elle

chanta un couplet en langue Béarnoise; sur le champ, le Roi mit la chaîne au cou de sa fille, & lui dit : *Voilà qui est à vous; mais ceci est à moi*, ajouta-t-il, en emportant l'enfant dans sa chambre où, après avoir frotté ses levres avec de l'ail, il lui fit avaler une goutte de vin. 1782.

On se rappelle ce trait au seul titre de la Comédie qui fut exposée sur la Scene le 26 Février, & dont voici l'analyse.

M. Valling, ancien Officier réformé, instruit que la paix entre l'Aragon & la Navarre va se conclure, & que *Henri d'Albret* revenant dans ses Etats du côté de l'Aragon, doit passer incessamment dans le village dont il est Seigneur, engage ses vassaux à lui donner une fête. Le jour de son arrivée sera un jour d'alégresse, & le lendemain sera consacré au mariage de *Thérese*, sa fille unique, avec *Charles* qui l'aime autant qu'il en est aimé. Deux Paysans sont chargés de guetter le Roi qui voyage incognito, & de crainte qu'il ne leur échappe, ils ont résolu d'arrêter tous ceux qui passeront sur la route en voiture. Peu de tems après ; un inconnu vient se plaindre au Bailli de leur procédé. On lui en explique la cause, & M. *Valling* le prie de prendre un logement dans sa maison, & d'y rester afin de voir le divertissement préparé pour le Roi, & d'assister au mariage de sa fille qui doit le suivre. L'inconnu accepte la proposition, & profite du premier moment de loisir qu'on lui laisse, pour s'occuper du bonheur de ses hôtes; puis il écrit à un de

1782. ses Ministres, que son intention n'est pas d'étendre sa domination; qu'il veut faire dire qu'il fut avare du sang de ses sujets, & que sous son empire, le pauvre apprit qu'il étoit au rang des hommes. On ne tarde point à l'arracher à la solitude, pour entendre la répétition de la pantomime qu'on doit exécuter devant le Roi; mais presqu'attendri jusqu'aux larmes, & prévoyant que sa sensibilité le trahira, il feint d'être obligé de continuer sa route. On ne s'y oppose pas, on exige seulement qu'avant de partir, il dise : *Vive le Roi.* A peine est-il sorti que *Charles* trouve la lettre signée *Henri de Navarre ;* il n'y a plus de doute que l'inconnu ne soit le Roi lui-même. M. *Valling* annonce aux Habitans qu'ils ont vu leur Monarque, & qu'il est encore au milieu d'eux par ses bienfaits.

Cette Piece composée à l'occasion de la Paix, n'a pas été bien reçue. Apparemment il n'est point de circonstances qui puissent faire excuser la foiblesse d'un ouvrage dramatique, quelque louables que soient les intentions de l'Auteur, ou bien M. *D....* a passé les bornes que le Public met à son indulgence.

Corali & Blanfort, ou *la Force de l'Amitié.*

Le sujet du Conte le plus intéressant n'est pas toujours théatral. Ici on peut étendre l'intrigue autant que l'intérêt le demande. Au Théatre, pour se plier à la regle des vingt-quatre heures, on met en quelque sorte les passions à la gêne, en ne leur permettant pas de se développer entiérement. Dans un Conte, la vérité peut manquer à la vraisemblance. Dans un Drame, il ne faut pas que la vraisemblance

manque à la vérité. Le même récit qui a intéressé dans le premier ouvrage, perd dans le second une partie de son effet; enfin, dans l'une & l'autre production, il est difficile de contraster également bien les caracteres, d'établir avec la même solidité les motifs de l'action, de donner la même perfection au dénouement. 1782.

Le 11 Mars, on a représenté pour la premiere fois *Corali & Blanfort*, Comédie en deux Actes, en vers, par M. le Chevalier *de Langeac.*

Blanfort, Officier Anglois, se voyant forcé de faire un voyage, confie à son ami *Nelson* une jeune Indienne nommée *Corali*, qu'il adore, & se propose d'épouser à son retour. L'amour le ramene en effet à *Corali*, & il la retrouve infidelle, & c'est *Nelson* qui cause son inconstance. Tout ce qui porte un cœur sensible, se figurera la douleur de *Blanfort;* mais il est réservé aux ames généreuses de prévoir sa conduite. Il sacrifie sa passion à l'amitié, & unit lui-même *Corali* à *Nelson.*

Cette Comédie, dont le sujet est tiré du Conte de M. *Marmontel*, qui a pour titre: *l'Amitié à l'épreuve*, a reçu les plus vifs applaudissemens; cependant le rôle de *Nelson* n'est-il pas un peu froid? *Corali* conserve-t-elle toujours son aimable franchise & sa naïveté piquante? Les deux amis n'ont-ils pas une physionomie trop ressemblante? L'action ne traîne-t-elle pas jusqu'à l'arrivée de *Blanfort?* Quoi qu'il en soit, ce personnage est plein de vie & de chaleur, & la crainte qu'il a d'aimer encore *Corali* au moment où

1782. il renonce à elle, produit une grande sensation. D'ailleurs il y a dans la Piece des situations touchantes; le style en est élégant, ferme, noble, & on y remarque des vers très heureux.

Le Corsaire. Le carquois que je porte, dit *Pindare*, dans une de ses Odes, est plein de traits vifs & légers, dont le bruit frappe les personnes intelligentes, mais échappe à la multitude. Voilà l'emblême d'une infinité d'ouvrages.

Le 17 Mars, on vit *le Corsaire*, Comédie en trois Actes, mêlée d'Ariettes, par M. *de la Chabeaussiere*, musique de M. d'*Aleyrac*.

Florville est tombé au pouvoir de *Mahamet*, riche Corsaire Algérien. Quelques bons traitemens qu'il éprouve dans son esclavage, quelque amitié que lui témoigne le maître dont il subit les loix, il ne peut oublier qu'il est séparé de sa chere *Julie*. Toujours son image est présente à son esprit, toujours le deuil est dans son cœur; mais son chagrin a redoublé en recevant une lettre de son amante qui lui mande qu'elle part pour Tunis où elle espere le trouver: jamais il n'a fait plus de vœux pour sa liberté. Ils parviennent jusqu'à *Mahamet* qui brise ses liens sans exiger de rançon. Le seul prix qu'il met à sa délivrance, c'est la connoissance des moyens de plaire à *Florentine*, jeune Françoise, qui est depuis un mois dans son serrail. *Florville* les lui indique. Hélas! il travaille contre lui-même; cette *Florentine* est *Julie*. Heureusement l'amour qu'elle inspire à *Mahamet*, allume la jalousie d'une Circassienne appellée *Zima*, qui prend

des mesures pour faire évader les deux amans ; mais on découvre la trame, & *Florville* est jeté dans les fers. Cependant *Julie*, accompagnée de *Lisette* sa suivante, & de *Narsit*, gardien du serrail, attend avec impatience sur le bord de la mer l'arrivée de *Florville* dont elle ne sait pas le sort. Là se trouve un Corsaire Africain, brûlant du desir de se venger de *Mahamet* qui lui a ravi *Zima* sa favorite. Il parvient à délivrer *Florville* ; il lui donne des armes, & le sollicite de l'aider à punir l'auteur de leurs maux. *Florville* feint de partager ses fureurs pour y soustraire *Mahamet*, & au signal convenu pour l'assassiner, il vole à son secours avec la Circassienne, & lui sauve la vie. Le Corsaire, touché de cette générosité, réunit *Florville* à *Julie*, & rend à *Zima* sa faveur. 1782.

Il est peu de Pieces qu'on ait mieux accueillies que celle-ci, & peut-être nulle autre ne mérite plus de succès. Les situations en sont ou gracieuses ou comiques ; les Scenes entre *Narsit* & *Lisette* sont prodigieusement gaies ; on y trouve aussi de la délicatesse & du goût. C'est *Lisette* qui chante ces jolis couplets sur le mariage :

On se presse toujours trop tôt
En desirant le mariage ;
C'est un mot qui plaît au jeune âge ;
Mais fille s'en repent bientôt,
Et d'un air tout sot,
Dit, lorsque son choix n'est pas sage,
La chose ne vaut pas le mot.

1782.

Notre deſtin dépend d'un mot,
Mot ſacré qui de nous diſpoſe;
C'eſt le mot qui mene à la choſe;
Fille dont l'honneur eſt le lot,
N'avance pas trop :
On ne doit jamais, & pour cauſe,
Riſquer la choſe avant le mot.

Mais quand on trouve ce qu'il faut
Pour être heureuſe en mariage,
Dans le mot tout plaît, tout engage,
Le cœur s'en aperçoit bientôt,
Et chante tout haut
En chériſſant ſon eſclavage :
La choſe vaut mieux que le mot.

Le ſecond Acte eſt admirable, il forme habilement le nœud. *Mahamet* eſt grand & noble; *Florville* ſe montre toujours ſenſible & généreux; les caracteres de la Françoiſe & de la Circaſſienne, quoiqu'inférieurs à ceux de leurs amans, ſont correctement deſſinés; l'intérêt croît avec les incidens, & le ſtyle eſt en même tems élégant & naturel.

Cet ouvrage ne laiſſe donc à deſirer, aux yeux du plus ſévere critique, qu'une intrigue moins compliquée, une expoſition plus claire, des détails qui juſtifient la confiance que le Corſaire Africain accorde ſubitement à *Florville*, & quelques particularités qui déterminent celui-ci à ſacrifier ſon bienfaiteur à l'homme dont il a ſujet de ſe plaindre.

La muſique a été auſſi extrêmement goûtée. Facile, agréable, ſpirituelle, elle a charmé

les plus fins connoiſſeurs. On a ſenti la fraîcheur de ſes motifs, la marche rapide & théatrale de ſes finales, la conformité des idées aux ſituations, le caractere & l'expreſſion des morceaux d'enſemble. Les duo du ſecond Acte entre *Narſit* & *Liſette*, & entre *Mahamet* & *Florville* ont captivé tous les ſuffrages. M. d'*Aleyrac* a rempli dans cette compoſition les hautes eſpérances que la muſique de l'*Eclipſe totale* avoit données de ſon talent. 1782.

Voici des vers adreſſés par M. *de Piis* aux Auteurs de la Comédie du *Corſaire*.

Preux amateurs, diſtinguez mes hommages
Lorſque chacun vous félicite à bord,
Et d'aujourd'hui, voguant toujours d'accord,
Partagez-vous de nouveaux avantages.
Hélas! pour nous, depuis qu'un vent du nord,
Contre les rocs des Critiques ſauvages
A fracaſſé nos joyeux équipages,
In extremis, nous faiſons un effort
Pour regagner, en nageant, les rivages.
Nous comptons bien fuir ſans aucun accord,
Loin d'une mer trop féconde en naufrages;
Mais nous fuirons ſans accuſer le ſort,
Puiſqu'il ſe laſſe, & qu'après tant d'orages,
Votre Corſaire eſt entré dans le port.

Les Aveux difficiles. 18 Mars.

Lorſque le cœur n'eſt plus content,
Que ſervent les efforts qu'on fait pour le paroître?
L'honneur de paſſer pour conſtant
Ne vaut pas la peine de l'être.

Ces vers de *Pavillon* ne ſont pas encore

1782. devenus proverbes ; mais ils ſont gravés dans le cœur de preſque tous les hommes, & vraiſemblablement ils ont ſervi de regle aux principaux perſonnages de la Comédie de M. le Baron d'*Eſlat*, qui a pour titre : *les Aveux difficiles*.

Eraſte & *Valere* unis par l'amitié, ont promis leur foi, l'un à *Clarice*, & l'autre à *Lucile;* mais tandis qu'*Eraſte* eſt alié en Italie, *Clarice* prend du goût pour *Valere*, & *Lucile* abandonnée s'attache à *Eraſte*. Celui-ci, à ſon retour, eſt fort embarraſſé de la conduite qu'il doit tenir avec la maîtreſſe qu'il a quittée, & avec *Valere* dont l'inclination lui paroît devoir être durable.

Le même ſoin agite *Valere* qui n'a pas moins trahi l'amour & l'amitié. Il leur en coûte de ſe confeſſer leurs torts; enfin ils s'en font réciproquement l'aveu. Loin que cette double confidence nuiſe à leur union, elle l'affermit, & à la ſatisfaction des deux amantes, chacun épouſe l'objet qui l'a rendu inconſtant. *Lafleur*, valet d'*Eraſte*, offre ſa main à la Suivante de *Clarice;* mais *Liſette* la refuſe, parce que tandis qu'il voyageoit avec ſon maître, elle a contracté un tendre engagement avec *Paſquin*. L'amant rebuté en conçoit du dépit, & pour ſe venger de ſon rival, il l'attend à ſa premiere abſence.

Il y a de l'eſprit & du goût dans cette Piece ; l'intrigue n'en eſt pas mal conduite, & rien ne la fait languir ; la Scene des aveux placés dans la bouche des deux rivaux, honoreroit l'Auteur dramatique le plus diſtingué, tant elle eſt filée avec adreſſe ! tant il y regne d'intelligence,

telligence, de finesse & de comique! D'ailleurs le style de l'ouvrage est pur, coulant, 1782.
& ne sent point le travail. On en pourra juger par ces vers où *Eraste* fait le portrait de *Clarice* :

Chaque jour, chaque instant la fait trouver nouvelle,
Elle plaît aujourd'hui par son air séducteur;
Demain on aimera son ton plein de candeur.
Tantôt par son esprit elle sait nous séduire,
Tantôt son air léger nous charme & nous attire,
Et l'on peut en l'aimant, sans changer de beauté,
Goûter tous les plaisirs de l'infidélité.

Cette Comédie occasionna une dispute entre l'Auteur & M. *Vigée*, dont on a donné une Comédie sous le même titre au Théatre François, le 24 Février de la même année. Il s'agissoit de savoir lequel des deux devoit être accusé de plagiat. M. *Vigée*, après s'être disculpé du larcin, & avoir publié qu'il devoit le sujet qu'il a traité à M. *Marignié*, prétendit que M. *d'Estat* étoit convenu avec lui au foyer de la Comédie Italienne, en présence de vingt personnes, qu'il y avoit dans son ouvrage deux personnages de plus que dans l'autre, qu'il ne s'y trouvoit pas un seul vers semblable, que le rapport n'existoit que dans deux ou trois Scenes, & que le dénouement étoit entiérement différent.

Depuis il parut une lettre de *Néricault Destouches*, datée des Champs Elisées, par laquelle il mande aux Auteurs du Journal de Paris:

1782. Messieurs, les Parisiens ne me lisent plus; je le vois bien; exhortez-les à jeter les yeux sur *l'Amour usé*, une de mes Comédies qui fut sifflée malgré tout son mérite, parce que, de mon tems, le Public étoit difficile; exhortez-les, dis-je, à jeter les yeux sur cette Piece, & la dispute qui vient d'éclore entre M. *Vigée* & M. d'*Estat* sera bientôt terminée.

Rivaux, qui pour l'honneur combattez avec zele,
Voulez-vous l'un & l'autre être victorieux?
Dans le pere du *Glorieux*
Avouez votre modele,
Votre dispute alors vous finirez;
Sur votre honneur alors devenus plus tranquilles,
Avec raison vous vous glorifierez
D'avoir fait tous les deux *les Aveux difficiles*.

Mais M. *Vigée* fit à *Destouches* l'épître suivante:

Salut, respect au Peintre heureux
Qui fut encore, après *Moliere*,
Toucher les cœurs, charmer les yeux,
En traçant plus d'un caractere.

Mais lorsqu'ils enchantent Paris,
O mon maître! dois-tu te plaindre
De l'abandon de tes écrits?
As-tu seulement pu le craindre?
A ton génie on rend honneur;
S'il faut même que je le dise,
A tort c'est prendre de l'humeur;
Car pourquoi vouloir qu'on te lise,
Lorsque chacun te sait par cœur?

Sans prétendre te faire outrage,
Je te l'avouerai cependant,
Je ne connoissois pas l'ouvrage
Que des bords du sombre rivage,
Tu réclames en ce moment.
Vingt fois voulant prendre la plume,
Je cherchois d'un œil curieux,
Les vers qui parent ton volume,
Et chaque fois ton *Glorieux*
Ou ton *Philosophe amoureux*,
Pour m'abuser, je le présume,
D'eux-mêmes s'offroient à mes yeux.

Pourquoi faut-il que je te trouve
Maître encore de mon sujet ?
De tes plaintes je suis l'objet:
C'est le seul regret que j'éprouve.
Mais tu dois être un des derniers
A qui mon sujet fasse envie ;
C'est une fleur que j'ai cueillie,
Où tu moissonnas des lauriers.

C'est une charmante idée que celle de considérer certains ouvrages dramatiques comme autant de tableaux propres à orner la galerie d'un amateur, & de les apprécier aussi sainement qu'ils le seront par la postérité.

Le Déménagement d'Arlequin Marchand de tableaux.

Le 5 Avril, pour la clôture du Théatre, on a donné *le Corsaire & les deux Jumeaux de Bergame*. Ces Pieces ont été suivies du *Déménagement d'Arlequin Marchand de tableaux*, Comédie de M. *Favart* le fils.

Arlequin sur le point de déménager, demande qu'on ait soin de ses tableaux, qui sont ses

1782. effets les plus précieux. Sur ces entrefaites, entre Mad. *de Floricourt* avec *Mondor*, amateur zélé, qui promet à *Argentine* d'aller voir son mari dans son nouveau logement, pourvu qu'il ne soit pas trop facile dans l'acquisition des tableaux qu'on lui apporte tous les jours. *Argentine* lui présente le catalogue des nouveautés qu'ils se sont procurées depuis quelque tems, & chante un couplet sur chacun. De ce nombre sont *Aucassin & Nicolette*, dont M. *Mondor* trouve l'emplette excellente, parce que c'est la nature dans sa beauté; *les quatre Saisons* du genre agréable de *Téniers*; *les deux Jumeaux* & *le bon Ménage*, deux jolis tableaux de famille; *Tom-Jones à Londres*, que l'amateur a vu souvent, & toujours avec plaisir; *le Corsaire*, sujet d'un bel accord, & plusieurs autres. Mad. de *Floricourt* conseille à *Argentine* de bien placer ses tableaux. *Si l'art & le goût les varient*, dit-elle, *ils paroîtront toujours nouveaux.*

Cette petite Comédie qui a tenu lieu de compliment, renferme tout à la fois une idée ingénieuse, une allusion naturelle & facile à saisir, de jolis à-propos, des louanges délicates & des couplets bien tournés. Le Public en a paru très content; il a fait répéter les couplets relatifs aux ouvrages de MM. *de Piis* & *Barré*, à la Piece du *Corsaire*, & à la Comédie de *Tom-Jones à Londres*. Voici celui qui a trait à *Tom-Jones*:

Air : Vaudeville des *deux Jumeaux.*

C'eſt ici ſon premier ouvrage,
Son ſuccès doit l'encourager ;
A travailler avec courage
Je vous promets de l'engager.
Quand le Public le récompenſe,
Et double le prix du tableau,
L'Auteur doit par reconnoiſſance
Lui donner au moins ſon jumeau.

On a demandé l'Auteur à pluſieurs repriſes, & M. *Favart* eſt venu recevoir la récompenſe due à ſes ſuccès.

Rien n'eſt plus varié que les plaiſirs qu'on goûte au Théatre Italien. Une Piece mêlée d'Ariettes ou un Divertiſſement en Vaudevilles ſuccede à la Comédie proprement dite, & fait place à une Parodie. Chaque mois voit augmenter le nombre de ces Pieces ; quelquefois le même jour préſente deux nouveautés : la diverſité ſemble faire la deviſe de ce Spectacle. Etat des Pieces jouées.

On y a joué cette année vingt-neuf Pieces nouvelles & trois Pieces remiſes.

M. *Suin* s'eſt retiré avec penſion de la Comédie, & on a reçu M. *Courcelle*, Mlle. *Burette* & Mad. *Desforges*. Etat des Comédiens.

MM. *Bonioli* & *Darius* ont été admis à l'eſſai, & MM. *Chevalier*, *Saint-Preux* & *Lecoutre* ont quitté ce Théatre.

Il n'y a eu de changemens dans la Danſe que parmi les Danſeurs figurans & les Danſeuſes figurantes. Les uns étoient, MM. *Rouſſeau*, *Boucher*, *Beguin*, *Montigny*, *Cantagrele*, *Ducis*, *Delahante*, *Fabre*, *Colbert*, *Honoré* & *Félix*, Etat de la danſe.

1782. avec M. *Perrin*, furnuméraire. Les autres étoient Mlles. *Masson* cadette, *Riviere*, *Manette*, *Pauline*, *Modot*, *Félicini* mere, *Chevalier*, *Félicini* fille, *Honorine*, *Lachapelle*, *Bourgeois*, *Victor*, *Edmée*, *Aubert*, avec Mlle. *Neuville*, furnuméraire.

1783. Defcription de la nouvelle Salle.

De tous les édifices publics, les Salles de Spectacle font peut-être les plus difficiles à conftruire, faute de modeles parfaits, & de regles précifes fur tout ce qui les concerne. Ce n'eft pas affez que l'extérieur en foit majeftueux, & l'intérieur agréable & commode. On veut y voir & être vu de toutes parts, fans que la Scene perde de fes avantages, fans que le Spectacle faffe moins d'illufion. Il faut qu'elles ne foient ni dénuées ni furchargées d'ornemens; on exige furtout que l'éclat des dorures n'y nuife pas à la beauté. Il faut encore qu'elles ne foient ni fourdes, ni trop fonores, & on n'eft pas d'accord fur la forme la plus favorable à la voix. Les uns difent que c'eft la figure elliptique; d'autres foutiennent que c'eft le cercle; d'autres prétendent que la figure circulaire a de grands inconvéniens. Laquelle de ces opinions doit être adoptée? Faut-il s'attacher rigoureufement à l'une ou à l'autre? Peut-on fe permettre de les modifier? Il feroit à defirer que les lumieres de la Phyfique guidaffent les Artiftes fur un point fi effentiel.

Le nouveau Théatre Italien eft un bâtiment ifolé fur trois faces: la principale eft au midi, & donne fur une place. Les deux autres font fituées au levant & au couchant, fur les rues

latérales de *Favart* & de *Marivaux*. Le fond du Théatre eſt adoſſé à une maiſon qui a vue ſur le Boulevard. 1783.

La face méridionale eſt ornée d'un avant-corps de ſix colonnes ïoniques, formant porche; dans les trois entrecolonnemens du milieu ſont les trois principales entrées du veſtibule qui a environ 41 pieds ſur 35.

Cette principale face d'un caractere ſévere & mâle, eſt très majeſtueuſe, & l'ordre ïonique qui la décore, eſt bien exécuté. Les profils en ſont purs, & le porche produit de belles maſſes & un bel effet.

Sur les rues de *Favart* & de *Marivaux*, ſont deux entrées pour deux petits veſtibules d'à peu près 14 pieds ſur 22, deſtinés à contenir commodément les perſonnes qui attendront leurs équipages. A côté de ces petits veſtibules, ſont deux entrées avec eſcalier particulier pour les loges à l'année.

Tous ces veſtibules ſont échauffés par des tuyaux de chaleur, & en général, toutes ces entrées & ſorties peuvent facilement ſe communiquer au beſoin.

Dans le grand veſtibule qui, au premier coup-d'œil, paroît un peu ſurbaiſſé, relativement à ſon étendue, mais dont l'extrême ſimplicité & le peu d'élévation n'ont rien de choquant, ſi l'on conſidere qu'il n'eſt qu'un paſſage, où le Public ne doit s'arrêter ni en entrant ni en ſortant, on a placé les eſcaliers principaux qui menent à tous les endroits de la Salle, au Parterre, au Parquet, à l'Amphithéatre, à tous les rangs de Loges & au

1783. foyer public. De droite & de gauche, ſont deux eſcaliers de 7 pieds de large qui ſe diviſent à la hauteur de l'entreſol, en deux révolutions. L'un mene au foyer, & l'autre aux premieres Loges. Près du foyer, ſont les eſcaliers qui conduiſent aux ſecondes, troiſiemes & quatriemes Loges.

En face des trois principales entrées de ce même veſtibule, ſont trois arcades; celle du milieu mene au Parquet, & les deux autres au Parterre.

Le Parterre ſuffiſamment ſpacieux eſt voûté & diſtribué pour le ſervice de la Garde Militaire & des Pompes.

Près des murs mitoyens qui ſéparent la Comédie de la maiſon, ſur les rues de *Favart* & de *Marivaux*, ſont deux eſcaliers pour le ſervice intérieur de la Comédie; celui du ſervice journalier eſt ſur la rue de *Favart*, & communique au foyer particulier des Comédiens.

L'intérieur de la Salle préſente une forme ovale, ayant ſur l'un des deux bouts l'ouverture de l'avant Scene. Cet intérieur eſt diviſé en trois rangs de Loges, en Amphithéatre, Parterre, Parquets, petites Loges au niveau du Parterre, & Galerie tournante, (tenant lieu de quatriemes Loges ou Paradis) pratiquée au-deſſus de l'entablement Corinthien qui couronne toute la Salle, & qui lui-même eſt ſurmonté d'une vouſſure ornée de caiſſons. L'eſpace que laiſſe l'ouverture de la vouſſure de 36 pieds ſur 22, eſt occupé par un plafond d'une compoſition ſpirituelle & poétique, & d'une touche aimable & ſavante.

Le sujet est Apollon au milieu des Muses, recevant sa lyre des mains de l'Amour, & représenté dans l'âge de l'adolescence. Toutes les Muses animées par la présence d'Apollon & de l'Amour, semblent exercer leurs divers talens. Il est peint par M. *Renou*, Peintre du Roi, & Secretaire adjoint de son Académie Royale de Peinture. 1783.

L'avant Scene est décorée d'une maniere pittoresque par une partie du rideau, laquelle est supposée retroussée par une figure de Renommée. La toile est de même étoffe que le retroussis du rideau. La largeur de l'avant Scene est la même que celle de l'Opéra brûlé, elle a 36 pieds & sa hauteur est de 28.

Les trois rangs de Loges sont ornés de guirlandes. On voit aux premieres des têtes d'Apollon; aux secondes des Lyres, & aux troisiemes divers attributs de Poésie & de Musique.

Tous les ornemens de cette Salle parfaitement éclairée par deux lustres & par le cordon de lumiere de l'avant Scene, sont dorés sur un marbre de verd compan; ce fond est le même partout, à l'exception du rideau & de son retroussis, dont le fond est rouge.

Le foyer public est au niveau des premieres Loges, & l'on peut y arriver de toutes les parties de la Salle par quatre grandes portes. Il est décoré par huit grandes arcades; trois servent de croisées donnant sur la place, & les trois autres en face les répetent par des glaces; les deux autres arcades sont entre les quatre portes d'entrées, & contiennent deux grandes cheminées ornées de glaces jusqu'en haut; les

1783. dessus de porte sont quatre bas-reliefs de sujets analogues à la Salle.

Ce foyer à 41 pieds sur 23. Un entablement Corinthien regne au pourtour & le couronne ; le tout est terminé par une simple voussure. La Salle est feinte de marbre blanc veiné, les portes de bois satiné, les cheminées de breche violette, & les socles de bleu Turquin.

Les Loges des Acteurs ont à tous les étages des corridors particuliers qui menent au Théatre, & sont au nombre de 49. Les magasins & atteliers nécessaires au service du Théatre, les bureaux, les logemens de la Garde Militaire & des Pompiers, du Concierge, du Suisse, du Portier, &c. occupent le reste du bâtiment.

On a pris les plus grandes précautions pour éviter les dangers du feu, & les épreuves ont été faites à diverses reprises.

Ce nouveau Théatre peut contenir environ 1930 personnes. Savoir, à l'Orchestre pour hommes & pour femmes plus de 200 ; aux Balcons pour hommes 36 ; à l'Amphithéatre 80 ; aux premieres Loges 168 ; aux secondes Loges 120 ; à la Galerie tournante aux quatriemes pour hommes & pour femmes 136 ; au Parterre environ 650, & aux petites Loges environ 540.

Ce monument a été élevé d'après les instructions données par M. le Duc de Choiseul, à qui le terrein apartenoit, & approuvées du Gouvernement, par les soins & sur les desseins de M. *Heurtier*, Architecte du Roi, & Inspecteur général de ses bâtimens.

Cet Artiste distingué se voyant resserré dans

un petit eſpace, a ſagement renfermé ſon génie dans les limites des convenances & de la commodité ; & il a imprimé ſon talent par-tout où il a pu en déployer les reſſources. 1783.

On paſſe aux enfans leurs fantaiſies, leurs boutades, un peu d'orgueil, de petits traits de vanité ; mais on les punit, quand par méchanceté ils battent leurs nourrices, ou inſultent leurs maîtres par ingratitude. *Thalie au nouveau Théatre.*

Le 28 Avril, les Comédiens repréſenterent pour la premiere fois *Thalie au nouveau Théatre*, Prologue de MM. *Sedaine* & *Grétri*.

Le Machiniſte ouvre la Scene, des Ouvriers prennent ſes ordres, & enlevent le rideau. *Arlequin* vient, & un moment après, arrive *Thalie* qui lui fait un bon accueil, & veut qu'il reſte à ce Théatre, pour y être un modele de graces naïves, & y montrer ce que peut la parfaite connoiſſance de la Scene, jointe à l'à-propos des mouvemens ; & après avoir promis de protéger ſa petite famille & ſon frere jumeau, elle le charge d'aller à la porte de l'enceinte, & de ne laiſſer entrer que ceux qui doivent être l'ornement de la Comédie Italienne. Comme *Arlequin* va garder ſon poſte, les Diſciples de *Thalie* ſe préſentent & reçoivent des conſeils ſur leur art. Ils font place à *Melpomene* qui traite ſa ſœur à peu près de même qu'une femme de qualité traite une petite bourgeoiſe. Enſuite le bon homme *Vaudeville* demande à être admis à ce Spectacle ; en conſidération de ſes ſervices, *Thalie* l'y attache. Le *Parodiſte*, dont la préſence révolte d'abord *Melpomene*, accourt pour

1783. le même sujet, & ne tarde pas à se réconcilier avec elle, en lui persuadant que n'ayant qu'un instant à vivre, il n'a rien à dissimuler, & que d'ailleurs il ajoute à sa gloire, au lieu de la flétrir. Au *Parodiste* succedent les *Lyri-comiques*. Le *Vaudeville* leur cherche querelle, ils ne restent pas sans réponse; mais on leur conseille d'étouffer toute jalousie, de ne songer qu'à plaire, & d'être toujours unis par le cœur, parce que leurs talens acquierent l'un par l'autre un prix plus honorable. Ils en font la promesse au Public, & lui assurent que sa satisfaction sera leur récompense.

Cette Piece a été mal reçue. Ce n'est pas sans étonnement qu'on y a vu figurer la grande sœur de *Thalie*. Les débats entre les différens genres affectés au Théatre, ont paru longs, minutieux & froids : la gaieté & les saillies doivent effectivement soutenir leurs prétentions. Le *Vaudeville*, malgré ses ressources, est trop maltraité, & on y déprime sans nul égard les talens de *Marivaux* & de *Boissi*; mais il y auroit de l'injustice à ne pas reconnoître que certains préceptes sur l'art du Comédien sont agréablement exprimés dans cet ouvrage, & que plusieurs idées sur la Parodie ne sont pas dépourvues de justesse. Il convient aussi de rendre à M. *Grétri* le tribut d'éloges qui lui est dû. Sa musique est pleine de finesse, d'esprit & de grace. On admire l'expression, l'harmonie & les effets du chœur où les Acteurs implorent l'indulgence publique; la légéreté du petit chœur qui est adressé au *Vaudeville* ne plaît pas moins que sa vivacité; enfin l'air

chanté par Mad. *Trial* eſt charmant, & la préciſion avec laquelle il a été rendu, a encore relevé ſon mérite. 1783.

Il y a des ouvrages que les jeunes Auteurs devroient peut-être s'interdire, ce ſont ceux où il s'agit de juger du mérite de certains Ecrivains, de leur aſſigner un rang, & de leur marquer en quelque façon la place qu'ils doivent occuper dans les ſiecles à venir. Leur voix n'a point aſſez d'autorité pour un emploi ſi grave, & fuſſent-ils doués d'un grand diſcernement, du tact le plus fin, du goût le plus ſûr, leur critique paroît hardie quand elle n'eſt que juſte, & ſi elle ceſſe d'être impartiale, on la croit téméraire.

Le Réveil de Thalie.

Le 6 Mai, M. *Desfontaines* expoſa ſur la Scene *le Réveil de Thalie*, Comédie en trois Actes, en vers, mêlée de Vaudevilles.

Les Acteurs & Actrices du Théatre Italien ſe raſſemblent pour célébrer le retour de leurs plaiſirs, & engagent *Damon* à faire une Piece qui peigne la joie qu'ils reſſentent & les autres ſentimens dont ils ſont pénétrés. Comme *Damon* s'en défend par la difficulté de réuſſir dans un tel ouvrage, ils prennent le parti d'aller conſulter *Thalie*; mais ils ne ſont pas admis chez elle, auſſitôt qu'ils s'y préſentent. *Thalie* dort & eſt incommodée. *Moliere* & *Pannard* viennent auſſi lui rendre viſite. Au nom de l'Auteur du *Tartuffe*, elle ſe réveille d'aſſez bonne humeur; néanmoins elle ne peut s'empêcher de convenir que l'embonpoint qu'elle prend depuis quelque tems, la déſole; elle ne dort que par oiſiveté, & on ne lui verroit pas

1783. cet excès de ſanté, ſi ſes adorateurs ſavoient lui plaire. Alors on introduit les ſujets attachés à ce Spectacle; ils reçoivent de *Thalie* des avis utiles, & lui propoſent de la conduire à ſon nouveau Temple : elle conſent d'en prendre poſſeſſion, & leur permet de l'accompagner. A peine y eſt-elle entrée, que *Damon* ne pouvant réſiſter à la fureur d'écrire, s'empreſſe de ſe ranger ſous ſes loix. *La Parodie* qui s'annonce pour la ſœur de la Muſe, prétend avoir place aux lieux où elle eſt honorée. La nouvelle Salle plaît infiniment au Chevalier *de Vertillac :* ce Gaſcon eſt ſurtout enchanté que le Parterre ſoit debout, parce que la Comédie eſt ſa maîtreſſe, & qu'il appréhenderoit de la perdre, s'il l'entretenoit un peu trop chérement. *Arlequin* offre également ſon hommage à *Thalie*, & dit à la *Parodie* quelques douceurs. La Muſe ayant témoigné ſa bienveillance à *Arlequin*, & averti *la Parodie* de préparer ſes pinceaux que doit exercer le délire de *Melpomene*, monte ſur ſon trône, environnée des buſtes des anciens Ecrivains qui ont travaillé pour la Comédie Italienne, & des Acteurs qui ont fait valoir les premiers leurs productions. On jette à ſes pieds des fleurs, & les buſtes ſont couronnés de lauriers.

Cette nouvelle inauguration n'a eu qu'un demi-ſuccès. On y a trouvé pourtant de l'eſprit & de la facilité; mais point de plan, d'ordonnance, pas le moindre intérêt. Les longueurs, les inutilités qui avoient choqué à la premiere repréſentation, ont diſparu aux repréſentations ſuivantes. Malgré ces coupures &

des corrections si considérables, que la Piece a été réduite en deux Actes, il y est resté des défauts essentiels ; car il n'y a ni marche ni action, comme si une Piece dramatique, fût-elle même de circonstances, pouvoit s'en passer. Les Auteurs les plus chers à *Thalie* ont paru fort changés ; on ne les a pas même reconnus à leur langage. D'ailleurs *Pannard* a semblé déplacé à côté de *Moliere*. En général les Scenes ne sont pas motivées suffisamment ; il regne trop de monotonie dans les airs, & l'ouvrage, en plusieurs endroits, manque de gaieté. Le seul personnage du Gascon est agréable, & quoiqu'il ressemble à M. *Claque* de la Comédie de *Moliere à la nouvelle Salle*, il a fait beaucoup de plaisir. On a universellement applaudi la tirade où il dit : 1783.

Jé hais les culébutes,
Lé cri des sifflets,
Et j'ai plus empêché dé chûtes,
Que vous n'avez eu dé succès.
Au moindre bruit jé m'élance & mé porte
Du centre dans lé coin, du coin dans lé milieu,
Et d'un coup dé ma main qu'on entend dé la porte,
Jé rends à votre A'teur la parole & lé jeu.
Lé bacchanal double, jé mé réporte
Dans lé plus fort du tourbillon.
Lé petit collet mé dit non ?
Jé passe. Lé Marchand mé donne la gourmade ?
é pousse. Lé Soldat m'adresse la bourade ?
Jé réçois ; mais j'arrive, & malgré tout lé train,
Imperceptiblement jé mets la Piéce à fin.

1783.

Reprise des *Amours d'été.* 14 Mai.

O cabanes du pauvre ! asyles respectables
Des plaisirs sans remords, des vertus véritables ;
Loin des vices polis & de l'ami trompeur,
C'est chez vous que le cœur peut rencontrer un cœur.
C'est là que l'équité, la candeur de nos peres,
Les biens de l'âge d'or ne sont pas des chimeres.

Saint-Lambert.

On s'est rappellé ces vers, en voyant la reprise des *Amours d'été* qui attira une grande affluence de monde, & obtint de justes applaudissemens.

Les Voyages de Rosine. 20 Mai.

J'ai trouvé le point salutaire :
Un seul homme fait mon destin,
Seule j'ai son cœur & sa main.
Rien jusqu'ici ne m'a su plaire,
Pas le moindre amant chez ma mere !
Trente rivales chez *Asinin !*
Dans l'Isle un monde à satisfaire,
Ennui, dépit, dégoût, misere !
Mais un tendre époux plein de feu
N'est ni rien, ni trop, ni trop peu,
C'est assez, & c'est mon affaire.

Rosine, au sein des voluptés, se félicite ainsi de son humeur vagabonde & de ses courses imprudentes, & c'est cette même *Rosine*, dont les voyages forment le titre & le sujet d'une Piece en Vaudevilles, en trois Actes, de la composition de MM. *de Piis* & *Barré.*

Rosine élevée par une mere rigide, & adorée d'un amant dont elle n'a pu récompenser la flamme, qu'en lui donnant en cachette une tresse

treſſe de ſes cheveux, eſt enlevée par un Corſaire, & vendue au Janiſſaire *Oſmin*, qui l'a placée fort inutilement dans ſon ſerrail ; car juſqu'alors il n'a eu pour elle que de l'indifférence. Vingt neuf rivales plus heureuſes lui ont diſputé avec ſuccès ſa conquête. Enfin *Oſmin* la diſtingue, & lui jette le mouchoir. Mais preſque au même inſtant, il ſe ſent indiſpoſé, & ſon Médecin lui interdit pour huit jours l'entrée du ſerrail. Cependant *Roſine* s'échappe, & après avoir erré quelque tems ſeule dans une barque, elle aborde dans une iſle uniquement habitée par des hommes. C'eſt à qui l'accueillera davantage. Chacun cherche à lui plaire, & voudroit être ſon époux. Sollicitée de faire un choix, elle donne la préférence à *Lucile* que ſa paſſion pour *Valere* a forcé de déguiſer ſon ſexe. Cette jeune fille ſe découvre, & détermine *Roſine* à s'embarquer de nouveau avec elle ſous la conduite de *Valere*. Arrivée en France, elle épouſe ſon amant. Dans la fête qu'occaſionne ce mariage, un maſque s'attache à *Roſine :* on lui dit que c'eſt un couſin de ſon amie, *le Comte d'Olban* qui regrette la perte d'une jeune perſonne dont il a reçu un gage de tendreſſe. *D'Olban* lui fait une déclaration ; mais il n'eſt écouté qu'en prouvant le ſoin qu'il a pris de conſerver le don de ſa maîtreſſe. Les amans ſe reconnoiſſent, ſe font de légers reproches, ſe raccommodent & ſe marient.

1783.

Ces fragmens dont le fond eſt tiré d'un Conte de *Piron*, intitulé : *Roſine*, ou *Tout vient à point à qui peut attendre*, ont beaucoup

1783. amusé. Ce qui en fait le mérite, c'est autant l'esprit qui y brille, que la facilité, la grace & l'enjouement qui y regnent.

Les deux premiers Actes sont extrêmement jolis, principalement le second, rempli de mouvement & de situations ingénieuses & plaisantes. Le troisieme a laissé quelque chose à desirer; néanmoins on a voulu connoître l'Auteur. M. *Trial* s'est avancé, & a chanté sur l'air: *Des simples jeux de mon enfance.*

J'ai reçu cet ouvrage anonyme:
Il m'a paru récréatif,
Et pour lui gagner votre estime,
Je m'en suis fait pere adoptif.
L'Auteur se couvre d'un nuage:
Qui de nous peut le pénétrer?
Je n'en sais rien; mais votre suffrage
Doit l'engager à se montrer.

Le Public a goûté ce couplet, & l'a redemandé.

Le 23 du même mois, la Piece a été représentée en deux Actes. A la fin du second, d'*Olban* est jeté dans l'isle des Hommes, fait retentir les rivages du nom de son amante, & en est enfin reconnu. *Rosine* l'admet dans la nacelle où elle a introduit *Lucile* avec *Valere*, & s'éloigne des habitans qui seroient inconsolables de son départ, si la jalousie pouvoit aigrir leurs maux & rendre leur destinée plus dure.

Début de Mlle. *Monrose.* La timidité d'une Débutante intéresse toujours, quand elle est jointe au talent; on

s'empresse de la lui faire perdre à force d'encouragemens, à peu près comme on ôte à un vase précieux le voile qui en cache la beauté. Mlle. *Monrose*, éleve de Mlle. *Deligny*, a dû s'en apercevoir le 23 Mai, lorsqu'elle s'est essayée dans le rôle d'*Angélique* de l'*Epreuve*. L'esprit & la vérité avec lesquels elle en a rendu les principaux endroits, lui ont attiré des éloges. Si elle avoit eu plus d'assurance, elle auroit mis plus de vivacité dans son débit & de variété dans son jeu. Docile aux avis qui l'ont guidée, elle s'est défaite d'un certain mouvement de tête qui la déparoit, & dont à la longue les Spectateurs auroient pu être fatigués. 1783.

Isocrate, l'un des plus grands Maîtres d'éloquence d'Athenes, gardoit le plus profond silence à la table du Roi de Chypre; comme on lui en faisoit des reproches: *Ce que je sais*, répondit-il, *ne conviendroit pas ici, & ce qui conviendroit ici, je ne le sais pas*. Voilà précisément ce que plusieurs Auteurs devroient se dire, quand il leur prend fantaisie de travailler pour le Théatre. *Le Pere de Province.*

Le fils d'un bon négociant de province est attiré à Paris par sa tante *Dorimene*, dont la vie est très dissipée, & qui n'a que des goûts ruineux. Il obtient l'agrément d'un office de Président, contracte des dettes, & recherche la main de *Julie*, fille du Chevalier *Mondor*, qui lui même veut épouser *Dorimene*. Pour se faire aimer de cette folle à qui l'argent ne coûte rien, *Mondor* a recours à un faiseur d'affaires, nommé *de la Pistole*, qui lui vend

F 2

fort cher son crédit & sa bourse. *Dulis*, pere
1783. du Président, arrive dans la Capitale : il est effrayé des progrès que le luxe y a faits depuis vingt ans, confondu de la foiblesse de *Mondor*, alarmé des erreurs de *Dorimene*, & indigné des égaremens de son fils, pour qui *Nérac* a totalement dérangé sa fortune ; mais ses immenses richesses & sa générosité lui fournissent de quoi réparer tant de désastres. Il satisfait les créanciers du Président, & le marie à *Julie*. *Mondor* qui a épuisé sa bienveillance, trouve des ressources dans la tendresse de sa fille déterminée à lui donner le bien que lui a laissé sa mere. *Nérac* épouse *Mélite*, jeune veuve amie de *Julie*, pour payer, dit-elle, sa dette au bonheur, & *Dorimene* est réduite au seul nécessaire, parce qu'il faut contraindre les débiteurs sans foi à respecter la loi, & instruire au moins par le malheur de leurs semblables les imprudens qui se livrent à un luxe effréné.

Telle est la substance de la Comédie du *Pere de Province* qui parut le 6 Juin, & fut très froidement accueillie.

Un titre vague, peu de connoissance du Théatre & d'opposition dans les caracteres, une intrigue embrouillée, une action lente, des Scenes mal filées, un intérêt foible, des peintures trop crues, des couleurs trop tristes, & un style incorrect & diffus, sont les causes de sa chûte. Mais on ne peut que louer l'intention de l'Auteur, plus propre à faire un traité de morale qu'un ouvrage dramatique. Il a bien vu les travers du siecle : ami de l'ordre,

il ne ſent pas moins vivement ce qui peut le détruire que ce qui en eſt le ſoutien : pourquoi faut-il que ſur ce point il y ait ſi loin du ſentiment à l'expreſſion ? 1783.

Si, ſelon la remarque de M. l'Abbé *Yart*, l'eſprit eſt comme un champ qui, ayant conſumé ſes ſucs à produire des plantes d'une même eſpece, en retrouve de nouveaux pour produire d'autres plantes d'une eſpece différente, les Ecrivains qui ont traité pluſieurs ſujets uniformes, doivent s'exercer ſur des objets d'un autre genre, ſurtout quand leurs productions, quelque finies qu'elles ſoient, n'ont pu leur procurer qu'une gloire paſſagere, & lorſqu'en appliquant leurs talens à des matieres plus importantes, ils ont lieu d'eſpérer des ſuccès plus flatteurs.

Dame Jeanne, Parodie.

Le 6 Juin, on eut auſſi la premiere repréſentation de *Dame Jeanne*, Parodie de *Jeanne de Naples*, par M. *Radet*.

Jeannette a fait aſſaſſiner par ſon couſin *Tarare* dont elle eſt amoureuſe, un pauvre ſire qu'elle a eu la bêtiſe d'épouſer. Depuis qu'elle eſt devenue grande Dame, par la ſucceſſion de ſon grand-pere qui l'a laiſſée maîtreſſe d'un pays où elle commande en ſouveraine, elle a pris le nom de *Jeanne*, & voudroit s'unir au petit couſin ; mais l'ingrat ne ſe ſoucie plus d'elle, quoiqu'elle n'ait que vingt-cinq ans. Son indifférence éclate à l'arrivée de *Forlis*, beau-frere de *Jeanne*, qui vient venger le meurtre, & enlever *Emilie* que *Tarare* s'aviſe d'aimer. Les deux rivaux ſe battent, & *Tarare* tombe d'un coup qu'il reçoit ;

1783. mais il n'en meurt pas, attendu qu'il n'a reçu qu'un coup de fleuret. *Jeanne*, pour ne pas voir le duel, se frappe d'un poignard, dont heureusement la pointe est cassée, & *Emilie* qui se mêle de dire la bonne aventure, lui annonce qu'elle doit vivre cinquante-six ans; elle la blâme de vouloir fuir sa destinée, tandis qu'un double mariage peut terminer tant de malheurs. *Jeanne* y consent comme les autres, & le Juge du pays qui sait tirer parti de tout, & prévoit tout sans jamais rien empêcher, dit gravement qu'il ne faut s'étonner de rien, qu'il n'est qu'un pas du mal au bien.

Cette Piece, dont l'intrigue est absolument la même que celle de *Jeanne de Naples*, a été fort applaudie; on en a même demandé l'Auteur. Il faut croire que le mérite d'une Parodie, pour laquelle les maîtres du goût n'ont pas cru devoir établir des regles, consiste dans le travestissement des personnages, dans le déplacement des expressions qu'il s'agit de rendre bouffonnes, dans quelques idées galantes exprimées avec grace, dans le tour agréable d'un certain nombre de couplets & dans l'heureux choix des airs. Suivant les apparences, on est sûr de plaire lorsqu'on amuse, & la critique expire sur les levres où le rire peut se placer.

Début de M. *Billioni*.

Le plus grand défaut que puisse avoir la récitation, c'est de manquer de vérité, de s'écarter de la nature, & toute récitation manque de vérité, dès que l'Auteur cadence les vers, en fait sentir la mesure & la rime, chante pour ainsi dire son rôle, & ne le rend

pas avec le ton le plus conforme à celui qu'auroit dans la conversation ordinaire le personnage qu'il représente. 1783.

Le Comédien *la Noue* exigeoit, dit-on, de ses Eleves qu'ils copiassent leurs rôles en vers, comme si c'eût été de la prose, & quand il les leur faisoit réciter, il vouloit qu'ils n'y missent que les inflexions de voix nécessaires pour laisser à la Poésie l'harmonie qui lui est propre : méthode excellente, & qui vraisemblablement auroit été employée avec fruit par ceux qui ont introduit M. *Billioni* dans la carriere du Théatre. Cet Acteur débuta le 12 Juin, par le rôle de *Silvain*, ensuite par ceux de *Jacques* dans *les trois Fermiers*, d'*Alexis* dans *le Déserteur*, de *Mazet*, &c. Il y montra de l'intelligence, une grande habitude de la Scene, & une jolie voix, quoiqu'un peu foible; mais son jeu fut presque toujours froid, & son débit forcé.

Mort de Mad. *Billioni*.

Le 19 du même mois, Mad. Catherine Ursule *Bussa*, épouse de M. *Billioni*, ancien Maître des Ballets de l'Opéra comique & du Théatre Italien, termina ses jours que des chagrins domestiques, occasionnés par la perte d'une partie de sa famille, avoient altérés insensiblement. Elle étoit de Nancy; *Paul Veronese* prit soin de son éducation, & la danse & la musique en firent partie. Elle brilla d'abord dans la danse, & fit bientôt voir pour la musique les plus heureuses dispositions. Après avoir développé ses talens à Bruxelles, elle revint à Paris, débuta tout à la fois à ce Spectacle dans l'emploi des Amoureuses Italiennes, & dans la

danſe, & y fut reçue à demi-part en 1769.
1783. On n'a pas ceſſé de remarquer dans ſa voix de la juſteſſe & de la flexibilité, dans ſon chant de la préciſion & du goût, dans ſon jeu une rare intelligence, & dans ſon caractere une grande ſenſibilité. Elle mourut à l'âge de trente-deux ans.

L'Auteur ſatyrique. 24 Juin.

Une femme de qualité allant voir l'Abbé *de Voiſenon* dans ſa derniere maladie, ne put lui parler qu'au bout d'une demi-heure, parce qu'il eſſayoit un cercueil de plomb qu'on venoit de lui apporter: *Pardon, Madame*, lui dit-il, *ſi je vous ai fait attendre, j'eſſayois une nouvelle redingote qu'aucun de mes gens n'aura envie de me voler.*

A une gaieté de caractere inaltérable, l'Abbé *de Voiſenon* joignoit une grande cauſticité. Il la portoit dans les cercles, & ſes Mémoires en conſervent l'empreinte. Cependant perſonne ne ſentit mieux que lui, combien la ſatyre eſt odieuſe. On en a la preuve dans une de ſes Pieces, intitulée : l'*Art de guérir l'eſprit*, ouvrage que l'on doit conſidérer comme le canevas ſur lequel *l'Auteur ſatyrique* a été travaillé.

Le jeune *Dormont* a des mœurs, de l'eſprit & de la fortune; mais il veut, à quelque prix que ce ſoit, acquérir du renom, & croit qu'il y parviendra en faiſant des ſatyres. En conſéquence, il s'échauffe au travail, & tandis qu'il eſt dans ſa verve, c'eſt principalement contre les femmes qu'il lance ſes traits. Le mariage pourroit le détourner de ce dangereux penchant, & on lui propoſe une fille charmante,

nommée *Magdelinette*. Il refuse de la voir; mais Mad. *Dercillac*, dont elle est niece, la fait entrer chez l'Imprimeur du Poëte, & le prie de l'employer à porter à *Dormont* les épreuves de ses ouvrages. *Magdelinette* lui apporte en effet des feuilles à corriger, & il en tombe subitement épris. Il ne fait plus rien qui ne se sente de son trouble & de sa passion. Chaque jour il adoucit son humeur mordante, & enfin communique à Mad. *Dercillac* la résolution d'épouser celle à qui il doit l'heureuse révolution qu'il éprouve dans ses goûts. On la blâme en apparence, on la combat pour l'affermir, & l'effet répond à l'attente. *Dormont* se déclare à la fausse suivante qui, après avoir exigé qu'il renonce à la satyre, accepte le don de son cœur & de sa main. Alors Mad. *Dercillac* la nomme sa niece, & engage *Dormont* à abjurer la célébrité, à souffrir que le Poëte soit éclipsé par l'amant, & à ne songer à la postérité qu'en regardant *Magdelinette*.

1783.

Cette Piece n'auroit pu être jouée dans l'état où l'avoit laissée l'Abbé *de Voisenon*; mais graces aux changemens considérables que M. *Després* y a faits, elle n'a pas laissé de plaire. Malgré le peu d'intérêt qui y regne & les invraisemblances qui la déparent, ce jeune Ecrivain en a ôté les pointes & toutes les choses de mauvais goût, pour y mettre des traits vraiment ingénieux, des détails agréables, & cette tournure d'esprit originale & piquante qui se trouve dans ses productions.

Début de M. *Chenard*.

Un Acteur de province voulut voir dernié-

1783. rement le cabinet des Mines établi à Paris à l'Hôtel des Monnoies, mais au lieu d'examiner tranquillement les objets intéressans qui l'y avoient attiré, ou d'écouter en silence le savant Académicien (M. *Sage*) qui y donnoit leçon, il tire de sa poche une Comédie nouvelle, & en débite une longue tirade, comme s'il eût été au Théatre. Cette singularité fixe sur lui les yeux de l'assemblée, & chacun devine aisément l'inclination & l'état du nouveau venu. Ainsi Achilles déguisé en fille, décela son sexe & sa passion pour les armes, en saisissant une épée que l'artificieux Ulysse avoit placée parmi des hardes de femme qu'il lui présentoit.

M. *Chenard* a débuté le 28 Juin, avec succès, par le rôle de *Jacques* dans *les trois Fermiers*. Les jours suivans, il a également fait valoir ceux de *Dorimon* dans *la fausse Magie*, de *Blaise* dans *la Colonie*, d'*Alexis* dans *le Déserteur*, &c. & a paru devoir être encore plus utile à ce Théatre qu'à l'Opéra, où néanmoins on l'a entendu avec plaisir; sa voix y produit plus d'effet; sa figure, sa physionomie & son jeu ont semblé assortis à son emploi. Il a de la gaieté, du naturel, une grande intelligence de la Scene, l'action vraie, le débit animé.

Il a été reçu à quart de part, immédiatement après ses débuts.

Blaise & Babet, ou la suite des trois Fermiers. 30 Juin.

Un rien fait naître l'amour, il vit de peu de chose, une bagatelle l'amuse, les difficultés l'irritent, les obstacles l'enflamment, le plus léger murmure le trouble, un caprice l'aigrit, le seul soupçon d'infidélité excite son

courroux ; mais un regard l'appaiſe, & la moindre faveur le rend heureux. Si ce n'eſt pas là ſon portrait, il y en a un qui lui reſſemble dans *Blaiſe & Babet*, ou *la ſuite des trois Fermiers*, Comédie de MM. *Monvel* & *de Zede*. 1783.

Babet réveillée par ſon amour pour *Blaiſe*, & par ſa jalouſie pour *Liſette*, s'eſt levée de bon matin. Elle attend ſon amant qui avoit promis d'être ſous ſes fenêtres au point du jour, & fâchée de ce qu'il a différé de venir, elle rentre chez ſes parens, après avoir fait des bouquets pour la fête de *Mathurin Deſvignes*, ſon grand-pere ; mais il y en a un auſſi pour ſon prétendu, & ce n'eſt pas le moins beau. A peine eſt-elle ſortie, que *Blaiſe* arrive tout eſſouflé ; il a toujours couru pour être un peu plutôt auprès de *Babet*, & il ne la voit point : cela lui donne de l'humeur ; il croit qu'elle dort encore, & qu'elle penſe à *Nicolas* avec qui elle a cauſé la veille pendant une demi-heure. Lorſque ces amans ſe rejoignent, leurs ſoupçons augmentent. Selon *Blaiſe*, le bouquet que tient *Babet* eſt pour *Nicolas*, & *Babet* s'imagine que le ruban attaché à la boutonniere de *Blaiſe* eſt deſtiné à *Liſette*. Ils en viennent aux reproches, & ſe quittent tout à fait brouillés. *Alix*, mere de *Babet*, & *de Lorme*, pere de *Blaiſe*, qui avoient envie de les unir parce qu'ils s'aimoient, n'y ſongent plus, puiſqu'ils ceſſent de s'aimer ; ils leur défendent même de ſe parler. Cependant *Mathurin* annonce l'arrivée de M. *de Belval*, il ajoute que ce bon Seigneur a gagné ſon pro-

1783. cès, qu'il rembourse les fermiers qui lui ont prêté l'argent dont il avoit besoin pour n'être pas obligé de vendre sa terre, donne 600 liv. aux pauvres habitans du lieu, & pareille somme pour marier six filles. *Blaise* & *Babet* conduiront les nouveaux mariés à l'Autel, la cérémonie commencera par eux, & le revenu de deux années de la terre formera leur dot. Cette nouvelle est un surcroît de peines pour ces jeunes villageois affligés de leur rupture. M. *de Belval* en apprend le sujet, s'en amuse un instant, & pour la faire cesser, veut que les deux amans s'expliquent. Leur querelle est sans fondement; le bouquet étoit pour *Blaise*, & le ruban pour *Babet*. Néanmoins honteux & craignant de s'approcher, ils se placent dos à dos, se regardent en cachette, échangent en rougissant le ruban contre le bouquet, puis se retournent & s'embrassent avec transport. Leur mariage est arrêté, & leur félicité comble les desirs de M. *de Belval*. Alors tout le village, précédé d'*Alix*, se rassemble pour souhaiter la bonne fête à *Mathurin*. M. *de Belval* est le premier à lui présenter un bouquet, & *Louise*, sœur de *Babet*, n'en ayant point à lui offrir, lui présente le joli petit poupon dont elle est mere; ensuite on chante des couplets en l'honneur de l'*Hymen* & de l'*Amour*.

Cette Piece a causé un ravissement d'admiration inexprimable. L'art avec lequel est conduite la brouillerie des deux amans, leur candeur & leur naïveté piquante donnent à l'intrigue le charme de la nouveauté.

La musique est délicieuse, toujours des idées

riantes & fraîches, une expreſſion forte & locale, des motifs ſpirituels & une mélodie agréable. 1783.

Les rôles de *Mathurin*, de *Jacques* & *de Lorme* ont été parfaitement rendus par MM. *Roſiere*, *Narbonne* & *Ménier*. Mad. *Gontier* a rempli celui d'*Alix* avec une gaieté franche & une vérité rare. On ne peut être plus noble, plus aimable que M. *Granger* dans le perſonnage de M. *de Belval*; plus intéreſſant, plus vrai que M. *Michu* dans celui de *Blaiſe*. Mad. *Dugazon* a déployé ſon talent dans tout le rôle de *Babet*. Les traits qui compoſent le caractere de cette villageoiſe, ſont marqués par autant de nuances délicates, comiques, quand les circonſtances le veulent, ingénues, lorſque la ſituation l'exige: naturelle, intelligente, ſenſible, Mad. *Dugazon* eſt tout ce que doit être *Babet*: elle ſera toujours ce qu'il faut être.

Eloges de MM. *Roſiere*, *Narbonne*, *Ménier*, *Granger*, *Michu*, & de Mmes. *Gontier* & *Dugazon*.

Voici les vers qui lui ont été adreſſés à ce ſujet.

Un jour la Reine de Cythere
Quittant le ſéjour éternel,
Voulut ſe fixer ſur la terre,
Et ſe fit au village ériger un autel.
L'enfant ailé qui ne la quitte guère
Se déſoloit de ne plus voir ſa mere:
Soudain il ſe diſpoſe à gagner le pays,
Il prend ſon vol, s'élance . . . & reconnoît *Cypris*.
Elle folâtroit ſur l'herbette,
Répétoit mainte chanſonnette,
Careſſoit *Blaiſe* . . . elle aperçut ſon fils:
Quoi, ma mere, c'eſt vous, dit-il, d'un air ſurpris!

1783.

Et cette voix enchantereſſe.....
Mais vous m'allez dégrader de nobleſſe !
La mere de l'Amour chez *Jacques* le Fermier !
Mon enfant, ceſſe de crier ;
De mon paphos où tout m'aſſomme,
Je ne veux plus entendre le jargon ;
Avec ces bonnes gens je vis à l'uniſſon :
Ce n'eſt plus *Vénus* qu'on me nomme,
Et je ſuis *Babet Dugazon.*

Début de M. *Périgny.* 11 Juillet.

Lorſque le Général de l'armée Romaine revenoit vainqueur de quelque expédition, & que couronné de lauriers, il avoit reçu les honneurs du triomphe, ſes Soldats étoient obligés de l'avertir de ſes défauts. On croit devoir en uſer de même à l'égard des Artiſtes qui méritent le plus d'être encouragés, & ont reçu le plus d'applaudiſſemens. Tel eſt M. *Périgny*, qui s'eſſaya, le 11 Juillet, dans le rôle de *Weſtern* de la Comédie de *Tom-Jones*, & fit enſuite M. *Remi* dans *les fauſſes Confidences*, *Ducrône* dans *Jenneval*, & l'*Officieux* dans la Piece de ce nom. Une figure avantageuſe, l'habitude du Théatre, un bel organe, un débit ſage, un jeu naturel, & des geſtes moëlleux lui mériterent des applaudiſſemens dans chacun de ces rôles, & l'avantage d'être admis à l'eſſai, avant même que d'avoir achevé ſes débuts. On eſpéra ſans doute qu'il n'en ſeroit que plus porté à continuer de perfectionner ſon talent, à étendre ſes moyens, à ſe deſſiner correctement, à donner l'eſſor à ſa ſenſibilité, à pleurer ſans grimaces, à rire ſans convulſions, enfin à offrir toujours dans

la peinture des mouvemens de son ame une fidelle imitation de la nature.

1783. *L'heureuse Erreur.* 22 Juillet.

L'inquiete agitation d'un amant qui parle d'amour, & la douce émotion qu'une jeune femme éprouve à l'écouter, le trouble involontaire qu'ils se communiquent, l'entiere confiance qu'ils s'inspirent, le plaisir inexprimable qu'ils partagent en craignant même de s'y livrer, tout semble devoir garantir deux êtres que la nature n'a point formés l'un pour l'autre des pieges qu'on pourroit leur tendre par de fausses confidences, d'adroits déguisemens, l'imitation d'un langage qui perd à être contrefait, & d'un sentiment qu'on ne sauroit bien feindre. Cependant c'est sur la supposition qu'on peut être trompé à ce sujet par quelque ressemblance, que roule l'intrigue de l'*heureuse Erreur*, jolie Comédie de M. *Patrat.*

La jeune *Comtesse d'Elfort*, qu'un sot mari a rendu malheureuse pendant dix-huit mois, s'est retirée, après sa mort, à la campagne avec M. *de Luville* son neveu; & elle ne reçoit presque personne, tant par le peu de cas qu'elle fait de son sexe, que par l'aversion qu'elle a pour l'autre. Dans son voisinage est *Sophie* qui voudroit bien détruire ses préjugés, & la marier au Comte d'*Elval* son frere. Elle instruit de ses vues *Lisette*, femme de chambre de la *Comtesse*, qui a été long-tems à son service. Celle-ci s'engage à dire à sa maîtresse que *Sophie* a formé le projet de venir la voir déguisée en homme, & de lui inspirer de l'amour. *La Comtesse* piquée du tour que veut lui jouer sa voisine, a résolu de feindre

1783. de partager sa tendresse. Cependant d'*Elval* qui ignore le stratagême de sa sœur, va se présenter chez *la Comtesse* de la meilleure foi du monde, en devient très sincérement amoureux, & lui déclare ingénument sa passion. On prend plaisir à l'entendre, on lui répond avec une familiarité dont il est surpris, & pour achever de le confondre, on lui propose de signer son contrat de mariage. D'*Elval* le signe avec transport; aussitôt *la Comtesse* persuadée que c'est une femme, lui reproche l'artifice & la mal-adresse de sa conduite; mais *Sophie* vient la détromper: elle lui découvre une trame ourdie à l'insçu de son frere, & après avoir goûté la satisfaction de voir *la Comtesse* donner sa main à d'*Elval*, elle offre la sienne à *Luville* qui, depuis qu'il la connoît, a toujours desiré de lui plaire.

Le fond de cette Comédie est neuf & piquant; les moyens qui font passer d'*Elval* pour *Sophie* aux yeux de *la Comtesse*, sans qu'il en sache rien, sont très adroits, en ce qu'ils amenent des situations comiques, & rendent d'*Elval* plus intéressant. L'exposition manque peut-être de précision & de clarté; vraisemblablement l'Auteur auroit donné plus d'action au personnage de *Sophie*, si le sujet le lui eût permis. Malgré ces légeres taches, la Piece, telle qu'elle est aujourd'hui, c'est à dire débarrassée des longueurs qui lui nuisoient, a mérité la vogue qu'elle a eue.

Eloges de Mad. *Verteuil* & de M. *Raymond*.

Il revient beaucoup d'éloges aux Acteurs qui l'ont représentée, entr'autres à Mad. *Verteuil* qui s'est acquittée du rôle de la veuve avec

avec finesse & gaieté, & à M. *Raymond* qui a montré dans celui de d'*Elval* autant de vérité que d'intelligence. 1783.

Remise du *Médecin de l'amour*.

Séleucus Nicanor voyant son fils *Antiochus Soter* dangereusement malade, envoya chercher *Erasistrate*. Ce fameux Médecin reconnut par l'agitation de son pouls, la nature de sa maladie, & arracha au jeune Prince l'aveu de son amour pour *Stratonice* prête à devenir sa belle-mere. Aussitôt il rendit compte au Roi de la violente passion d'*Antiochus*, & le Monarque aima mieux renoncer à la main de *Stratonice*, que de s'exposer à perdre un fils digne de toute sa tendresse, & dont la valeur & le génie sembloient lui annoncer les victoires qu'il a remportées dans la suite sur les Bithyniens, les Macédoniens & les Galates.

Ce trait historique est le sujet de diverses Pieces représentées au Théatre François & à l'Opéra, & *Anseaume* en a tiré la Fable du *Médecin de l'amour*, Opéra comique remis au Théatre le 30 Juillet.

Un Bailli, nommé *Géronte*, est dans l'intention d'épouser *Laure*, que son fils *Léandre* adore secrétement, & dont il est aimé. La flamme de ce jeune homme est si ardente qu'elle altere son sang, & ruine insensiblement sa santé. *Géronte* consulte un Médecin de campagne : le Docteur devinant la cause du mal, dit au Bailli que *Léandre* est en danger, & que pour lui sauver la vie, il faudroit le marier à une jeune personne sur laquelle lui qui parle, a des vues très sérieuses, & qui doit recevoir incessamment sa main. *Géronte* à qui

1783. les jours de son fils sont précieux, le conjure de lui céder sa maîtresse; il implore même à ses pieds ce généreux secours. Le Docteur saisit ce moment pour lui déclarer que c'est lui-même qui est le rival de *Léandre*, & qu'il est le maître de sa destinée. Le Bailli livré à ses réflexions, n'est pas longtems incertain du parti qu'il doit prendre : à quelque prix que ce soit, il veut conserver son fils, il accorde *Laure* à ses desirs, & lui rend tout à la fois la santé & le bonheur.

Cette Piece jouée pour la premiere fois avec beaucoup de succès à la Foire Saint-Germain, en 1758, n'a pas été revue sans plaisir. La conduite en est raisonnable, la marche rapide, l'intrigue intéressante & adroite, le dénouement ingénieux. D'ailleurs elle est bien dialoguée, & le style toujours animé & convenable au rang des personnages, est celui de la bonne Comédie.

La musique, qui étoit originairement de M. *Laruette*, a été retouchée par un Amateur. On en a vanté plusieurs morceaux, entr'autres un duo & le quinque qui termine l'ouvrage.

Cassandre Mécanicien. M. *de la Sabliere* se plaignoit à sa femme de ne voir par-tout que de l'amour & des amans; les bêtes, ajoutoit-il, n'ont du moins qu'une saison. Oui, répondit-elle, parce que ce sont des bêtes.

Un critique faisoit derniérement la même plainte au sujet des Pieces de Théatre : l'amour, disoit-il, en forme l'intrigue, & on n'y trouve guère d'autres personnages que des amans. C'est,

lui répondit-on, que l'amour est la grande passion, la passion dominante, & celle qui fait le plus d'heureux & de dupes. 1783.

Les Comédiens représenterent, le premier Août, une Piece de M. *Goulard*, intitulée : *Cassandre Mécanicien;* en voici le canevas.

Cassandre, Mécanicien, a publié qu'il avoit inventé un bateau avec lequel il parcourroit les airs. Cette nouvelle attire chez lui une foule de curieux; l'amoureux *Léandre* y vient comme les autres, mais uniquement pour arracher de ses mains la charmante *Isabelle* que son tuteur prétend épouser, malgré l'aversion qu'elle a pour lui. Il met dans ses intérêts *Pierrot*, valet du vieillard, s'annonce à *Cassandre* comme un Artiste aussi habile que lui en mécanique, & se charge de mettre la machine en état de voler : ce qui n'est pas une petite besogne aux yeux même du barbon. Peu de tems après le bruit se répand que le bateau est déjà à une certaine élévation, & que *Léandre* y est monté avec *Isabelle;* mais bientôt ces amans viennent se jeter aux genoux de *Cassandre*, & le prient de consentir à leur union. D'abord le bonhomme ne veut pas en entendre parler; *Léandre* le force d'y acquiescer, en le menaçant de divulguer sa charlatanerie. On prévient les Amateurs que l'expérience est remise, sans néanmoins en indiquer le jour; & pourquoi le diroit-on? le Public commence à croire qu'il auroit tort d'être deux fois crédule.

Les plaisanteries dont cette bagatelle est semée, la finesse des épigrammes qui y sont

1783. répandues, la gaiété des couplets & le choix des airs en ont décidé le succès. Le Public a demandé l'Auteur, autant pour lui marquer son contentement, que pour l'inviter à traiter des sujets plus importans, & plus susceptibles d'intrigue & d'intérêt.

La Clémence de Henri IV.

D'une Piece tombée, il en renaît mille autres.

Piron, dans la Métromanie.

C'est une consolation; on l'offre avec confiance au Public avide de nouvelles jouissances, & aux Auteurs disgraciés.

Le 12 Août, on fut à portée de voir *la Clémence de Henri IV.* La seule différence qu'on remarque entre cette Piece de M. *de Rosoy* & *la Réduction de Paris*, par le même Auteur, c'est que d'un Opéra comique, il a fait une espece de Drame, en y cousant une intrigue romanesque. On y trouve les traits caractéristiques d'un Prince digne de servir de modele aux Rois, sa grandeur d'ame, sa clémence & sa générosité; mais elle est dénuée des qualités essentielles à tout Ouvrage dramatique; & puisqu'il faut le dire, une fable sans intérêt, une contexture vicieuse, des incidens inutiles à l'action, un style emphatique & surchargé d'exclamations & d'apostrophes, ont tellement fatigué les Spectateurs, qu'ils ont eu peine à en laisser achever la représentation. L'Auteur a senti le prix de cette indulgence, & a retiré sa Piece.

La Sorciere par hasard.

Une sotte femme critiquoit amérement un ouvrage médiocre: *Vous vous trompez, Madame*,

lui dit quelqu'un, *cet ouvrage-là ne doit pas vous déplaire.* 1783.

M. *de Framery* fit paroître, le 3 Septembre, *la Sorciere par hasard*, Comédie en deux Actes, en vers, mêlée d'Ariettes.

Mad. *de Sainval*, retirée à la campagne, pour se livrer avec moins de distraction à l'étude des hautes sciences, telles que la Géométrie, l'Astronomie & la Physique, est regardée dans tout le pays comme une sorciere; cette réputation lui procure la visite de deux amans qui la prient d'user de toutes les ressources de son art pour écarter les prétentions d'un tuteur qui s'oppose à leur inclination mutuelle. Mad. *de Sainval* y consent: elle se prête d'autant plus volontiers à leurs desirs, que le tuteur vient la consulter sur la résolution qu'il a prise d'épouser sa pupille. Cet homme est une espece d'imbécille qui seroit très fâché qu'on le soupçonnât de croire qu'il y ait un art par lequel on produise contre l'ordre de la nature des effets merveilleux, & néanmoins ressent une terreur panique au seul nom de magie. La Sorciere s'en aperçoit, & après quelques cérémonies magiques, elle lui annonce qu'à l'instant il va voir l'image de son rival & celle de son amante. Le tuteur doute que ce prodige puisse avoir lieu; mais il entend à peine les deux amans qu'on a eu soin de faire cacher, qu'il pâlit d'effroi, & renonce à son projet, pour n'être plus obsédé par les esprits malins dont il s'imagine être entouré.

Cette Comédie auroit pu être réduite en un Acte, sans y rien perdre; peut-être même

1783. auroit-elle eu plus de partisans? Si la musique avoit semblé parfaitement analogue au caractere des personnages, il y a grande apparence qu'elle auroit reçu par-tout les éloges qu'on a donnés à plusieurs morceaux d'une belle composition, principalement au duo chanté par le tuteur & le valet de la sorciere. Quoi qu'il en soit, il est si difficile de briller à la fois dans la Poésie & dans la Musique, qu'il faut au moins reconnoître le zele avec lequel un Ecrivain estimable s'est efforcé d'en réunir les agrémens.

Mort de M. *Carlin*. Le même jour, M. Charles Antoine *Bertinazzi*, dit *Carlin*, finit sa destinée. Né à Turin en 1710, de Félix *Bertinazzi*, Officier dans les troupes du Roi de Sardaigne, & de Jeanne Marie *Gli*, il fut élevé avec soin, & excella de bonne heure dans la danse & dans l'art de faire des armes. A quatorze ans, il entra au Service avec le grade de Porte-enseigne; mais n'ayant pas assez de fortune pour s'y soutenir, il se fit Maître d'armes & de danse, & dans les heures de son loisir, il s'amusoit à jouer la Comédie avec ses Ecoliers.

Après avoir mis à profit ses talens dans différentes villes d'Italie, il s'arrêta à Boulogne. La Troupe qui y étoit établie, avoit annoncé une Piece nouvelle. Le jour qu'on devoit la donner, l'Acteur chargé du rôle d'*Arlequin*, eut querelle avec le Directeur, & s'esquiva. M. *Carlin* se présenta pour le remplacer, & joua avec les plus grands applaudissemens, mais sans être reconnu: on ne le découvrit qu'à la quatrieme représentation. Ensuite il alla à Ve-

nise, qui le regarda comme l'émule des meilleurs Arlequins d'Italie. 1783.

Vers ce tems, on venoit de perdre à Paris le célebre *Thomassin*. Plusieurs sujets s'essayerent dans son emploi, & y parurent médiocres. M. *Carlin* fut mandé, & éclipsa ses concurrens. Ce fut le 10 Avril 1741, qu'il débuta par *Arlequin muet par crainte;* & voici comment M. *Rochard*, dans le compliment de rentrée, prépara le Public à le bien accueillir.

Le nouvel Acteur sait, Messieurs, non-seulement ce qu'il y a à craindre en paroissant devant vous, mais en y paroissant encore après l'excellent Comédien que nous avons perdu, dont il va jouer le même rôle. Les sujets d'une si juste crainte seroient balancés dans son esprit, s'il connoissoit les ressources qu'il doit trouver dans votre indulgence; mais c'est en vain que nous avons essayé de le rassurer, il ne peut être convaincu de cette vérité que par vous-mêmes, & nous espérons que vous voudrez bien souscrire aux promesses que nous lui avons faites de votre part; elles sont fondées sur une si longue & si heureuse expérience, que nous sommes aussi sûrs de vos bontés, que vous devez l'être de notre zele & de notre profond respect.

M. *Carlin* avoit alors vingt-huit ans il sentit la nécessité d'apprendre notre langue, & bientôt il entendit les propriétés de tous les mots qui lui apartiennent; il ne mit pour savoir le François, que le tems nécessaire à beaucoup d'autres pour en connoître les élémens. On le goûta encore davantage, &

1783. son menuet avec M[lle]. *Coraline* affermit son succès.

Le peu d'empressement du Public à suivre les Pieces Italiennes, ne put ralentir son zele; mais un jour ayant été obligé de jouer, quoiqu'il n'y eût dans la Salle que deux Spectateurs, à la fin de la Piece, il fit signe à l'un d'eux de s'approcher, & lui dit à demi-voix avec une grace inexprimable : Si vous rencontrez quelqu'un en sortant d'ici, faites-moi le plaisir de lui dire que nous donnerons demain une représentation d'*Arlequin poli par l'Amour.*

Il mêloit toujours quelques plaisanteries à ses annonces, & pour l'ordinaire, elles avoient trait à l'histoire du jour.

La naïveté de la diction & la vérité de la pantomime étoient ses qualités éminentes. Lorsqu'on pouvoit se dispenser d'applaudir ce qu'il disoit, il falloit admirer la charmante inflexion de sa voix. L'enthousiasme qu'il excitoit, ne permettoit pas toujours de distinguer le ton d'avec le mot.

Son embonpoint n'ôtoit rien au moëlleux de ses gestes, ni à la légéreté de sa démarche. Ses attitudes indiquoient sa pensée, & rendoient son masque inutile; enfin son jeu faisoit tant d'illusion que quelquefois des enfans oublioient qu'ils étoient au Spectacle, & du haut de leurs loges, entretenoient une conversation avec Arlequin qui tiroit de leurs discours de nouveaux agrémens pour son rôle.

Chez lui, l'art de plaire n'étoit pas borné à la Scene : il le portoit dans la société, où

sa probité reconnue, la douce fermeté de son caractere, l'élévation de son ame, une imagination riante, une mémoire heureuse & un enjouement extraordinaire, l'auroient rendu intéressant, quand bien même il n'en auroit pas fait les délices par des talens aimables. Il jouoit de plusieurs instrumens, ainsi qu'on l'a pu remarquer dans une Piece de sa composition, intitulée : *Les Métamorphoses d'Arlequin.* 1783.

Bon pere, bon ami, bon maître, M. *Carlin* ne méritoit pas d'essuyer des revers. Cependant sur la fin de sa vie on abusa de sa confiance, & une banqueroute lui enleva plus de cinquante mille livres. *En vérité*, s'écria-t-il, en apprenant cet événement, *je crois qu'il n'y a que moi de parfaitement honnête homme ;* mais il n'en eut pas assez de chagrin pour croire qu'il ait abrégé ses jours.

De *Carlin* pour peindre le sort,
Très peu de mots doivent suffire ;
Toute sa vie il a fait rire,
Il a fait pleurer à sa mort.

Amélie & Monrose.

Autrefois les ouvrages défectueux étoient rarement accueillis. Présentement, pour peu qu'une Piece amene des effets, elle est sûre de plaire. Il n'y a pas encore longtems que le Public exigeoit dans une Comédie une belle ordonnance, une conduite sage, un style soigné. Aujourd'hui pour le contenter, il ne faut que l'émouvoir; il suffit de lui présenter des tableaux qui l'intéressent & des situations qui l'attachent ; il

1783. ne considere pas que ces situations & ces tableaux seroient souvent mieux placés dans un Roman qu'au Théatre, & que de la confusion des genres naît la perte du goût.

Le 19 Septembre, le Drame d'*Amélie & Monrose* fut exposé sur la Scene.

Amélie est aimée de *Monrose* & de *Surrey*. L'un de ces rivaux (*Monrose*) a quitté l'Angleterre, après avoir vu périr son pere sur l'échafaud, par la tyrannie de *Cromwel*. L'autre, moins attaché au parti de Charles Ier. a obtenu de *Suffolck*, pere d'*Amélie*, & favori de l'usurpateur, la main de son amante; mais *Amélie* rejette un engagement qui la rendroit parjure, & *Monrose* malheureux. De son côté, *Monrose* ne vit que pour *Amélie*, & ne peut vivre sans elle. Il quitte sa retraite, affronte les dangers, se rend auprès d'*Amélie*, & la détermine à s'arracher avec lui à des lieux pleins d'horreur. Ensuite il instruit *Surrey* de son retour, de sa passion, de ses projets. Hélas! il croit faire une confidence à l'amitié, & il donne sans le savoir, une arme à la jalousie. *Surrey* a l'indiscrétion de révéler ce mystere à *Sadley* qui court en avertir *Cromwel*. Aussitôt *Monrose* est arrêté & jeté dans les fers. *Surrey* désespéré tue le vil délateur qui a causé la perte de son ami, & n'ayant pu fléchir le tyran, il pénetre dans la prison du proscrit, & le force à se revêtir du manteau qui le couvre, pour n'être pas reconnu de ses surveillans, & à dérober sa tête au coup qui la menace. *Cromwel* trompé dans sa barbare attente, veut que *Surrey* meure à la place du fugitif. Cet in-

fortuné est aux pieds d'*Amélie*, il n'a voulu que la voir encore une fois avant que de mourir; il va délivrer son ami, il va rendre à *Cromwel* sa proie & sa victime. Pendant ce tems, le peuple s'agite & se souleve. L'usurpateur craint pour sa puissance, & afin de sauver l'orgueil de sa domination, il consent de faire grace à *Monrose*. *Surrey* devenu libre, est résolu de porter à Charles ses remords; il engage *Suffolck* à unir *Amélie* à ce qu'elle aime, & à rejoindre, ainsi que lui, son légitime Souverain. *Monrose* heureux par l'amitié, heureux par l'amour, goûte encore le plaisir de ramener à son Roi deux sujets généreux & dignes de le servir. 1783.

Cette Piece a été écoutée avec plaisir. Le fond en est tiré d'une Anecdote Angloise, dont l'extrait se trouve dans le premier volume de la Bibliotheque des Romans du mois de Janvier 1783, & qui a fourni le sujet d'un Drame Allemand. La vraisemblance y est souvent blessée; on y remarque peu de liaisons dans les Scenes & beaucoup de négligences dans le style. Les situations les plus touchantes n'ont pas le mérite de la nouveauté; mais elles sont si multipliées! elles se succedent avec tant de rapidité! le rôle de *Surrey* est si chaud, si attachant, si noble, & en général l'art d'émouvoir & d'intéresser est si puissant, qu'il ne faut pas s'étonner du succès de l'ouvrage. Le Parterre a demandé l'Auteur: un Comédien est venu dire qu'il étoit inconnu; mais depuis on a su que c'est à M. *Faur* qu'on en est redevable.

1783. Remise du *Cabriolet volant.*

Chez les Anciens, les représentations des Tragédies & des Comédies étoient toujours suivies d'une Piece qui n'avoit d'autre objet que de faire rire, & cette piece s'appelloit *Mime* du mot grec qui signifie *imiter*. *Sophron*, de Syracuse, a composé le premier des *Mimes*, ou pieces comiques. Les Acteurs qui les représentoient, étoient également appellés *Mimes*, & leur costume étoit aussi grotesque que leur jeu. Ils avoient les pieds nuds, la tête rasée & le visage barbouillé de lie. Ils augmentoient à Rome la pompe des funérailles, marchoient devant le cercueil, & imitoient par leurs postures & leurs gestes les vices & les vertus du défunt. Les gens riches en avoient à leur disposition, & les admettoient chez eux pour leur amusement: du tems de *Ciceron*, on les nommoit *Sanniones*. Comme les *Arlequins* s'appellent encore en Italie *Zanni*, ils pourroient bien être une imitation des *Mimes*. Quant au nom d'*Arlequin*, plusieurs Ecrivains prétendent que c'est un jeune Acteur Italien qui l'a porté le premier, & que ses camarades l'appelloient ainsi par allusion au nom du Premier Président Achilles *de Harlay* dont il étoit le favori, & suivant la coutume d'Italie, de nommer les Valets comme les Maîtres, & les Cliens de même que leurs Patrons. Mais ils sont dans l'erreur; on lit le nom d'*Arléquinus* dans des actes antérieurs au regne de Henri III, pendant lequel vivoit *de Harlay*, & spécialement dans une lettre de *Raulin* imprimée en 1521.

Le 19 Octobre, on a remis au Théatre *le Cabriolet volant* ou *Arlequin Mahomet*, par M. *Cailhava*. 1783.

Cette Piece qui a pour but de jeter du ridicule sur les Drames proprement dits, parut pour la premiere fois en 1770, & eut plus de trente représentations, quoiqu'elle ne fût alors qu'un canevas que les Comédiens broderent à leur gré, en se pliant pourtant aux idées de l'Auteur. Depuis que les Scenes en ont été remplies, on l'a reprise plusieurs fois avec succès, & cette nouvelle remise a encore été goûtée. C'est une folie, mais une folie ingénieuse & agréable.

M. *Coraly* y a fait le role d'*Arlequin* avec une intelligence digne d'éloges.

Les deux Portraits. 24 Octobre.

Un jaloux embrassoit tendrement sa maîtresse dans un miroir; la glace lui montre l'objet de son amour caressé par un homme, il oublie que c'est à lui que la faveur est accordée, & met la glace en pieces. L'image même de celui qui a le malheur d'être soupçonneux, lui fait ombrage, & comme l'a dit un Poëte,

> Les amans
> Sont toujours de leurs maux les premiers instrumens.
>
> *Regnard*, dans Démocrite.

On n'en sauroit douter en voyant *les deux Portraits*, Comédie de M. *Desforges*.

Deux jeunes veuves se sont retirées à la campagne avec leurs amans. Le Marquis *de Clairfons* est l'adorateur de *Lise*, & le Che-

1783. valier de *Télis* eſt celui d'*Emilie;* mais *Liſe* auſſi modeſte que *Clairſons* eſt timide, craint de laiſſer éclater un amour que l'on partage ſans oſer l'avouer. Il faut que leurs amis viennent à leur ſecours, ſans quoi ils connoîtroient à peine leur cœur. Un billet de *Liſe*, quoique très réſervé, peut faire entendre au Marquis qu'elle ne le voit pas avec indifférence ; mais ſur quelques mots qu'on lui en rapporte, & qu'il n'interprete pas en ſa faveur, il déchire le billet ſans vouloir le lire. Le voilà jaloux. Eh! combien ſes ſoupçons ſont déraiſonnables ! *Liſe* cultive ſes talens dans la vue de lui plaire ; elle s'applique à la Peinture afin de faire ſon portrait : à la vérité, quand elle a travaillé pour l'amour, elle travaille pour l'amitié ; elle peint le Chevalier à la ſollicitation d'*Emilie ;* mais le plus délicat de ſes pinceaux, ſes plus brillantes couleurs, ſes plus précieux momens ſont pour *Clairſons*. Comme elle adreſſe à ſon image les choſes les plus tendres, *Emilie* entre, accompagnée du Chevalier & du Marquis ; elle cache vîte dans ſa poche le portrait de ſon amant, & a l'air de finir celui de *Télis*. *Clairſons* furieux s'emporte & oblige ſon ami de mettre l'épée à la main. *Liſe* vient ſéparer les combattans ; on la preſſe en vain de déclarer celui que ſon cœur préfere, ce n'eſt que lorſqu'*Emilie* apporte le portrait de *Clairſons* qu'elle a trouvé dans le jardin, que la tendre *Liſe* nomme ſon vainqueur avec un embarras qui donne du prix à l'aveu. Le Marquis convient de ſes

torts, & un double mariage assure le bonheur des quatre amans. 1783.

Cette Comédie, l'une des premieres productions de la premiere jeunesse de M. *Desforges*, n'a pas été vue d'un œil sévere; cependant on a observé qu'en général les caracteres manquent de vigueur ; que les motifs de la conduite des personnages sont peu prononcés ; que le pivot sur lequel tourne l'intrigue est foible ; qu'il eût été possible de tirer un meilleur parti du Conte de M. *de la Dixmerie* qui a fourni le sujet de l'ouvrage. Les critiques ont moins insisté sur ses défauts que sur ses beautés ; ils en ont relevé avec raison les détails agréables, les traits fins & spirituels, les intentions comiques, & ils y ont apperçu quelques lueurs du talent qui brille dans le Drame de *Tom-Jones à Londres*.

Le Comte d'Olbourg. 31 Octobre.

Heureux qui n'a point vu le dangereux séjour
Où la fortune éveille & la haine & l'amour;
Où la vertu modeste & toujours poursuivie,
Marche au milieu des cris qu'elle arrache à l'envie.
Tout présente en ces lieux l'étendard de la paix;
Où la foudre se forge, il ne tonne jamais:
Les cœurs y sont émus, mais les fronts y sont calmes,
Et toujours les cyprès s'y cachent sous les palmes.
Théatre de la ruse & du déguisement,
Le poison de la haine y coule sourdement.
Il n'est point à la Cour de pardon pour l'offense:
Hommes dans leurs oracles & Dieux dans leur vengeance,
Les courtisans cruels restent toujours armés
Contre des ennemis que la haine a nommés.

1783. Par-tout j'y vois errer la sombre jalousie,
Qui cachant le poignard dont elle s'est saisie,
Imprime sur son front les traits de l'amitié,
Appelle sur ses pas l'amour & la pitié,
Redouble les sermens, s'abandonne aux alarmes,
Et prépare son fiel, en répandant des larmes.
La fureur dans le cœur & la paix dans les yeux,
Même en les invoquant, elle trahit les Dieux,
Elle attaque à la fois le nom & la fortune :
La gloire l'éblouit, la grandeur l'importune.

Ce tableau de la Cour fait de main de maître, (M. le C. *de B* * * *.) a paru pouvoir précéder l'analyse d'un Drame dont une manœuvre de courtisan forme l'intrigue.

Le Comte *d'Olbourg* a la confiance de son Souverain, & les premieres dignités de l'Etat. Ses places & sa faveur excitent la jalousie du Baron *de Laurensof*, qui met tout en usage pour le perdre. Le fils de ce courtisan a horreur de cette trame, & expose au Baron l'ignominie dont elle peut le couvrir. Il lui parle aussi de l'amour que lui inspire la fille du Comte, & de l'espoir qu'il a de s'unir à elle ; mais nulle considération ne retient la haine de *Laurensof* ; rien n'arrête son ambition : il séduit un des Secretaires du Ministre, & muni de ses papiers, il vient à bout de rendre sa conduite suspecte, & même de persuader qu'elle est contraire au bien public. *Olbourg* est disgracié ; ce n'est pas son rang qu'il regrette, c'est l'honneur que lui ôte la calomnie. Heureusement il trouve dans son porte-feuille des pieces propres à le justifier. Les remords de son ancien

cien Secretaire l'ont obligé de lui laisser ces gages de son innocence, & on les met sous les yeux du Roi qui rétablit *Olbourg*, exile *Laurensof*, & marie la fille de ce traître au fils de son vertueux Ministre. 1783.

Cette Piece de la composition de MM. *Friédel* & *de Bonneville*, est imitée d'un Drame qu'ils ont traduit & inséré dans le quatrieme volume du Théatre Allemand. L'atrocité du caractere de *Laurensof*, le foible intérêt des situations, la minutie des détails, & la langueur du style en ont rendu le succès assez équivoque. Elle auroit plu davantage, si les Auteurs avoient joint aux vertus du Comte les qualités éminentes d'un habile négociateur, & à la méchanceté de son ennemi l'adroite noirceur d'un courtisan délié; si en refondant l'ouvrage étranger pour le porter sur notre Scene, ils l'avoient dégagé des inutilités qui nuisent à l'action; enfin s'ils avoient considéré que les accessoires d'un tableau ne doivent pas être négligés; mais que c'est aux figures principales qu'un Peintre intelligent donne du relief & de l'éclat.

La Karmesse, ou *la Foire Flamande*.

En Hollande & dans les Pays-Bas, il y a toutes les années des foires qu'on appelle *Karmesses*; elles commencent par des processions & finissent par des mascarades & des danses. *Watteau* excelloit à les peindre: toutes les compositions de sujets populaires & d'une nature basse, étoient du goût de ce célebre Artiste, & il y répandoit beaucoup d'agrémens. On admire la grace de ses caracteres de tête, le charme de l'expression, la facilité de son pinceau, la finesse de sa touche & la délicatesse

1783. de ſon coloris. Telles devroient être les qualités diſtinctives des Poëtes qui travaillent dans le même genre ; car la poéſie eſt une véritable peinture, *ut pictura poeſis*.

Le 15 Novembre, on a voulu repréſenter *la Karmeſſe*, ou *la Foire Flamande*, Comédie de MM. *Patrat* & *Vogler*.

Jeannette eſt jolie & ſans bien ; un riche Bourgmeſtre en eſt amoureux, & un jeune Officier l'amant. Sa mere incline pour le Bourgmeſtre, tout ridicule qu'on le fait paroître; mais le Militaire eſt préféré. C'eſt la ſeule notion qu'on ait de cette Piece que les rumeurs du Parterre n'ont permis ni d'entendre ni d'achever. On a entrevu que la muſique lui avoit nui beaucoup; cependant l'ouverture a un tour original, & Mlle. *Burette*, chargée du principal rôle, a brillé dans pluſieurs airs d'une exécution très difficile.

Les Déguiſemens amoureux.

Amour ſans jalouſie, économie ſans avarice, & gaieté ſans folie : voilà la moralité de la Comédie que M. *Patrat* a ſoumiſe, le 18 Novembre, au jugement du Public.

Julie, maîtreſſe de ſon ſort, aime depuis longtems un jeune *Chevalier* qui n'a d'autre bien que ſon nom & ſa tendreſſe. Elle n'a différé de l'épouſer que pour lui offrir avec ſa main la riche ſucceſſion d'un oncle dont elle s'eſt crue l'unique héritiere. Cet oncle eſt mort, & ces biens ont paſſé à un fils qu'il a eu d'un mariage ſecret. Fruſtrée de ſon attente, elle renonce à l'hymen qui faiſoit ſa plus douce eſpérance, interdit à ſon amant tout accès auprès d'elle, & s'adonne à la peinture, à la-

1783.

musique, à la philosophie & à la poésie, afin de se distraire d'un objet dont l'image est profondément gravée dans son ame. *Le Chevalier* désolé des rigueurs de *Julie*, obtient de *Finette* la permission de paroître aux yeux de sa maîtresse, déguisé tour à tour en Peintre, en Musicien, en Philosophe & en Poëte, & lui fait envisager l'avantage d'aimer & d'être aimé comme le souverain bien; mais il ne la persuade que dans le personnage du Poëte. Il lui peint d'une maniere si séduisante les délices que goûtent des époux amans, qu'il échappe à *Julie* des regrets d'avoir éloigné *le Chevalier*, & qu'elle fait des vœux pour son retour. Alors *le Chevalier* se découvre & reçoit la main de son amante.

Cette Comédie est pleine d'esprit & d'invraisemblances. Les leçons du Chevalier dans ses déguisemens sont adroites, ingénieuses & variées. Mais comment *Julie*, dès le premier instant, ne l'a-t-elle pas reconnu? S'il n'a point les traits de mon amant, devoit-elle se dire, il en a la voix & le langage? oui, c'est *le Chevalier*, mon cœur me le dit, & j'en crois mon cœur plus que mes yeux. L'illusion théatrale n'a donc pas été assez ménagée dans cette Piece; cependant elle a excité l'enthousiasme. On a demandé l'Auteur, & il a paru; mais en sortant, il a dû s'écrier, ainsi que l'observe un critique: *Ah! fortune, que tu es tour à tour & bienfaisante & barbare!*

Gabrielle d'Estrées.

La passion de *Henri IV* pour *Gabrielle d'Estrées* est assez généralement regardée comme la plus grande de ses foiblesses. Il ne voyoit

1783 pas que sa maîtresse le trompoit, & quand il s'en apercevoit, il plaisantoit sur ses infidélités. On raconte qu'un jour étant entré chez elle, sans l'avoir prévenue de sa visite, il y trouva une collation toute prête, & fut reçu avec un embarras & un trouble qui décelerent sans peine le préjudice que sa présence occasionnoit à un autre, & la gêne qu'elle lui faisoit éprouver. Il mangea quelques pastilles, & jetant des boîtes de confitures sous le lit où étoit caché le galant, il dit à *Gabrielle* qui en paroissoit étonnée : *Il faut que tout le monde vive.* Néanmoins plusieurs Ecrivains se sont plus à représenter la belle *Gabrielle* moins ambitieuse que tendre, & aimant *Henri* uniquement pour lui-même. C'est l'idée qu'en donne M. *de Sauvigny* dans une Piece dramatique en cinq Actes, en vers, intitulée : *Gabrielle d'Estrées*, & jouée pour la premiere fois le 25 Novembre.

La Marquise *de Sourdis*, tante de *Gabrielle d'Estrées*, voyant les Ligueurs dociles, rappeller *Henri IV* dans la Capitale de ses Etats, se flatte que ce Prince couronnera bientôt son amante adorée. Elle entretient *Gabrielle* de ses espérances, engage le Chancelier *Sillery* à seconder ses vœux, & fait courir le bruit que le Roi s'allie à *Médicis*, que le Toscan se réjouit de cet hymen, & que la paix entre l'Espagne & la France en sera le prix. Cependant *Henri* entre dans Paris, & reçoit l'hommage de ses Sujets. *Gabrielle* se montre à ses yeux la derniere, & c'est pour répandre des pleurs. Dès que le Roi est informé que la

nouvelle de son mariage avec une Etrangere les fait couler, il s'empresse d'en tarir la source, en offrant sa main à la niece de *Sourdis*. Il charge l'organe des loix de publier les nœuds qu'il veut former, & d'y préparer les cœurs. Son dessein est aussi de renvoyer en Neustrie le Ministre qu'on accuse d'avoir semé la nouvelle qui a porté la douleur dans l'ame de sa chere d'*Estrées*; mais à la priere de *Gabrielle*, il se contente de le faire venir, & de lui remettre le contrat qui associe à son trône l'objet de sa tendresse. *Sully* lui en expose les inconvéniens & le déchire : *Henri* se récrie sur sa témérité ; il lui ordonne d'aller sur le champ trouver *Gabrielle*, & d'être le premier à l'honorer comme sa Reine. *Sully* se rend chez elle, & lui peint vivement les malheurs qui affligeront le royaume, si elle accepte le trône. Il lui laisse entrevoir le sort funeste dont le Roi est menacé, puisque déjà on s'est saisi d'un enfant obscur, infecté de la doctrine de l'école, & nourri des fureurs du fanatisme. Il lui apprend que la premiere femme de *Henri* (Marguerite *de Valois*,) n'a rompu son hymenée, qu'à condition que d'*Estrées* n'hériteroit pas de ses droits. Enfin il lui annonce que Rome est prête à rallumer les flambeaux de la guerre, & qu'elle aura pour appui les Florentins, les Germains & les Iberes. *Gabrielle* justement effrayée de tant d'orages qui s'élevent à la fois sur la France, & dont rien ne garantit son Souverain, renonce au rang suprême, & quand le Roi vient de nouveau mettre à ses pieds sa couronne, elle

1783.

mouille de larmes, & refuse ce don séduisant
1783. & dangereux. *Henri* informé des horribles secrets qui déterminent sa conduite, ne peut la désapprouver : il ne veut pas que son peuple écrasé sous un sceptre de fer, lui prodigue ses travaux, sa fortune & sa vie ; mais il espere que des tems plus propices, des circonstances plus favorables, les vertus de d'*Estrées* mieux connues, lui permettront de prendre pour compagne & pour épouse celle qu'il ne cessera jamais d'aimer, & il s'arrache de sa Cour, après avoir reconnu qu'un Ministre protecteur du peuple, est véritablement l'ami de son Roi.

On représenta en 1778, à Versailles, une Tragédie en cinq Actes, sous le titre de *Gabrielle d'Estrées* ; elle fut imprimée quelque tems après, & jouée depuis dans toutes les provinces : *Gabrielle* y mouroit empoisonnée. Pour transformer cette Piece en Drame, & la faire représenter sur le Théatre Italien, l'Auteur en changea le dénouement ; dès-lors on reconnut qu'elle ressembloit en quelque chose à une Tragédie de Racine. On crut voir *Bérénice* dans *Gabrielle*, *Titus* dans *Henri le Grand* & *Paulin* dans *Sully*. Cette ressemblance devint plus frappante encore à la seconde représentation où les deux derniers Actes furent fondus en un seul, & ces nouveaux changemens firent mieux sentir que jamais la noblesse des caracteres, la science des développemens, l'intérêt des détails & l'élégance du style.

Les Acteurs ont mis beaucoup d'ensemble

& de vérité dans leur jeu. Mlle. *Pitrot* s'est tellement distinguée dans le principal rôle, que M. *Mentelle*, Historiographe de Mgr. le Comte d'Artois, en sortant du Spectacle, lui a présenté ces vers :

1783.

Eloge de Mlle. *Pitrot.*

Elle étoit douce, tendre & belle,
Cette d'*Estrées* à qui notre bon Roi
Se permit d'engager sa foi,
Pour le prix d'un amour fidelle.
Que tu rends bien un si charmant modele!
Pitrot, par tes regards, par ton art enchanteur
Tu nous présentes *Gabrielle ;*
Mais quand tu fais passer jusqu'au fond de mon cœur
Sa douce émotion, sa touchante douleur,
L'erreur s'accroît encor, non, je ne vois plus qu'elle.

Le faux Lord.
6 Décembre.

Si on en croyoit l'avare,
Plus on aime l'argent, & moins on a de vices;
Le soin d'en amasser occupe tout le cœur,
Et quiconque s'y livre, y trouve son bonheur.
Un ami qu'on implore, ou refuse, ou chancelle;
L'argent est un ami toujours prompt & fidelle :
Le plaisir d'entasser vaut seul tous les plaisirs.
Dès que l'on sait qu'on peut remplir tous ses desirs,
Qu'on en a les moyens, notre ame est satisfaite.
De tout ce que je vois, je puis faire l'emplette,
Et cela me suffit. J'admire un beau château;
Il ne tiendroit qu'à moi d'en avoir un plus beau,
Me dis-je : j'apperçois une femme charmante;
Je l'aurai, si je veux, & cela me contente;
Enfin ce que le monde a de plus spécieux,
Mon coffre le renferme, & je l'ai sous mes yeux,

1783. Sous ma main; & par-là l'avarice qu'on blâme,
Eſt le plaiſir des ſens & le charme de l'ame.

Mais la vérité eſt que pour l'ordinaire, ſuivant l'obſervation d'un Moraliſte, l'avarice domine ſur tous ceux qui n'ont preſque aucune bonne qualité qui les rende eſtimables : c'eſt une méchante herbe qui croît dans un terroir ſtérile. L'humanité, la bonté, l'honnêteté ne ſauroient compatir avec l'avarice. Qui n'a pas la main ouverte, a le cœur toujours fermé. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à voir *le faux Lord*, Comédie de M. *Piccini* le fils.

Anſelme, très riche & très avare, vit à la campagne avec une ſordide économie, & ne veut pas marier ſa fille, afin de n'avoir point de dot à donner. Cependant *Léandre* adore *Irene* autant qu'il en eſt aimé, & deſire ardemment d'obtenir ſa main. Comment y parvenir ? *Lafleur* qui eſt dans ſa confidence, s'introduit d'abord chez le vieillard, déguiſé en brocanteur, & vient à bout de remettre à la jeune perſonne un billet de *Léandre* avec ſon portrait. Enſuite il prend le coſtume du vaporeux Milord *Greidneigh* qui demeure au bout du village qu'habite *Anſelme*, feint d'avoir comme lui une telle horreur pour les femmes, qu'il ne ſauroit en apercevoir ſans tomber en convulſion, & ſe préſente ainſi chez le pere d'*Irene* avec *Léandre* qu'il fait paſſer pour Médecin. Il vante les agrémens de ſa maiſon, la pureté de l'air qu'on y reſpire, & lui propoſe d'y prendre un appartement, moyennant

deux cents louis par an, à condition qu'il n'y entrera point de femmes. *Anſelme*, ſéduit par des offres ſi avantageuſes, cede au Milord une partie de ſa maiſon, & pour ſe prêter à ſa manie, à ſon antipathie prétendue, il ordonne à *Irene* & à *Finette* de prendre des habits d'homme; mais en les voyant, le ruſé valet tremble, friſſonne, frémit, ſe plaint qu'on le trompe, & menace de quitter ſon logement ſi on ne les éloigne. Le bon homme lui déclare avec embarras qu'il ne peut s'en ſéparer, parce que l'une eſt ſa fille & l'autre ſa ſuivante. Auſſitôt *Lafleur* fertile en expédiens, l'engage à marier *Irene* au Docteur; il ajoute qu'il fournira la dot, qui néanmoins paroîtra venir d'*Anſelme*, pour conſerver la bienſéance. L'imbécille harpagon tombe dans le lacs, fait venir le Notaire, donne cent mille francs en mariage à ſa fille, & aſſure deux mille écus à *Finette*. Tous ſignent le contrat, le barbon eſt ſurpris d'y trouver le nom de *Léandre*; mais notre amoureux apprend à *Anſelme* que le Médecin eſt *Léandre*, fils de M. *Dorenville*, & que *Lafleur* eſt ſon valet. Il entre en fureur, il enrage de dépit; mais chacun lui conſeille de ſe modérer, afin de ne pas ſe donner un ridicule. Il ſe rend à cet avis, & conſent à l'union de ſa fille avec *Léandre*. 1783.

Si l'Auteur de cette Comédie étoit moins jeune & moins modeſte, s'il n'étoit pas né dans un pays où le principal mérite d'un Ecrivain dramatique conſiſte à placer les perſonnages de ſa Piece dans des ſituations plaiſantes, & à fournir au Muſicien l'occaſion de briller, la

1783. critique se seroit sans doute montrée sévere à son égard. Après avoir loué les intentions comiques qui percent dans son ouvrage, & les détails agréables qu'on y rencontre, elle auroit pu s'appesantir sur les longueurs qui les absorbent, sur les défauts du premier Acte totalement dénué d'action, & sur les imperfections du dialogue ; mais elle n'a regardé pour ainsi dire que du coin de l'œil la contexture de la Piece.

La musique a obtenu tous les suffrages, parce qu'elle réunit tous les mérites. Analogue à l'état & en quelque façon à la figure des interlocuteurs, rien n'est plus expressif que le langage qu'elle leur prête, & rien n'est plus varié que leurs expressions. Des nuances, des charges fines, neuves & piquantes par leur contraste, rendent vraiment comiques les déguisemens de *Léandre* & de son valet. L'air de bravoure chanté par Mlle. *Burette* avec beaucoup de précision, d'agrément & de flexibilité est au dessus de tous les éloges. Les morceaux d'ensemble produisent des effets ravissans. La beauté du chant principal est soutenue par l'harmonie des accompagnemens. Enfin on ne sait ce qui brille le plus dans cette composition du naturel ou de la facilité, de la grace, de l'expression ou de la mélodie. Les Spectateurs enchantés ont demandé MM. *Piccini* pere & fils, & tous deux sont venus recevoir les témoignages éclatans de leur satisfaction.

Héraclite, Femmes ! femmes ! objets chers & char-

mans que la nature orna pour notre supplice, qui punissez quand on vous brave, qui poursuivez quand on vous craint, dont la haine & l'amour sont également nuisibles, & qu'on ne peut ni rechercher ni fuir impunément ! Beauté, charmes, attraits, sympathie ! être ou chimere inconcevable, abîme de douleurs & de voluptés ! beauté plus terrible aux mortels que l'élément où l'on t'a fait naître, malheureux qui se livre à ton calme trompeur ! c'est toi qui produis les tempêtes qui tourmentent le genre humain.

1783. ou *le Triomphe de la beauté*. 12 Décembre.

C'étoit ainsi que dans ses momens d'humeur chagrine, *J. J. Rousseau* parloit des femmes, et telle fut toujours à leur égard, l'opinion du Philosophe Grec qui gémissoit sans cesse sur les sottises humaines, & dont M. *Lieutaud* a voulu mettre en action l'extrême misanthropie.

Héraclite, presqu'aussi malheureux en amitié qu'en amour, a pris en aversion le genre humain, & s'est retiré dans les bois avec son fils *Emile*, qu'il a eu soin d'élever dans la plus grossiere ignorance, & qui, de tout ce qui respire, ne connoît que son pere, les bêtes sauvages & les oiseaux. Cependant le Philosophe entend en songe une voix qui lui dit qu'un Dieu l'arrachera bientôt à sa sombre retraite, & le réconciliera avec les mortels, bien plus foibles que méchans & plus dignes d'indulgence que de haine. Il raconte son rêve à *Emile* qui, venant à rencontrer *Céphise*, fille de *Traséas*, ami d'*Héraclite*,

1783. croit voir la divinité dont son pere lui a parlé. La jeune Ephésienne se cache dans une grotte, & d'un ton impérieux fait connoître au Philosophe ses préjugés & ses torts. *Héraclite* l'écoute comme l'interprete des Dieux ou comme un Dieu lui-même. Il se rend à ses conseils, à ses ordres, & abjure sa vie solitaire, ses faux principes, ses injustes préventions. Alors *Céphise* se montre, & sa beauté lui prouve encore mieux qu'un sexe plein de charmes, a droit de faire le bonheur de l'autre. En conséquence *Héraclite* ne se venge du piege que lui a dressé la prétendue divinité, qu'en la mariant à *Emile*, pour qui tout cela est absolument nouveau, & dont la surprise est d'autant plus piquante, qu'elle peut passer pour un vrai phénomene.

Cette Piece un peu ressemblante aux *Oies du Frere Philippe* & à *la Magie de l'Amour*, n'a pas laissé d'être applaudie, quoique le plan en soit défectueux, la marche commune, l'intérêt foible & le style inégal. On a même demandé l'Auteur, & un Acteur est venu dire qu'il étoit absent. Si le Parterre avoit comme l'Université, des couronnes de plusieurs especes pour les diverses sortes de mérites, M. *Lieutaud* auroit eu le prix de politesse. Cette récompense étoit due aux complimens qu'il a faits aux femmes dans quelques endroits de son ouvrage, & qui sont tournés avec grace & avec facilité.

1783.

Le Mal pour le Bien.

A douze ans la jeune *Emilie*
Traitoit l'amour de monstre affreux,
Et juroit bien toute sa vie
De fuir un Dieu si dangereux.
A quinze, elle fut moins sauvage :
L'innocente alors comprit bien
Que l'amour ne fait, à cet âge,
Qu'un petit mal pour un grand bien.

Voilà presque la seule chose qui ait plu dans la Piece du *Mal pour un bien*, connue dès 1771, sous le titre des *Jardiniers*. On en a trouvé le sujet usé, l'action traînante & froide, les détails peu piquans.

La nouvelle musique, qui est l'essai d'un jeune homme attaché à l'Orchestre de ce Spectacle, n'a pas semblé totalement dépourvue de mérite. Les morceaux qu'on en a goûtés, ont fait espérer qu'il s'attacheroit dorénavant à donner à ses compositions du caractere, de la vigueur, de l'harmonie. Ce n'est pas un crayon qu'il faut à un Musicien, c'est un pinceau & des couleurs.

Le Droit du Seigneur. 29 Décembre.

Chez les Hottentots, quand une fille a de la répugnance pour celui que ses parens veulent lui faire épouser, on lui permet d'en essayer une nuit, pendant laquelle il la bat, l'égratigne, la pince & la traite comme il lui plaît. Si elle résiste à sa passion brutale, elle conserve sa liberté ; mais lorsqu'elle succombe, il faut absolument qu'elle devienne sa femme.

Cette coutume est-elle bien plus singuliere que celle qui fait le fond de la Comédie

1783. du *Droit du Seigneur*, par MM. *Desfontaines* & *Martini* ?

Julien & *Babet* vont se marier, & cette union est une fête pour les habitans du hameau. Déjà des jeux & des danses marquent leur joie, quand le *Bailli* leur annonce gravement que le Marquis *de Florival* prétend remettre en vigueur un droit de vasselage tombé en désuétude, & en conséquence que le *Comte* son fils, auquel il en donne l'exercice, entretiendra la mariée seule, pendant une demi-heure, dans un pavillon situé au bout des jardins du château. Cette nouvelle trouble les plaisirs, inquiete les villageois, & alarme *Babet* que les circonstances obligent de déclarer à son amant la violente passion qu'elle a inspirée au *Comte*, & le brusque aveu qui lui en a été fait. La colere de *Julien* est extrême ; il a toujours compté avoir l'entiere possession de sa femme au moins le jour de ses noces, & il faut convenir que c'est bien la moindre chose que puisse attendre un mari. Il engage *Babet* à ne pas tromper ses espérances, & à mépriser des ordres qu'elle pourroit regretter d'avoir suivis. Au contraire le *Bailli* lui conseille de s'y soumettre ; mais il prévient *le Marquis* que son fils a dessein d'enlever la mariée, & bientôt tous les gens du pays, les armes à la main, viennent pour la garantir du péril qui la menace. *Florival* les tranquillise, en prenant les précautions les plus propres à mettre l'innocence à l'abri de la moindre injure. En effet lorsque le *Comte* presse *Babet* de céder

à ses transports & veut l'entraîner au pavillon, un cri de *Babet* en fait sortir son pere, son amant & le *Marquis* lui-même. Le jeune Seigneur déconcerté sent sa faute, en rougit, & afin d'en mériter le pardon, il déchire l'écrit dont il étoit prêt d'abuser. Sa grace est obtenue, *Babet* est à *Julien* sans partage, & la gaieté renaît dans les cœurs. 1783.

La marche de cette Piece est réguliere; elle contient de jolis détails, & présente un tableau piquant des mœurs villageoises. La décence s'y marie avec l'enjouement & le comique y est joint à l'intérêt. D'ailleurs la musique en est délicieuse, pleine d'esprit, de grace, de fraîcheur, d'expression & de vérité. L'ouverture fourmille d'idées neuves: elle est la douce image de la nature à son réveil. La finale du second Acte n'a pas été moins admirée des connoisseurs. Cette composition ajoute infiniment à la réputation de M. *Martini* déjà très avantageusement connu par la musique de l'*Amoureux de quinze ans*. On a demandé les Auteurs. M. *Desfontaines* a paru, mais on n'a pu trouver M. *Martini*.

Le Conciliateur à la mode, ou *les Etrennes du Public*.
5 Janvier 1784.

L'origine des étrennes est de la plus haute antiquité. Les premiers Peuples du monde donnoient au commencement de l'année des fruits à leurs amis & des fleurs à leurs maîtresses. A leur imitation, les Romains offrirent d'abord pour étrennes de la verveine & des branches d'arbres coupées dans le bois consacré à *Strenna*, Déesse de la force; ensuite ils firent présent de miel, de figues, de dattes,

1783. & pour l'ordinaire ils ajoutoient à ces dons des pieces de monnoie. Les Empereurs recevoient des étrennes du peuple, & les Gaulois s'imaginoient en recevoir des Dieux, quand les Druides leur diſtribuoient le gui.

Ce qui compoſe parmi nous les étrennes, ne laiſſe pas d'avoir de l'analogie avec ce qui les formoit dans les tems les plus reculés. Le gibier remplace les fruits, les ſucreries tiennent lieu de miel, & les bijoux de toute eſpece repréſentent les pieces d'or. Comme autrefois, la flatterie encenſe l'idole du jour, l'amitié mêle de douces effuſions à ſes largeſſes, & les Poëtes chantent l'amour & la beauté. C'eſt à cette époque que les Ecrivains aiment à produire les fruits de leurs veilles, & qu'on voit ſur la Scene les chefs-d'œuvres du génie. On y joue auſſi de petites Pieces qui ont au moins le mérite d'être agréables & faciles, tel eſt *le Conciliateur à la mode*, Divertiſſement de M. *Patrat.*

Thalie voulant donner des étrennes au Public, fait part de ſon projet à *la Variété*, bien digne d'être ſa confidente. Mais *le Vaudeville* & la Comédie lyrique, appellée *Mixte*, ont le même deſir. Cette rivalité occaſionne de grands débats; cependant l'affaire paroît pouvoir s'arranger, & *le Plaiſir* eſt pris pour arbitre. Quelles diſputes ne finit-il pas? quels orages ne vient-il pas à bout de calmer? que ne fait-il pas rapprocher & réunir? il écoute les raiſons de chacun, & les invite tous à s'unir à lui pour complimenter le Public. Auſſitôt chacun lui préſente ſon hommage.

mage. Le plaisir commence, mais trop court 1783.
selon sa mauvaise habitude, il se contente de dire aux spectateurs *bon jour & bon an.* Après les complimens, il conseille à *Thalie* d'être toujours vive, au *Vaudeville* d'avoir beaucoup de gaieté, & à *Mixte* de n'être jamais sans mélodie. Il n'est personne qui ne s'y engage; car il n'est pas difficile de promettre, & la Piece finit par un Vaudeville.

Ce Divertissement n'a pas été mal reçu. On en a loué quelques détails, entr'autres, le portrait du plaisir dont la touche est facile & délicate. On a également applaudi l'éloge de *Carlin* terminé par ces vers:

On admiroit ses moindres mouvemens:
Du plaisir il étoit l'image,
Et jusqu'à ses derniers momens,
Les graces ont caché la date de son âge.

Enfin on a fait répéter ce couplet très plaisant.

Sans vin, sans bois & sans argent,
Dans son humeur jalouse,
Un jeune Commis indigent
Renfermoit son épouse.
Du siecle enfin suivant les loix,
Il mit fin à ses peines;
Il a du vin, il a du bois:
Ce sont-là ses étrennes.

Il n'étoit pas possible de retracer plus fidélement un Vaudeville du Ballet des *Vingt-quatre Heures.* Le voici tel qu'il est sorti de la plume du Comédien *le Grand:*

1783.

Un Procureur, notre voisin,
Jaloux de sa femme à la rage,
Se voyoit sans bois & sans vin,
Et tout manquoit dans son ménage,
A la fin réduit aux abois,
Il s'est rendu mari commode;
Il a du vin, il a du bois.
Il faut suivre la mode.

Le plus beau spectacle que l'homme pût donner à l'homme, c'étoit de prendre possession de l'air, & MM. *Charles* & *Robert* le donnerent à Paris, aux Tuileries. Assis dans un char surmonté d'un ballon, ils s'éleverent jusqu'aux nues avec une majesté qui imprima tour à tour à plusieurs milliers de Spectateurs l'étonnement, la crainte, l'espérance & l'admiration.

On a fait usage de la découverte de M. *de Mongolfier* dans *le Marchand d'Esclaves*, Parodie de *la Caravane*.

Le Marchand d'Esclaves. 7 Janvier 1784.

L'intrigue, la marche & les situations de cette Piece sont absolument les mêmes que celles de l'Opéra, il n'y a que le dénouement qui en soit changé. Elle est d'un bout à l'autre d'une folie extrême : aussi a-t-elle fait éclater de rire ; ce qui vaut mieux que des éloges mendiés & des applaudissemens de commande. Parmi un assez grand nombre de couplets qui ont été redemandés, on a distingué celui-ci chanté par *Hisca*, au sujet de la descente imprévue du François, air : *J'ai perdu mon âne.*

De telles venues
Ne nous ſont pas inconnues, 1783.
Car l'on voit de tems en tems
Des peres & des dénouemens
Qui tombent des nues.

Le Public ayant voulu connoître l'Auteur, M. *Roſiere*, qui avoit fait le perſonnage du *Marchand d'Eſclaves*, eſt venu lui adreſſer un compliment dans lequel il a déclaré que pour l'amuſer, il avoit pris un compere. On a ſu depuis que ce coopérateur étoit M. *Radet*.

Mlle. *Dufayel* reçut les vers ſuivans, après la repréſentation de cette Parodie, où elle avoit été obligée de jouer ſans ſavoir le rôle.

Naïve *Dufayel*, vous qui ſavez nous plaire
Par votre jeu, par votre honnêteté,
L'eſtime du Public fut toujours le ſalaire
De la ſageſſe unie à la beauté.
Conſervez de vos mœurs la touchante innocence;
Elle pare votre âge, embellit vos talens.
Riche de vos vertus & de vos ſentimens,
Voyez avec mépris la honteuſe opulence
Qui ſuit le vice & ſes agens.
Certaine de notre ſuffrage,
Cherchez à le bien captiver;
A la perfection vous devez arriver:
On ne fait point aſſez, quand on peut davantage.

Pourquoi s'armer de ſévérité contre quelques Ecrivains dramatiques? Pour leur faire ſentir les torts qu'ils ont eus de publier leurs ouvrages, il ſuffiroit de leur dire ce que le mari *L'Auteur par amour.*

d'une laide femme dit froidement à un hom·
1783. avec lequel il la trouva couchée : *Eh !*
n'y étiez pas obligé !

Le 30 Janvier, on vit *l'Auteur par am*
Comédie de M. * * *.

Fintac, d'une fortune bornée & du mérite le plus mince, veut néanmoins paroître protéger les Sciences & les Arts ; il attire chez lui ceux qui les cultivent, & se propose de marier sa niece *Agathe* à un Antiquaire. La jeune personne souhaiteroit d'épouser *Célicour* à qui *Fintac* sert de guide dans la carriere des Lettres. Cet amoureux, obligé d'avoir toutes sortes de complaisances pour son ridicule protecteur, a consenti de donner sous son nom une très mauvaise Piece qui doit être jouée le soir même. Que ne feroit-il pas pour obtenir sa chere *Agathe ?* Trop de condescendance peut humilier son amour propre ; mais les disgraces du Poëte avanceront peut-être le bonheur de l'amant. En effet la Comédie étant tombée, *Célicour* avertit *Fintac* qu'il en déclarera l'auteur, s'il refuse de lui accorder la main de sa niece. Le faux connoisseur consent à ce mariage, puisqu'il n'y a pas moyen de sauver autrement sa réputation ; il fait plus, il renonce à la prétention de juger des talens, & surtout d'usurper la récompense qui leur est due.

Le Conte de M. *Marmontel*, intitulé : *Le Connoisseur*, a fourni le sujet, l'intrigue & la plupart des détails de cette Comédie. On n'en a point trouvé l'action intéressante, les caracteres saillans, le style animé ; mais il y

a des tirades qui ont paru faire plaisir. L'histoire de la chûte de la Piece est très amusante, & a été fort applaudie. 1783.

Représentation au profit des Pauvres.

Quoi qu'on puisse penser de ceux qui sont dans l'infortune, dit *J. J. Rousseau*, si l'on ne doit rien au gueux qui mendie, au moins se doit-on à soi-même de rendre honneur à l'humanité souffrante ou à son image, & de ne point s'endurcir le cœur à l'aspect de ses miseres.

Les Comédiens, touchés de voir une multitude de malheureux manquer d'ouvrage & de pain, arrêterent le 13 Février, que le 21 du même mois, ils donneroient au profit des Pauvres, une représentation du *Droit du Seigneur* & de *Blaise & Babet* : elle attira un concours prodigieux de Spectateurs. A quatre heures, il n'y avoit plus de billets, & toutes les places étoient retenues ou occupées. Lorsqu'on leva la toile, M. *Raymond* vint annoncer que la mauvaise santé de Mad. *Dugazon* ne lui permettoit pas de jouer. Aussitôt il s'éleva dans l'assemblée quelques murmures; mais des battemens de mains universels leur succéderent, quand on sut qu'elle seroit remplacée dans la premiere Piece par Mlle. *Adeline*, & dans la seconde par Mlle. *Burette*. Ces deux Actrices furent vivement applaudies dans tout le cours de leurs rôles, & chaque Acteur fit preuve de zele & de talent.

La recette fut de 9162 livres; elle auroit été plus considérable, si la Salle avoit pu contenir la foule qui s'est présentée pour concourir au bénéfice de la représentation.

1783. Les Soldats du Régiment des Gardes Françoises ayant desiré faire gratuitement le service à ce Spectacle, au profit des Pauvres, M. *du M**s*, Capitaine d'Infanterie, a loué ainsi leur désintéressement.

Soldats Prétoriens, défenseurs de nos Rois,
Par votre zele ardent à servir l'indigence,
Non moins que par votre vaillance,
Sur tous les bons François vous acquérez des droits.
Telle est la puissante influence
D'un Chef sensible & vertueux,
Dont le nom sera cher à nos derniers neveux.
Ainsi l'astre du jour, par sa chaleur féconde,
Dissipe les frimats & rend la vie au monde.

Commencement des travaux à la nouvelle Salle.

Le 28 Février, la nécessité de commencer les ouvrages projetés pour donner à la nouvelle Salle toutes les commodités dont elle étoit susceptible, força les Comédiens de renoncer à la location de la Galerie & des Loges situées au quatrieme rang.

Quelque tems après, un ami des Arts a pensé que l'Acrostere élevé au-dessus de l'ordre du frontispice du Théatre, pourroit recevoir facilement & à peu de frais un cadran solaire; M. *de Piis* fit part de cette idée aux Comédiens; il leur proposa aussi de mettre autour de la tête de Phœbus cette légende :

Intus Apollo, Sol extra;

& de graver ces vers aux deux côtés du cadran : 1783.

Sous mes deux noms, dans ces demeures
Marquant tour à tour mon pouvoir,
A midi je fixe les heures
Que je fais oublier le ſoir.

Début de M. *Amiel.*

Des Comédiens ! des Comédiens ! s'écrioit un homme atrabilaire, *où ſont-ils ? Il n'y a plus guère que des Acteurs.* Il a vu le début de M. *Amiel*, & n'a point changé d'avis. Le 6 Mars, ce jeune homme fit les perſonnages de *Weſtern* dans *Tom Jones à Londres* & de *Lafleur* dans *les Evénemens imprévus.* Les jours ſuivans, il s'acquitta de ceux de *Mathurin* dans *les trois Fermiers*, du *Milicien* dans *le Déſerteur*, de *Caſſandre* dans *le Tableau parlant*, &c. Il montra de l'intelligence & une aſſez grande habitude de la Scene ; mais ſon débit ſembla lourd & trivial, & ſon jeu plein d'inégalités. Tantôt vrai, naturel, il eut de l'abandon ſans licence, & de la gaieté ſans excès. Tantôt outré, grimacier, & chargeant à plaiſir ſon rôle, on le vit plus empreſſé à rechercher les applaudiſſemens de la multitude que les ſuffrages moins bruyans des connoiſſeurs. Quant à ſa voix, elle eſt d'une belle qualité, ſa prononciation eſt nette, & ſon chant méthodique.

Ariſte. 9 Mars.

Il eſt du devoir des peres d'élever eux-mêmes leurs enfans ; mais quelle tâche que celle de donner à la ſociété des hommes ſociables & de bons citoyens à l'Etat ! Celui pour

1783. qui elle n'a rien d'effrayant, n'eſt pas le plus capable de la remplir. Etre éclairé ſans pédanterie, ſévere ſans dureté, indulgent ſans molleſſe, complaiſant avec dignité, vigilant ſans relâche, vif ſans impatience, maître ſans tyrannie ; enfin être homme & ſe poſſéder toujours ſoi-même ; tel eſt l'abrégé des qualités qu'exigent ces importantes fonctions. Souvent on s'en débarraſſe ſur un autre, & la ſageſſe d'un Inſtituteur n'eſt pas toujours ce qui en détermine le choix. C'eſt le reproche qu'adreſſoit un ancien Philoſophe à un homme opulent qui ne prenoit pas la peine d'élever ſon fils, & ne vouloit faire aucune dépenſe pour ſon éducation : *Vous confiez*, lui dit-il, *votre fils à un eſclave, eh bien ! vous en aurez deux.*

M. *Dorfeuille* a voulu donner une leçon également utile, en mettant au Théatre *Ariſte*, ou *les Ecueils de l'Education.*

Damis, fils de M. & de Mad. *Argante*, a reçu de ſon pere l'éducation la plus dure, & eſt l'objet des complaiſances inépuiſables de ſa mere. *Argante* voudroit le marier à ſa pupille *Iſabelle*; mais il aime éperdument *Julie* qu'il a ſauvée au péril de ſes jours de la brutalité de quelques inſolens. Cette jeune perſonne bien née & ſans fortune, cherche dans une condition ſervile les moyens d'adoucir l'indigence de ſes parens, & le haſard la place en qualité de femme de chambre chez Mad. *Argante.* Bientôt *Damis* la fatigue inutilement de ſes tranſports ; en vain il la preſſe de céder à l'impétuoſité de ſes deſirs ; *Julie* joignant la vertu à la ſenſibilité, étouffera ſon amour

plutôt que de manquer à ſon devoir. Sa réſiſtance réduit *Damis* au déſeſpoir, fait craindre à une trop foible mere l'excès de ſa douleur, & allume le courroux d'*Argante*. Heureuſement *Ariſte* vient ramener le calme dans la maiſon de ſon beau-frere : il appaiſe un maître irrité, modere la fougue d'un amant, demande à voir celle qui cauſe l'animoſité de l'un, & l'ivreſſe de l'autre, & reconnoît dans *Julie* la fille du Comte *de Gerval* qui a été tué dans une affaire malheureuſe, mais dont la veuve a été depuis peu rétablie dans ſes biens. A cette nouvelle, *Argante* ſaute au cou de *Damis*, l'unit à ce qu'il aime, & donne au fils d'*Ariſte* la main d'*Iſabelle*. 1783.

Cette Comédie en cinq Actes, n'a point eu de ſuccès. La conduite de *Damis* n'eſt pas aſſez repréhenſible, ſes mœurs ne ſont pas aſſez dépravées pour montrer les ſuites funeſtes d'une mauvaiſe éducation. A la vérité, *Damis* s'eſt attaché à *Julie* ſans la connoître ; mais après tout cette fille lui convient, on la lui accorde en mariage : quel ſi grand tort a-t-il donc eu de l'aimer ? Cette paſſion ne développe pas ſuffiſamment les inconvéniens qu'il peut y avoir à élever un jeune homme avec une dureté révoltante ou une indulgence ridicule. Les écueils attachés à ces deux excès ne ſont pas rendus ſenſibles ; ainſi ni le titre, ni le but moral de la Piece ne ſe trouvent remplis. D'ailleurs l'action en eſt languiſſante, & l'intrigue romaneſque & compliquée. Le peu d'intérêt qu'elle offre, eſt tantôt abſorbé par d'ennuyeux détails dramatiques, & tantôt affoibli

1783. par la lâcheté du ſtyle. Mais le caractere d'*Ariſte* a reçu des éloges, & le rôle de la Soubrette très agréablement rendu par Mad. *Raymond* a beaucoup amuſé. Cette Comédie a été retouchée dans l'intervalle de la premiere à la ſeconde repréſentation, & le Public en a goûté les changemens; néanmoins on ne peut s'empêcher de regretter que l'Auteur ſe ſoit appliqué ſi ſérieuſement à un ouvrage qu'il n'a point créé, & qu'il ait eſpéré le rendre digne de la Scene, quoiqu'un Académicien eſtimable, (*Saurin*) après y avoir travaillé longtems, ait été contraint de l'abandonner.

Théodore & Paulin. 18 Mars.

On aime mieux ſon égal que ſon maître.

Voltaire, dans Nanine.

C'eſt ſur cette vérité qu'eſt appuyée la Fable de *Théodore & Paulin*, Comédie en trois Actes, mêlée d'Ariettes.

Théodore dont la Marquiſe *de Verval* a guidé les jeunes ans, & qu'elle a fait depuis ſa fermiere, eſt aimée de *Paulin*, & elle lui rend amour pour amour. Mais le fils de ſa bienfaitrice avec qui *Théodore* a été élevée, reſſent pour elle la plus violente paſſion, & veut que la compagne de ſon enfance devienne la compagne de ſa vie. Le *Marquis* y conſent, pourvu que cela ſoit du goût de *Théodore*. Cette naïve perſonne avoue que *Paulin* ſeul peut lui plaire. Comment annoncer au Marquis le mépris de ſa flamme? Sa mere, afin de lui épargner la douleur que lui cauſeroit cette nouvelle, eſſaie de le détourner de l'alliance qu'il projette, par les

atteintes qu'elle donneroit à son rang; mais *Verval* est sourd à la voix de la raison. Elle tente vainement de le toucher, quand *Théodore* éplorée vient embrasser les genoux de la Marquise, en lui disant que *Paulin* au désespoir, est parti pour ne plus revenir; *Verval* remarque le vif intérêt que ce villageois inspire à la protégée de sa mere; il en est attendri; il reconnoît qu'un véritable amour en est la source, renonce à la possession de *Théodore*, & l'unit à l'heureux *Paulin* qu'une troupe de paysans ramene à sa maîtresse. 1783.

L'intrigue de cette Piece est froide; la plupart des Scenes de Mad. *de Verval* avec son fils & *Théodore* sont trop sérieuses & trop longues; le caractere de l'amant préféré n'a point assez de relief, & le Marquis renonce trop précipitamment à sa passion. Mais rien n'est plus gai, plus comique, plus agréable que les personnages d'*André* & de *Dénise* qui servent tous deux chez *Théodore*, & sont amoureux l'un de l'autre, de même que celui de *la France*, valet du *Marquis*, lequel par désœuvrement conte des fleurettes à *Denise*. Aussi tout ce qui tient à ces trois rôles a-t-il obtenu l'universalité des suffrages. Leurs beautés réelles jointes à un dialogue vif & à une versification nombreuse, ont fait imaginer que si M. *Desforges* resserroit l'intrigue de sa Piece, en rendoit les Scenes principales aussi piquantes que le sont les secondaires, il confirmeroit l'idée avantageuse que *Tom Jones à Londres* a laissée de son mérite.

La musique est digne de M. *Grétri*. Il a

1783. parfaitement saisi le caractere de chaque personnage & l'esprit de chaque situation ; ses chants simples & faciles sont remplis de grace, de gaieté, & la plaisanterie y est du meilleur ton, c'est-à-dire toujours fine, délicate & légere.

Eloges de MM. *Trial*, *Michu*, *Ménier*, & de Mlle. *Adeline*.

Les Acteurs ont merveilleusement secondé le génie du Musicien. M. *Michu* a fait valoir le rôle du Marquis ; le personnage de *Théodore* a gagné d'être rempli par Mad. *Trial* ; MM. *Ménier* & *Trial* ont excellé dans ceux de *la France* & d'*André* ; Mlle. *Adeline* a mis autant de naturel que de vérité dans le rôle de *Denise*, qualités précieuses qui distinguent le talent de cette jeune Actrice, & que le zele & le travail perfectionnent de jour en jour.

Compliment de clôture.

La clôture du Théatre s'est faite, le 27 Mars, par *le faux Lord* & *le Droit du Seigneur*. Ce charmant Spectacle a été terminé par une jolie Scene en Vaudevilles, de la composition de M. *Favart* le fils, qui y a rappellé fort adroitement la Piece de M. *Desfontaines*.

Le pédagogue *Cassandre* veut qu'avant d'entrer en vacances, les jeunes paysannes, ses éleves, fassent un don à leur Seigneur qui a droit de l'exiger. Toutes sont alarmées de cet ordre, & surtout *Babet* qui demande à Mad. *Cassandre* en quoi consiste le don qu'elles ont à faire ; air : *La chanson que chantoit Lisette*.

Seroit-ce un don de vasselage,
Qu'il voudroit exiger de nous ?
Aucune fille du village
N'ira, je crois, au rendez-vous.

1783.

Monseigneur ne doit pas attendre
De notre part un tel tribut;
Madame, faites-nous comprendre
Quel est le but
De Monsieur Cassandre.

On le lui explique, & comme il ne s'agit que de respect & de reconnoissance, chaque Actrice adresse au Public des couplets, dont on a vanté à juste titre le tour & les pensées.

Mort de M. *Collé*.

C'est pendant le cours de cette année, qu'est mort M. Charles *Collé*, Lecteur de M. le Duc d'Orléans, qui après avoir fait l'agrément des sociétés les plus distinguées par des chansons, des vaudevilles, des parodies & d'autres écrits aussi agréables qu'intéressans, consentit de donner aux Comédiens François *Dupuis & Desronais*, *la Veuve*, & *la Partie de Chasse de Henri IV*. Il n'a mis au Théatre Italien que l'*Isle sonnante*, préférant de retoucher l'*Andrienne* de *Baron*, l'*Esprit follet* de *Hauteroche*, *le Menteur* de *P. Corneille*, *la Mere coquette* de *Quinaut*, & *le Jaloux honteux* de *Dufrény*, dans l'espoir que ces Pieces contribueroient un jour à l'amusement du Public.

Etat des Pieces jouées.

Le zele de la Société qui compose le Théatre Italien, ne satisfait pas moins les Auteurs dont il remplit les espérances, que le Public dont il comble les vœux. Le tableau des nouveautés de l'année 1783 est formé de trois Drames, de dix Comédies, de sept Pieces lyriques, de cinq Pieces à vaudevilles

& de trois Pieces remises ; ce qui fait en tout vingt-huit ouvrages.

1783. Etat des Comédiens.

MM. *Courcelle* & *Chenard*, Mlle. *Burette* & Mme *Desforges* furent mis au nombre des Comédiens du Roi.

MM. *Périgny* & *Cellier*, & Mlles. *Montariol* & *Colombe* la cadette, grossirent la liste des Acteurs & Actrices aux appointemens.

Etat de la danse.

On eut M. *Grangé* pour Maître des Ballets. MM. *Dépré* & *Petrin* remplacerent MM. *Delahante* & *Colbert*, Danseurs figurans. Mlle *Edmée* devint Danseuse en double, & Mlle *Neuville* cessa d'être surnuméraire par la retraite de Mad. *Felicini*, & de Mlles. *Felicini*, *Aubert* & *Victor*.

1784. Discours de rentrée. 19 Avril.

Une promesse flatteuse vaut bien un compliment, surtout quand elle fait naître de justes espérances. Telle est celle qu'a faite M. *Grangé* à l'ouverture de ce Théatre, & d'après laquelle le Public doit s'attendre à beaucoup de nouveautés dans le cours de l'année. *Si les Muses*, a-t-il ajouté, en finissant, *tressent la couronne du talent*, *c'est le Parterre qui la décerne*. On a reconnu la touche délicate de M. *Favart* le fils, & les éloges se sont partagés entre l'Interprete ordinaire du Théatre, & le Comédien estimé qui venoit d'en être l'organe.

Embellissemens de la Salle.

On a aussi beaucoup goûté les embellissemens de la Salle. Ils ont été dirigés par un Artiste distingué (M. *de Wailly*, Architecte du Roi,) & ils ajoutent infiniment à sa régularité, à son élégance & à ses commodités. Le cadre du plafond a une analogie plus marquée avec l'inté-

rieur de l'édifice. Chaque loge a un pied de terrein de plus en profondeur, & on a supprimé une loge à chaque côté des rangs, pour les rendre plus larges. Le nombre des places est augmenté par la construction d'un quatrieme rang de loges, & au même étage, en face d'un Amphithéatre qui peut contenir environ cinq cens personnes. Le rideau du devant du Théatre offre maintenant un Temple où les Muses de la Comédie, de la Musique & du Drame font un sacrifice au Dieu du goût. Deux obélisques accompagnent le Temple, & des Génies y attachent des figures en médaillons représentant les Auteurs & les Musiciens qui ont travaillé pour ce Spectacle avec le plus de succès. Leurs noms sont même inscrits autour des médaillons : on y lit ceux de MM. *Goldoni*, *Monsigni*, *Sedaine*, *Grétri*, &c. Cette allégorie ingénieuse est de l'invention de M. *Monnet*, & a été exécutée avec goût par M. *Chays*, qui réunit à l'amour de son état les talens qui conduisent à la célébrité.

1784.

La Confiance dangereuse. 4 Mai.

Dans une Comédie Angloise, un personnage dit à un autre : tu te prétends mon ami ? — Oui. — Eh ! comment le prouveras-tu ? — Ma bourse est à toi. — Bon, & si j'aimois ta maîtresse ? — Je te la céderois. — Et si l'on me donnoit un démenti ? — Je me battrois pour toi. —— Et si l'on me railloit ? —— Je dirois du bien de toi à la face de ceux qui te donneroient des ridicules. —— Oh ! si cela est, tu m'aimes.

C'est ainsi & plus sérieusement encore que

devroient être éprouvés ceux qui veulent
1784. faire avec nous d'étroites liaisons. On ne seroit pas si souvent exposé aux trahisons d'un tas d'hommes équivoques qui cachent sous des dehors trompeurs un caractere faux, une ame noire, & portent le trouble & le vice où regnent le calme & la vertu. Tel est le héros de la Piece qui a pour titre : *la Confiance dangereuse*.

Un petit important nommé *Belmon*, bien fat, bien étourdi, bien scélérat, un roué enfin a des vues sur la femme du financier *Dorimon*. Il persuade à ce crédule personnage dont il a la confiance, qu'il est du mauvais ton d'aimer sa femme, & le bon homme ne se contente pas de cacher l'attachement qu'il a pour elle ; ce qui suffiroit pour affliger une ame sensible, il la contrarie, la brusque & l'offense. Mad. *Dorimon* écrit à son mari, & le menace d'une séparation, dans la vue de le ramener à elle. Sa lettre touche le financier ; déterminé à ne plus déguiser sa tendresse à celle qui est si digne d'en être l'objet, il lui fait une réponse où est peint le sentiment. Mais il en charge son perfide ami, & *Belmon* y substitue un billet dans lequel il déclare son amour. La vertueuse épouse laisse éclater son indignation, & *Dorimon* témoin de ce courroux, s'imagine que c'est l'amour qu'il lui a témoigné, qui l'allume. *Belmon* le confirme dans cette idée, & lui dit qu'un tel emportement est l'effet du mépris. Heureusement le traître est démasqué ; *Dorimon* ne rougit plus que
de

de s'être laissé abuser; il met sa gloire à publier la sincérité des sentimens que sa femme lui inspire, & les délices que fait goûter à deux cœurs unis une communauté de soins, d'attentions & d'égards.

Cette Comédie est imitée du *Moyen de le fixer*, ouvrage Anglois, traduit par Mme. *Riccoboni*, & très ressemblant pour le fond au *Préjugé à la mode*. L'exposition pourroit en être plus claire, l'intrigue mieux soutenue, la versification plus facile; mais la peinture de nos mœurs y est d'une vérité frappante; & on y trouve des intentions comiques, des détails spirituels. L'estimable Auteur des *Maris corrigés*, encouragé par les applaudissemens qu'a reçus sa nouvelle Piece, a de quoi se passer d'être imitateur. La richesse de son imagination & la scene du monde, lui présenteront, quand il le voudra, des sujets tout neufs. Il ne tient qu'à lui de se reposer sur ses forces : jamais on ne lui reprochera une *confiance dangereuse*.

Début de Mlle. *Monville*.

Si j'étois reçue, disoit une Débutante aux Comédiens, sur le Théatre desquels elle alloit jouer, comment feriez vous, n'ayant présentement aucune place vacante? Ne vous mettez pas en peine, lui répondit-on, songez seulement à faire naître l'envie de vous recevoir.

Mlle. *Monville* a débuté le 5 Mai, par les rôles d'*Angélique* dans l'*Epreuve* & de *Clémentine* dans *le Magnifique*. Les jours suivans, elle a joué *Lucette* dans *la fausse Magie*, *Hélene* dans *l'Amoureux de quinze*

1784. *ans*, *Marine* dans *la Colonie* &c. On a remarqué qu'elle avoit une grande intelligence, & qu'elle étoit bien à la Scene. Sa voix a paru fort agréable, son chant d'un goût exquis, son articulation très nette, & son jeu plein de décence & d'intérêt. Il y avoit peut-être de l'affectation dans sa maniere de prononcer; mais on a présumé qu'elle ne tarderoit pas à disparoître, & que l'art ôteroit ce que l'étude de l'art avoit pu produire.

Les deux Tuteurs.

Le matin de la vie appartient aux Amours;
Mais le soir, de l'hymen implorons le secours.
Ce Dieu consolateur est fait pour la vieillesse:
Il nous assure au moins les droits de la jeunesse,
Et la main d'une épouse à son premier printems,
Fait naître encor des fleurs dans l'hiver de nos ans.

M. le Marquis *de Bievre*, dans la Comédie du Séducteur.

Mais que ces fleurs ont peu d'éclat & de durée! *Titon* rajeuni même par un Dieu, n'a pas été longtems digne des caresses de l'Aurore.

Le 8 Mai, on a donné la premiere représentation des *deux Tuteurs*, Comédie de MM. *Fallet* & d'*Aleyrac*.

M. *Mathieu* est dans l'âge où l'extrême desir de plaire semble ridicule; cependant il a la prétention d'être aimé de *Pauline* dont il est le tuteur, & son dessein est de l'épouser. Il fait part de son projet à Mad. *Dorothée*, & la prie d'y préparer la jeune personne dans

un ſouper où il la laiſſera ſeule avec elle, afin de ne pas gêner ſon zele officieux. Pour lui, il ira ſouper chez ſon vieil ami M. *Boudart*, qui ſans être prévenu en ſa faveur, compte auſſi ſe marier bientôt à ſa pupille : il s'y rend en effet. Pendant ce tems, *Pauline* ſoupe avec Mad. *Dorothée* & *Dupré* qui étant ſon neveu, n'a pas eu de peine à la mettre dans ſes intérêts ; mais ce charmant trio eſt un peu troublé par le retour ſubit de M. *Mathieu* Le bon homme raconte avec joie à ſa ſervante *Magdelon* qu'il n'eſt point reſté à ſouper chez *Boudart*, parce qu'en entrant, ſon ami a découvert que ſa pupille étoit tête à tête avec un jeune homme qui en eſt amoureux; il ajoute qu'il les auroit même ſurpris enſemble ſans l'adreſſe de la ſervante qui a fait évader le galant. La ruſée *Magdelon* a bien envie de rendre le même ſervice à *Dupré*, & brûle de ſavoir à fond l'aventure. Tandis que M. *Mathieu* lui en dit les particularités, elle tire du cabinet l'amant de *Pauline*, & l'introduit dans une ſerre où elle a déjà enfermé un certain *Georget* qui lui contoit des fleurettes, quand ſon maître eſt revenu. Mais l'autre tuteur vient informer M. *Mathieu*, qu'il a trouvé dans une eſpece de remiſe l'amant de ſa pupille, & afin de lui montrer comment la choſe s'eſt faite, il va pouſſer la porte de la ſerre où étoient cachés *Georget* & *Dupré*. *Boudart* aſſez raiſonnable pour ſe conſoler de ſon ſort, rit à ſon tour aux dépens de M. *Mathieu*. Ce vieillard plus furieux que confus d'avoir été joué, s'oppoſe d'abord au mariage des deux 1784.

1784. amans ; ensuite désarmé par leur soumission, il consent qu'un doux lien les unisse.

Cette Piece, favorablement accueillie, méritoit de l'être par le comique qui regne dans le second Acte, par les effets piquans de la Scene où M. *Mathieu* raconte la découverte de *Boudart*, par le mérite du dialogue toujours aisé & naturel, & par l'esprit, la grace & l'harmonie de la musique. Pureté de style, justesse d'expression, simplicité, facilité & enjouement, accompagnemens clairs, peu chargés, & aussi analogues aux motifs de chant qu'aux intentions que les diverses situations exigent ; tel est le précis des beautés de cette production musicale. L'Amateur à qui on en est redevable, très avantageusement connu par *le Corsaire* & *l'Eclipse*, joint à un talent distingué la modestie qui en rehausse l'éclat.

Vers sur la convalescence de Mad. *Dugazon*, & sa rentrée au Théatre.

Les Poëtes ont presque toujours été les premiers à célébrer les événemens agréables. La convalescence de Mad. *Dugazon* attaquée depuis longtems d'une maladie fâcheuse, fut annoncée par ces vers :

Des bords du Styx *Apollon* te rappelle ;
Par ton retour que de gens satisfaits !
Soliman verra désormais
Sa *Roxelane* aussi vive que belle.
Eléonore, *Angélique*, *Isabelle*
Retrouvent leur *Lisette* au jeu comique & fin ;
Blaise son amante fidelle ;
Le Parterre aux ennuis un remede certain,
Et l'aimable *Thalie* enfin
Son inimitable modele.

Un autre Poëte prévint ainsi le Public de sa rentrée au Théatre : 1784.

> Au gré de nos desirs te voilà rétablie :
> *Momus* va rentrer dans ses droits,
> Et Jeudi, trois du présent mois,
> On donnera le retour de *Thalie.*

Mad. *Dugazon* a reparu en effet, le 3 Juin, dans *le Droit du Seigneur*, & dès qu'elle s'est montrée, le Public lui a témoigné par des acclamations réitérées & des transports de joie, le pouvoir qu'ont sur lui les talens & les graces.

Le Temple de l'Hymen. 4 Juin.

On diroit, suivant l'observation de *J. J. Rousseau*, que le mariage n'est pas à Paris de la même nature que par-tout ailleurs. C'est un Sacrement, & ce Sacrement n'a pas la force des moindres contrats civils : il semble n'être que l'accord de deux personnes libres qui conviennent de demeurer ensemble, de porter le même nom, de reconnoître les mêmes enfans ; mais qui n'ont au surplus aucune sorte de droit l'une sur l'autre ; & un mari qui s'aviseroit de contrôler la mauvaise conduite de sa femme, n'exciteroit pas moins de murmures, que celui qui souffriroit ailleurs le désordre public de la sienne. Les femmes, de leur côté, n'usent pas de rigueur envers leurs maris ; elles ne les font point punir d'imiter leurs infidélités. Au reste, comment attendre de part & d'autre un effet plus honnête d'un lien où le cœur n'a point été consulté ? Qui n'épouse que la fortune ou l'état, ne doit rien à la personne.

M. *Desforges* a donné ſur ce ſujet une
1784. inſtruction d'un autre genre, lorſqu'il a fait paroître *le Temple de l'Hymen*, Comédie épiſodique en trois Actes, en vers.

L'Hymen naturellement ſérieux, eſt tombé dans la mélancolie la plus noire. Las de s'entendre reprocher qu'avec la meilleure volonté du monde, il ne fait que des malheureux, il a réſolu de fermer ſon temple ; mais *Momus* & *l'Amour* le déterminent à y rentrer, & tandis que le fils de *Vénus* va chercher des amans fidelles, le Dieu de la raillerie reſte à la porte pour écarter tous ceux que n'y ameneroit pas l'amour. A peine *Momus* eſt-il ſeul, qu'un jeune Gaſcon très fat, très impertinent ſe préſente pour ſe marier à une femme qu'il recherche uniquement pour ſon bien. La baſſeſſe de ſes vues indigne *Momus*, & lui attire les reproches de la vieille Comteſſe qu'il feignoit d'aimer. Le fanfaron rit de l'aventure & ſe retire. Arrive un célibataire dans le deſſein d'épouſer *Hortenſe* ſa pupille ; mais toutes réflexions faites, il conſent qu'elle ſoit unie à ſon neveu dont elle eſt adorée. Comme ces amans ſont près d'être introduits dans le temple, un Empyrique Italien vient propoſer à *Momus* de donner à l'*Hymen* les aîles de l'*Amour*, afin de rendre celui-ci moins inconſtant, ou d'ôter une aîle à l'*Amour* pour la donner à ſon frere. Aucune de ces propoſitions n'eſt agréée. La premiere tend à charger l'un de tous les torts de l'autre, & la ſeconde à faire dire avec plus de fondement que jamais, que tous deux ne battent plus que d'une

aîle. Sur ces entrefaites, *l'Amour* reparoît fort mécontent de sa tournée ; *Plutus* lui ravit tous les cœurs, il n'a trouvé que deux véritables amans, encore demeuroient-ils au village. *Félix* & *Hyacinthe* s'aiment éperdument ; mais *Gillet*, pere de *Félix*, veut qu'il épouse *Rose*, parce que *Hyacinthe* est sans bien. *Félix* au désespoir engage sa maîtresse à le suivre ; mais *Hyacinthe* qui n'est pas moins vertueuse que sensible, le rappelle à son devoir. Ils vont se quitter pour jamais, quand *l'Amour* & *Momus* touchés de leur situation, & plus encore de la délicatesse de leurs sentimens, leur accordent une protection signalée. *L'Amour* ne tarde pas à les admettre dans le parvis du temple de l'*Hymen*, & *Momus* fait connoître à *Gillet* combien la piété filiale a d'empire sur le cœur de *Félix*, puisqu'elle l'emporte sur son amour. D'un autre côté, *Nicodème*, frere de *Félix*, prie son pere de lui abandonner le bien qui doit lui revenir dans la suite, pour en gratifier *Hyacinthe*. *Gillet* fléchi, ne s'oppose plus au bonheur de *Félix* : le temple s'ouvre, & les nœuds de deux tendres amans sont serrés par l'*Hymen* & l'*Amour*. 1784.

Cette Piece, aussi intéressante que peut l'être une Comédie épisodique, a eu un succès très décidé. Pour sauver la monotonie des trois actions qui la composent, M. *Desforges* y a mis deux personnages ridicules, dont le caractere répand du comique & de la gaieté dans l'ouvrage. On y trouve aussi de jolis vers, des détails touchans, du sentiment, de l'esprit & de la raison. La Scene

1784.

du célibataire est remplie de Philosophie. Il y a du mouvement & du pathétique dans celle de *Gillet* & de *Nicodême*. Tout le troisieme Acte a fait le plus grand plaisir. On a demandé l'Auteur, & il est venu jouir de la satisfaction d'une assemblée nombreuse & du fruit de ses talens.

Reprise d'*Isabelle & Fernand*. 12 Juin.

Il y a des enfans qui naissent si difformes, que leurs infirmités repoussent plus qu'elles n'intéressent. On a beau leur donner une nouvelle parure, pour attirer sur eux les regards du Public, ils ne fixent qu'un moment son attention, encore est-ce pour faire desirer de ne les revoir jamais.

Spectacle honoré de la présence de M. le Comte *de Haga*.

La Comédie d'*Isabelle & Fernand* ne parut pas mériter plus d'accueil à la reprise que dans sa nouveauté; mais on en fit beaucoup à M. le Comte *de Haga* qui honora le Spectacle de sa présence. Lorsqu'il arriva, le Parterre exigea que la Piece dont le premier Acte étoit presque fini, fût recommencée. Aussitôt on baissa la toile, & on joua l'ouverture avec beaucoup d'applaudissemens.

L'Epreuve villageoise.

Un Poëte a dit :

Quiconque est soupçonneux, invite à le trahir.

Mais si le desir d'une telle vengeance entre quelquefois dans le cœur d'une amante vertueuse & tendre, elle le repousse avant qu'il y germe, & une inconstance feinte est tout au plus l'arme dont elle se sert, pour punir l'ingrat qui l'outrage par ses injustes soupçons.

L'Epreuve villageoise, Comédie en un Acte, en vers, mêlée d'Ariettes, par MM. *Desforges*

& *Grétri*, a été donnée pour la premiere fois, le 24 Juin. 1784.

Denise, sur le point d'épouser *André*, s'aperçoit qu'il est jaloux. *La France*, valet de chambre du Seigneur du lieu, lui donne de l'ombrage sans aucun sujet; mais un fat est rarement un rival dangereux, il est sur-tout très éloigné de plaire à une villageoise. La jeune personne veut absolument guérir *André* de ses injurieux soupçons, & en même tems se venger. Sa mere seconde d'autant plus volontiers ses intentions, qu'elle n'a pas lieu d'être contente de ce *la France*. *Denise* feint de l'aimer & d'accepter sa main; mais au moment où il se flatte d'être bientôt heureux, on l'éconduit, & *André*, dont on a malignement excité le désespoir, épouse sa maîtresse.

Cette Piece est un épisode de la Comédie de *Théodore & Paulin;* l'Auteur l'en a détaché habilement, & a donné une mere à *Denise* pour former avec les trois autres personnages une intrigue qui pût amuser; c'est l'effet que produit cet ouvrage. On auroit tort d'y chercher beaucoup de fond & un grand intérêt; mais on y rencontre de beaux traits, des détails amusans, de l'esprit & de la gaieté.

La musique est charmante. Chaque personnage y parle le langage qui lui est propre; il y conserve son caractere, son air, sa tournure. *Denise* y est tout à la fois naïve & fine, & l'on ne parvient point sans art à fondre ces deux teintes l'une dans l'autre. Les morceaux d'ensemble sont aussi très piquans.

Le jeu des Acteurs a répondu parfaitement

1784. aux talens du Poëte & du Musicien qui ont été demandés, & ont reçu de grands applaudissemens. On n'a cessé d'admirer le jeu naturel & toujours comique de M. *Trial*, & les agrémens de celui de Mlle. *Adeline* ont été généralement sentis. Le goût qu'elle a mis dans l'air suivant, a entraîné tous les suffrages.

Eloges de M. *Trial* & de Mlle. *Adeline*.

Bon Dieu, comme hier à c'te fête
Monsieur d' *la France* étoit honnête!
J' crois ma foi qu' j'ons fait sa conquête;
Et je n' l'avons pas desiré.
André croit qu' ça m' tourne la tête. *Bis*.
Rassure-toi, mon cher *André*,
Mon pauvre *André*, mon cher *André*;
Monsieur d' *la France* est ben honnête;
Mais mon *André*, mon cher *André*
T'es ben plus aimable à mon gré. *Bis*.

Queux danseux qu'est c' Monsieur d' *la France*!
Toujours il m' prenoit pour la danse,
Et c' n'est pas lui, sur ma conscience,
Ce n'est pas lui qu' j'ons desiré.
Et qu'est c' qui séchoit d'impatience? *Bis*.
C'étoit *André*, mon pauvre *André*.
Rassure-toi, mon cher *André*;
Il danse fort ben, Monsieur d' *la France*:
Mais mon *André*, mon cher *André*,
C'est toi seul qui danse à mon gré.

J' peux choisir au moins parmi douze;
A tant choisir, queuqu'fois l'on s' blouse;

1784.

Mon *André*, c'est stilà qu' j'épouse,
Et c'est l' seul que j'ons desiré.
Mais auras-tu l'humeur jalouse? *Bis.*
Rassure-toi, mon cher *André*,
Mon cher *André*, mon pauvre *André*,
Car enfin il faut que j' t'épouse;
J' t'obéirai tant que j' pourrai;
Mais il faut qu' tout aille à mon gré.

Le Dormeur éveillé. 28 Juin.

Il y a peu de Princes qui aient eu autant de bonnes & de mauvaises qualités qu'*Haroun As-Raschid*, l'un des successeurs de *Mahomet*, qui monta sur le trône, l'an 170 de l'Hégire. Intrépide, généreux, libéral, éclairé, il fut la terreur de ses ennemis, combla ses peuples de bienfaits & les enrichit des trésors littéraires des Grecs; mais son caractere défiant & ses goûts bizarres le rendirent injuste, ingrat, inhumain, & les Barmécides dont il avoit reçu des services importans, furent les premieres victimes de sa barbarie.

Ce Calife est un des principaux personnages du *Dormeur éveillé*, Comédie en quatre Actes, en vers, mêlée d'Ariettes, par MM. *Marmontel* & *Piccini*.

Le Calife *Haroun*, surnommé *As-Raschid* ou *le Justicier*, voulant se délasser de la gêne, compagne inséparable de la grandeur, & des fatigues que donne l'appareil importun des plaisirs d'étiquette, va comme un simple Marchand de Moussoul, chez un bourgeois nommé *Hassan*. Ce particulier qui a pour méthode d'avoir beaucoup de connoif-

fances & peu d'amis, le fait fouper avec fa
1784. mere, & *Rofe d'amour* fa maîtreffe. Vers la fin du repas, on apporte du vin, boiffon expreffément défendue par le Coran : à peine en a-t-on bu, & fe livre-t-on à la franche gaieté qu'il excite, que l'Iman paroît, menace le Mufulman infidelle à la loi du Prophete, & s'empare des bouteilles. Mais l'argent du Calife modere le zele hypocrite de l'Iman, & apaife fon courroux. *Haffan* qui en a fouvent effuyé des perfécutions, voudroit jouir pendant vingt-quatre heures du rang fuprême, afin de pouvoir le démafquer & le punir. *Haroun* jette fans qu'il s'en aperçoive, un foporatif dans fon breuvage, & *Haffan* endormi eft tranfporté dans le palais du Calife. A fon réveil, il voit à fes côtés fa chere *Rofe* que *Haroun* a forcée de refter auprès de fon amant, des Nymphes qui fe difputent le droit de le charmer, des efclaves attachés à fon fervice, & des officiers prêts à obéir à fes ordres; néanmoins fon élévation lui paroîtroit un fonge, fi *Rofe* ne lui en perfuadoit la réalité. Elle le traite de Calife, & *Haffan* accoutumé à l'en croire fur fa parole, monte fur le trône, établit des loix pleines de douceur & de fageffe, & ordonne que fa mere touche à l'inftant dix mille pieces d'or; que l'Iman & fes témoins reçoivent la baftonnade & que le prétendu Marchand foit invité à fouper; enfuite il va fe mettre à table. Bientôt un nouveau breuvage l'affoupit & le rend à fon premier état. Auffi étonné de fon abaiffement fubit

qu'il l'avoit été de sa haute fortune, *Hassan* soutient qu'il est Calife ; il s'obstine d'autant plus à ne vouloir pas être détrompé, que déjà l'on a suivi ses différens ordres. *Haroun* consent qu'il retourne au Palais; mais en même tems il veut que *Rose* lui demande l'abdication de l'Empire, comme un témoignage de son amour. *Rose* affligée de ce long badinage & redoutant les attraits des femmes du serrail, obtient ce sacrifice de *Hassan*, qui en conséquence quitte la couronne, & choisit pour lui succéder le Marchand de Moussoul avec lequel il a soupé la veille. Sur le champ une toile se leve, & *Haroun* se montre entouré d'une cour brillante; il désabuse *Hassan*, verse sur lui ses faveurs, & comble *Rose* de bienfaits.

1784.

Ce Drame auroit pu se passer du secours de la musique. On n'en sent jamais mieux les beautés, les jolis détails qui s'y trouvent, la gaieté qui y est répandue, & l'élégante facilité avec laquelle il est écrit, que lorsque le Poëte laisse courir seule sa plume exercée. Quand il veut au contraire que la musique aille avec elle, comme sa marche n'est ni assez vive, ni assez rapide, l'intrigue devient lente, froide & embarrassée. D'un autre côté, le Compositeur n'a pas gagné à traiter un sujet ingrat & presque toujours muet pour le cœur. La douce mélodie de plusieurs airs délicieux, la charmante Ariette : *Viens, ma Rose*, un morceau d'ensemble du quatrieme Acte remarquable par son expression & son énergie, la richesse des accompagnemens, font assez connoître

1784. qu'ailleurs c'eſt l'occaſion de briller qui a manqué au génie, & non les idées & les reſſources.

Eloges de M. *Clairval* & de Mlle. *Colombe*.

La Piece a été très-bien jouée : M. *Clairval* a donné un grand relief au rôle de *Haſſan*, & Mlle *Colombe* a beaucoup fait valoir celui de la mere de *Roſe*. Ce qui eſt étranger à ſon emploi, ne l'eſt pas à ſon talent.

Les Couſines rivales.

Un Empereur de la Chine rencontrant un homme oiſif, déchira ſes vêtemens de douleur & de colere, parce qu'il y a toujours quelqu'un à qui la fainéantiſe de celui qui ne travaille pas, eſt préjudiciable.

Dans d'autres pays, ce n'eſt pas l'oiſivetè de certains hommes qui eſt à charge à la ſociété ; c'eſt au contraire la ſtérile abondance de leurs chétives productions.

Le premier Juillet on fut réduit à voir *les Couſines rivales*, Comédie en un Acte, en vers, par M. ***.

Trois couſines ſont à marier. L'aînée qui n'a plus la fraîcheur de la jeuneſſe, eſt recherchée par un homme fort riche, mais âgé, bruſque & bizarre. La cadette a pour amant un jeune homme très aimable qui a ſu lui plaire. L'amoureux de l'aînée n'ayant pu lui faire agréer ſon hommage, oſe l'adreſſer à la ſeconde dont l'ame eſt toute neuve, & qui moins difficile que ſon orgueilleuſe couſine, remarque dans le vieillard d'excellentes qualités. On l'accepte pour époux. Il ne tiendroit qu'à lui de recevoir la main de celle qui l'a dédaigné d'abord, car elle reconnoît l'injuſtice de ſes mépris ; mais il s'en tient à ſon dernier

choix, & sous les yeux d'une rivale confondue, il épouse la personne que son âge & ses défauts n'ont point rebutée.

Cette intrigue commune & peu intéressante, est absolument la même que celle d'une Piece de M. *Laguery* refusée à la Comédie Françoise en 1776, & imprimée depuis sous le titre de *la Fille de trente ans*. La seule différence qui se trouve entre l'un & l'autre ouvrage, c'est que la Comédie moderne est en vers, & que l'autre est en prose. Mais la versification des *Cousines rivales* est si foible & si lâche, que cette production a été généralement regardée comme un rajeunissement inutile.

Représentation des *deux Jumeaux de Bergame*. 1 Juillet.

On a joué le même jour *les Jumeaux de Bergame* qu'on n'avoit point représentés depuis la mort de *Carlin*. M. *Coraly* a mis beaucoup de naturel & de vérité dans son jeu. L'autre rôle d'*Arlequin* a été rempli par M. *Thomassin* avec beaucoup de graces & de gaieté. En déployant un talent qu'on ne lui connoissoit pas, il a retracé l'image de celui qui rendit dans cet emploi son grand-pere si célebre.

Le Duc de Bénévent. 16 Juillet.

Arigise II, gendre de *Didier*, Roi des Lombards, & substitué à *Liutprand*, Duc de Bénévent en 758, prit le titre de Prince, & s'érigea en Souverain de ce pays, l'an 774, après que la Lombardie, par la défaite de son beau-pere, eut passé sous la domination de *Charlemagne*. Cette Principauté subsista jusqu'en 1077, qu'elle cessa d'avoir un Prince particulier, & fut réunie pour sa plus grande partie au Duché de Pouille & de Calabre. C'est un de ces Ducs de Bénévent que *Voltaire* a

1784. pris plaisir à peindre tour à tour efféminé, magnanime, cruel & bienfaisant dans le Conte qui a pour titre : *L'éducation d'un Prince*, & où l'on admire ce portrait :

Dans Bénévent jadis regnoit un jeune Prince,
Plongé dans la mollesse, ivre de son pouvoir,
Elevé comme un sot, & sans en rien savoir,
Méprisé des voisins, haï dans sa Province.
Deux fripons gouvernoient cet Etat assez mince,
Ils avoient abruti l'esprit de Monseigneur,
Aidés dans ce projet par son vieux Confesseur,
Tous trois se relayoient : on lui faisoit accroire
Qu'il avoit des talens, des vertus, de la gloire;
Qu'un Duc de Bénévent, dès qu'il étoit majeur,
Etoit du monde entier l'amour & la terreur;
Qu'il pouvoit conquérir l'Italie & la France,
Que son trésor ducal regorgeoit de finance;
Qu'il avoit plus d'argent que n'en eut *Salomon*,
Sur son terrein pierreux du torrent de Cédron.
Alamon, (c'est le nom de ce Prince imbécille)
Avaloit cet encens, & sottement tranquille,
Entouré de bouffons & d'insipides jeux,
Quand il avoit dîné, croyoit son peuple heureux.

M. *Lieutaud* a puisé dans cet ouvrage très plaisant & très moral, le sujet du *Duc de Bénévent* dont voici l'analyse.

Alamon, Duc de Bénévent, abandonné aux soins d'un Gouverneur aussi vil que corrompu, rend son nom & son pouvoir odieux. Il idolâtre *Amide*, & l'exile avec son pere qu'a noirci la calomnie ; ensuite poursuivi par le Turc & chassé

chassé de ses Etats, il se réfugie au hameau où sa tyrannie laisse gémir l'innocence. Le pere de son amante se justifie des imputations qu'on lui a faites. *Amide* conseille & console en même tems son Souverain, & un paysan, sans le connoître, lui donne de sages instructions. A la voix de la vérité, le Prince revient à la vertu, ranime son courage, rassemble ceux de ses sujets qui lui sont demeurés fidelles, bat ses ennemis, rentre dans sa Principauté, & punit l'infame Ministre qui l'avoit jeté dans une nonchalance d'où l'ont tiré le malheur & l'amour. 1784.

Le plan, la conduite & le style de cette Comédie ont semblé très négligés; mais on y a distingué quelques traits d'un bon comique. La Scene où *Alamon* se retrouve avec *Amide*, est adroite & intéressante, & celle du Ministre enchaîné avec son valet qui le raille, annonce dans l'Auteur un talent d'autant plus digne d'être encouragé, qu'il est joint à une modestie qui mérite des égards.

La Piece a été plus applaudie à la seconde représentation qu'à la premiere. M. *Lieutaud* y a fait des coupures qui en rendent la marche plus vive, l'action moins languissante & l'intérêt plus touchant.

Léandre Candide, ou *les Reconnoissances en Turquie.*

Il y a des systêmes qu'il ne faudroit combattre qu'avec l'arme du ridicule. Tel est celui des Philosophes qui soutiennent que le mieux possible se trouve dans tout ce qui est & qui arrive. *Mallebranche* & *Leibnitz* contribuerent beaucoup à accréditer cette étrange opinion; mais *Voltaire* en montra l'absurdité dans un Conte charmant que M. * * * avoit sans

doute sous les yeux, quand il composa la Comédie de *Léandre Candide*, représentée le 27 Juillet.
1784.

Léandre Candide prévenu en faveur de l'optimisme, commence à se dégoûter de ce systême; son valet *Pierrot* lui a enlevé sa maîtresse & la plus grande partie de sa fortune. C'est trop de moitié pour lui laisser croire encore longtems que tout est au mieux possible. Cependant il rencontre à Constantinople son ravisseur, qui lui rend un assez mauvais compte de sa fortune; mais lui apprend qu'*Isabelle* habite ce pays, & qu'elle orne le serrail du Bacha *Usbeck*. *Léandre* forme la résolution de la racheter. Au contraire *Pierrot*, devenu esclave Turc, lui conseille d'enlever la belle, en présence du Bacha qui l'envoie à sa maison de campagne. Un moment après *Isabelle* passe en litiere, & s'arrête au caravanserail, d'où *Léandre*, accompagné de *Martin Cassandre*, dont la manie est de penser que tout est au pis, entend dire à son amante que son desir est de lui être fidelle, & que trop timide pour résister au Bacha, elle ne se rendra qu'en pensant à son cher *Candide*. La vieille *Colombine*, suivante d'*Isabelle*, favorisera les vues de *Léandre*, à condition que quelqu'un l'épousera. Le Docteur *Panglofs*, *Cassandre* & *Pierrot* tirent à la courte paille à qui l'aura pour femme. Elle écheoit au Docteur. *Colombine* mene aux jardins *Isabelle* qui au lieu d'y rencontrer l'exigeant Bacha, y trouve l'amoureux *Léandre*. La joie que ressentent ces amans est inexprimable; malheureusement elle est troublée

1784.

par l'arrivée du Baron, pere d'*Isabelle*, qui, en qualité de Chef des Gardiens, veut faire arrêter *Léandre*. On cherche vainement à le corrompre: rien ne le séduit, parce qu'il ignore que la favorite d'*Usbeck* est sa sœur, & que *Léandre* est son amant, quand on leve le voile d'*Isabelle;* alors il commande aux Gardes de se retirer; mais il les voit rebelles à ses ordres. *Pierrot* vient annoncer que le Sultan a fait étrangler *Usbeck*, & que par le testament du Bacha, tout le serrail appartient à *Isabelle*. Aussitôt cette jeune beauté donne la liberté aux esclaves, & sa main à *Léandre*.

Si le fond de cette Piece est léger, les détails en sont piquans, les Vaudevilles coupés avec grace, les couplets remplis de délicatesse & de gaieté. Tout l'ouvrage a l'air facile, & l'ensemble en a paru agréable. On a fait répéter ce couplet où il est dit en parlant des femmes:

Elles sont inconstantes,
On les en aime mieux:
Plus elles sont changeantes,
Plus elles font d'heureux.

Les deux Rubans, ou le Rendez-vous.
11 Août.

Malgré Rome & ses adhérens,
Ne comptons que six Sacremens;
Croire qu'il en est davantage,
C'est n'avoir pas le sens commun;
Car chacun sait que Mariage
Et Pénitence ne sont qu'un.

Cette épigramme n'offriroit qu'un bon mot, s'il n'y avoit pas tant de mariages d'intérêt; si les

1784. filles pouvoient s'assurer par des épreuves délicates, que ceux qui recherchent leur main, n'aiment en elles qu'elles-mêmes.

C'est sur une de ces épreuves que roule l'intrigue de la Comédie des *deux Rubans*, par MM. *Parisau* & *Deblois*.

Justine a deux amans, *Lucas* & *Colin*. Le premier, riche & avare, ne la recherche que pour son bien ; le second pauvre & sensible, la desire uniquement pour elle-même : *Justine* ne sait pourtant lequel mérite la préférence. *Le Bailli* est d'avis qu'elle épouse celui qui l'aime le mieux, & pour savoir si c'est *Colin* ou *Lucas*, il envoie à chacun d'eux un ruban avec un billet supposé écrit par une inconnue qui leur offre une grosse fortune & sa main, & leur désigne le lieu où le ruban lui indiquera si sa proposition est acceptée. Sur le champ *Colin* donne à sa maîtresse le ruban qui lui a été adressé. Au contraire *Lucas* se trouve au rendez-vous. *Justine* ne tarde pas à y venir avec sa mere, *Colin* & *le Bailli*, mais vêtue de maniere à ne pouvoir être reconnue. Elle juge aisément que l'argent est la seule passion de *Lucas*, & après lui avoir découvert la ruse qu'on avoit mise en usage pour l'éprouver, elle fait le bonheur de *Colin*.

Tel est le canevas de cette Piece, vive dans sa marche, ingénieuse dans ses détails, piquante par la beauté des incidens, & très agréable par la pureté du style.

Quant à la musique, elle est remarquable par une grande justesse d'expression, une aimable simplicité, un chant doux & une facilité peu commune.

La raiſon même a tort, quand elle ne plaît pas.

1784.

L'Amour à l'épreuve. 13 Août.

Dans ce cas, toute ſa reſſource eſt de céder; mais en cédant elle triomphe encore, ainſi qu'on le voit dans *l'Amour à l'épreuve*, Comédie de M. *F....*

Linval a du goût pour *Roſalie* ſa pupille: ſon âge ne lui interdit pas le déſir de plaire, & ſon amabilité lui en conſerve le droit; mais il a *Dorlis* pour rival. Une lettre que ce jeune homme a écrite à *Roſalie*, & que l'étourderie de *Marton* lui a laiſſé voir, en eſt la preuve. Piqué de n'être pas du moins dans la confidence de celle qui lui doit ſa brillante éducation & le développement de ſes belles qualités, *Linval* ſe détermine à contrarier & tourmenter les amoureux; il y réuſſit en offrant ſa main à ſa pupille, quoiqu'elle lui ait fait l'aveu des ſentimens que *Dorlis* lui inſpire, & en exigeant d'eux qu'ils renoncent l'un à l'autre, & ſe le déclarent mutuellement. Tous deux s'y engagent, & bientôt tous deux manquent à leur promeſſe. Le tuteur feint d'inſiſter; il prend la main de *Roſalie*, pour ainſi dire, malgré elle, mais c'eſt pour la donner à *Dorlis*, & rendre la joie de ces amans d'autant plus vive, qu'ils ne pouvoient plus s'attendre à l'événement qui la cauſe.

Les reſſorts ingénieux qui font mouvoir les principaux perſonnages de cette Comédie, & les ſituations attachantes où ils ſe trouvent, la piquante naïveté des deux amans, le rôle de la Soubrette qui eſt d'intelligence avec *Dorlis*, ſans ſervir ſon amour: caractere neuf au Théa-

1784. tre, plusieurs Scenes adroitement coupées, la beauté du dénouement, l'aisance & la vérité du dialogue, & l'élégance de la versification lui ont attiré beaucoup d'applaudissemens.

Eloges de M. & de Mme. *Raymond*, de Mlle. *Dufayel* & de M. *Granger*.

Les Acteurs ont reçu aussi de justes éloges; on a vanté dans M. & Mad. *Raymond*, la finesse & la chaleur de leur jeu; dans Mlle. *Dufayel*, l'intérêt & la décence du sien, & dans M. *Granger* tout ce qui caractérise le vrai talent.

Memnon.

Où nous mene souvent le projet d'être sage? *Memnon* nous l'apprend. Un jour il voulut l'être plus que personne au monde, car il prit la résolution de n'avoir aucune de ces passions violentes qui troublent la raison, & nous rendent quelquefois malheureux pour toujours. Il ne devoit jamais aimer de femmes; la sobriété alloit être son partage; il ne s'agiteroit pas pour augmenter une fortune qui lui procure l'aisance; dorénavant le jeu seroit pour lui sans attraits; n'ayant de dispute avec personne, il n'essuieroit aucun accident, il ne se verroit pas obligé d'aller à la Cour, & avant la nuit, dit *Voltaire*, de qui vient ce Conte facétieux, *Memnon* avoit été trompé par une belle Dame, il s'étoit enivré, il avoit joué, avoit eu une querelle, s'étoit fait crever un œil, & avoit été à la Cour où l'on s'étoit moqué de lui. M. *** a cru pouvoir mettre ce sujet en action, ainsi que l'Abbé *de Voisenon* l'avoit hasardé, & sa Piece intitulée : *Memnon*, a été jouée pour la premiere fois, le 26 Août.

On ne lui fera point un reproche d'avoir réduit les circonstances du Conte à ce qui a

rapport au jeu, à la table & aux femmes. Ces matériaux bien employés auroient suffi pour faire un ouvrage estimable ; mais ils n'ont produit entre les mains de l'Auteur que des Scenes ridicules, mal filées & encore plus mal écrites. 1784.

Le style de la musique, qui est, dit-on, le coup d'essai d'un Amateur, est infiniment meilleur que celui de la Comédie. On y a reconnu en quelques endroits du goût & de la facilité ; mais comment travailler avec un succès soutenu sur des paroles si anti-lyriques qu'elles repoussent le talent, & que l'harmonie les méconnoît ?

Fanfan & Colas. 7 Septembre.

Bonnes meres, en aimant vos enfans, n'oubliez jamais qu'ils ne seront heureux qu'avec des mœurs, avec de la sensibilité, & que l'éducation seule développe dans leurs cœurs le germe des vertus & des vices.

Mad. *de Beaunoir* termine par cette pensée la Comédie de *Fanfan* & *Colas*, & c'est la moralité cachée sous deux charmantes Fables de M. l'Abbé *Aubert* qui en ont donné l'idée, & ont pour titre : *Fanfan & Colas*, & *Cloë & Fanfan*.

Fanfan, fils unique de Mad. *de Fierval*, est rempli de dureté, d'orgueil, d'ingratitude, d'hypocrisie & de méchanceté : tous ceux qui l'entourent, en portent des plaintes à sa mere. M. l'Abbé, Précepteur de l'enfant, représente à Mad. *de Fierval* les suites funestes des mauvaises inclinations qu'on ne réprime pas en naissant : elle les voit avec une indulgence qui va jusqu'à la foiblesse. *Fanfan* se montre,

1784. cajole sa mere, & ne paroît qu'aimable. Cependant elle est frappée de l'air dédaigneux qu'il affecte d'avoir avec *Perrette* sa nourrice, & *Colas* son frere de lait, & elle demeure interdite en apprenant qu'il a battu *Colas* pour avoir voulu l'embrasser. Revenue de son étonnement, elle cherche les moyens de punir son fils. L'Abbé lui propose de faire croire à *Fanfan* qu'il est le fils de *Perrette*. La nourrice répugne d'abord à ce stratagême ; à la fin elle s'y prête pour l'avantage de l'enfant qu'elle a nourri. On annonce à *Fanfan* cette nouvelle, & *Colas* est averti de prendre la place qui lui appartient ; mais le petit villageois aime mieux retourner chez lui : *Voilà ma mere*, dit-il, en se jetant au cou de *Perrette*. Néanmoins *Fanfan* change d'habits avec son frere, & les domestiques qu'on a mis dans la confidence, ne manquent pas de le mortifier. Il n'en est pas de même de *Colas* : il l'accable de caresses, il lui fait présent de plusieurs bijoux d'or & d'argent que Mad. *de Fierval* a laissés à sa disposition, pour aider ses parens à payer la taille, & lui recommande de leur dire que jamais il ne les oubliera. *Fanfan* le lui promet; ensuite voyant que tout est prêt pour son départ, il supplie Mad. *de Fierval* de le garder par charité, & de le prendre au service de son fils. *Colas* & tous les gens de la maison lui font la même priere. Tout à coup *Fanfan* se reprend, & ne devant pas abandonner ses parens dans la pauvreté, il se résoud à partir, après avoir exhorté les domestiques à avoir bien soin de Mad. *de Fierval*, & à prier *Colas* d'excuser

ſes torts. Mad. *de Fierval* ſe tourne afin de cacher ſes larmes, & l'Abbé lui préſentant *Fanfan*, lui dit : *En voilà aſſez, embraſſez votre fils : il eſt digne de vous.* Mad. *de Fierval* le ſerrant dans ſes bras, lui apprend que tout ceci eſt un ſtratagême pour adoucir ſon caractere ; & *Fanfan* ne pouvant retenir auprès de lui *Colas* qui a eu ſi grand'peur de ne plus revoir ſon pere, lui donne tous les bijoux qu'il avoit reçus de lui. 1784.

Cette Comédie intéreſſante par le choix du ſujet, eſt infiniment piquante par la vérité des caracteres, la beauté des ſituations, le naturel du dialogue & la convenance du ſtyle : elle a produit les plus grands effets, l'attendriſſement & l'enthouſiaſme. Si les regles de l'art l'avoient permis, le dénouement auroit été plus développé, *Fanfan* auroit donné autant de marques de repentir qu'il avoit fait de malices ; & ce repentir annoncé par divers mouvemens, auroit été gradué. Les critiques de qui vient cette obſervation, ont dit en même tems avec *Greſſet* :

Quelques taches, quelques défauts
Ne déparent point une belle,

ſurtout une belle que des mains habiles ont pris plaiſir à parer. Tous les Acteurs ſe ſont diſtingués. Mme. *Gontier*, entr'autres, a mis dans le rôle de *Perrette* une ſimplicité & une naïveté inexprimables. Mlle. *Carline* a joué celui de *Colas* avec la plus aimable gaucherie, & Mme. *Raymond* a fait le perſonnage difficile

Eloges de Mmes. *Gontier* & *Raymond*, & de Mlle. *Carline*.

1784. de *Fanfan* avec l'esprit, la finesse, les graces & la sensibilité dont il est susceptible.

Les battemens de main ont redoublé, quand on est venu annoncer que l'Auteur étoit Mme. *de Beaunoir*. Si M. *de Beaunoir* connu dans la république des Lettres par *la nouvelle Omphale*, & par plusieurs Pieces représentées avec succès sur les Théatres de la foire & des boulevards, a eu quelque part à la Piece de *Fanfan & Colas*, il a imité les Indiens, qui donnent toujours à leurs enfans le nom de leurs meres.

Dans une des représentations de cette Piece Mad. *Raymond* se trouva mal, en embrassant les genoux de sa mere. Cet évanouissement occasionné par sa profonde sensibilité, rendit l'illusion complette, & fit voir ce qu'on doit attendre d'une jeune Actrice qui a reçu de la nature le don le plus précieux, & à laquelle M. *Molé* donne des leçons de son Art.

La Brouette du Vinaigrier. 12 Octobre.

Rien n'expose à plus de chagrins & de malheurs qu'une union dans laquelle rien n'est assorti que le rang. C'est une de ces vérités qu'on ne sauroit trop répandre, qui gagneront toujours à être reproduites dans des fictions agréables, & dont *la Brouette du Vinaigrier*, Drame en trois Actes, en prose, par M. *Mercier*, auroit pu offrir le développement.

M. *de Lomer*, riche Négociant, est dans l'intention de marier incessamment sa fille à M. *Jullefort* qui ne recherche son alliance que par intérêt. S'il consultoit le cœur de

Mlle. *de Lomer*, il lui donneroit pour époux *Dominique* qui l'adore en ſecret. Mais ce jeune homme eſt fils d'un Vinaigrier, & ſa naiſſance eſt à ſes propres yeux un ſiniſtre augure pour ſa flamme ; cependant il en fait l'aveu à ſon pere qui ranime ſes eſpérances. Dans l'intervalle, une banqueroute conſidérable renverſe la fortune de M. *de Lomer*. Ce revers refroidit *Jullefort*, & rend au contraire plus vive l'affection de *Dominique* qui apprend chez lui le commerce. Que ne peut-il à force de ſoins & d'activité, ſauver du moins l'honneur d'un bon commerçant ? M. *de Lomer* ſe voit ruiné ſans reſſources, comme le Vinaigrier paroît, conduiſant ſa brouette ſur laquelle eſt un petit tonneau. Il demande Mlle. *de Lomer* en mariage pour ſon fils : on la lui refuſe. C'eſt alors qu'il eſt informé de l'événement qui met un honnête homme dans le plus grand embarras, & va le forcer de manquer à ſes engagemens. Auſſi-tôt il défonce le tonneau, & en tire cent mille francs qu'il offre à M. *de Lomer*. Cette générosité jette le Négociant dans la confuſion. On ne pouvoit lui reprocher plus noblement ſon orgueil, ni l'en défaire plus promptement. Le jeune *Dominique* devient ſon gendre, & le déſaſtre de ſa maiſon eſt réparé. 1784.

Ce Drame dont un des Contes du *Gage touché* a ſuggéré l'idée, a été très bien reçu. On en a même demandé l'Auteur, qui n'a pu jouir des bontés du Public. D'aſſez jolis détails, des intentions comiques, des traits inſpirés par l'amour de la vertu & de l'humanité

1784. n'ont pas empêché les critiques de trouver l'intrigue singuliere, la marche souvent languissante & le but moral totalement manqué. Suivant eux, M. *du Saphir* qu'on ne voit que dans la premiere Scene, n'auroit pas dû être chargé de l'exposition. Celle du Vinaigrier avec *M. de Lomer* leur a paru belle. Ils auroient pourtant desiré que, pour plus de vraisemblances & de plus pressans motifs, *Dominique* pere eût été informé de la ruine du Négociant, avant que de lui proposer son fils pour gendre.

Richard Cœur de lion. 31 Octobre.

On sait ce qu'il en coûta à *Richard*, Roi d'Angleterre, qui mérita par son courage d'être surnommé *Cœur de lion*, & mit le premier deux lions dans son écu, pour avoir traité sans ménagement *Léopold*, Duc d'Autriche, au siege d'Acre. On se souvient du tems que dura sa captivité rigoureuse, des vives sollicitations de sa mere *Eléonore* pour obtenir sa liberté, & des 250,000 marcs d'argent que l'Empereur Henri VI, à qui il avoit été vendu, exigea pour sa rançon.

M. *le Grand d'Aussi* a fait de ce trait d'histoire un Fabliau dans lequel il attribue la délivrance du Roi aux soins & à l'amitié de *Blondel* son Ménestrel. Ce Conte mis en action par MM. *Sedaine* & *Grétri*, est le sujet d'une Comédie, mêlée d'Ariettes, & intitulée : *Richard cœur de lion.*

Blondel, célebre Troubadour, se déguise en aveugle, & parcourt différentes provinces, afin de tâcher de découvrir la prison où est détenu *Richard* son ami. Le hasard le con-

duit dans un village renommé par un château fort qui y eſt ſitué. *Marguerite* de Flandres, Comteſſe d'Artois, s'y eſt arrêtée auſſi pour chercher ſon amant. A peine *Blondel* eſt-il arrivé, qu'on lui apporte à déchiffrer une lettre qui lui apprend que la fille d'un Anglois, nommé *Williams*, eſt paſſionnément aimée de *Floreſtan*, Gouverneur du château. Réſolu de mettre à profit cette intrigue, s'il en trouve l'occaſion, il va chanter au pied de la tour, le commencement d'une romance que *Richard* a compoſée lui même pour la Comteſſe de Flandres. *Richard* reconnoît la voix de *Blondel* & acheve la chanſon. Auſſitôt des Gardes ſe ſaiſiſſent du Troubadour, & le menent chez le Gouverneur. *Blondel* lui dit qu'il n'a chanté & joué du violon, qu'afin de pouvoir être amené devant lui, & lui indiquer un rendez vous de la part de la jeune Angloiſe. *Floreſtan*, ſans nulle défiance, le remercie & le renvoie. Le Troubadour vole chez la Princeſſe, & l'informe de tout; enſuite ils prennent des meſures pour la délivrance du priſonnier. On attire le Gouverneur à une fête que donne *Marguerite* : *Blondel* lui facilite une entrevue avec ſa maîtreſſe, & *Williams*, prévenu du ſtratagême, le ſurprend aux genoux de ſa fille. L'amoureux *Floreſtan*, diſpenſé de déclarer ſes feux, demande la main de celle qui en eſt l'objet : on la lui promet à condition qu'il délivrera le Roi. D'abord le Gouverneur oppoſe ſon devoir; mais *Marguerite* eſt ſi preſſante, & la fille de *Williams* ſi belle, qu'il cede aux inſtances de l'une, & au déſir de

1784.

1784. posséder l'autre. *Richard* retrouve la liberté dont il n'auroit jamais joui sans la courageuse amitié de *Blondel*.

Cette Piece, du même genre que celle d'*Aucassin & Nicolette*, a réussi. Des Ecrivains séveres lui ont reproché une conduite quelquefois romanesque, une action souvent embarrassée par des épisodes inutiles, des caracteres peu développés, & un dénouement aride & sec; mais leurs remarques n'ont rien diminué de son succès. Les Spectateurs sont continuellement ravis de l'affection de *Blondel*, de ses tentatives ingénieuses, pour savoir où *Richard* est renfermé, de la nouveauté du moyen dont il se sert pour le reconnoître, des ressorts employés pour la délivrance de l'illustre captif, du naturel du dialogue, des beautés d'une musique facile, gracieuse, & piquante dans les petits airs, abondante & riche dans les grands morceaux, de la rare intelligence que M. *Clairval* met dans le rôle du *Troubadour*, & de l'art profond avec lequel Mad. *Dugazon* fait valoir celui de la Comtesse. Quand l'intérêt des situations ne peut les toucher, le talent du Musicien les séduit, & le jeu des Acteurs les enchante.

Mort de M. *le Franc de Pompignan.*

M. Jean Jacques *le Franc*, Marquis de Pompignan près de Toulouse, & Membre de l'Académie Françoise, mourut le premier Novembre. Né à Pompignan, en 1709, il y remplit successivement la charge d'Avocat Général & celle de Premier Président de la Cour des Aides. Tant qu'il en a été revêtu, il en a placé les fonctions au rang de ses devoirs, &

n'a donné à la littérature que le tems qu'elles lui laissoient. Il s'est exercé avec succès dans plusieurs genres, & tous ses écrits attestent son génie & ses lumieres; mais c'est la Poésie qui a fait ses délices. Ses Odes se font lire après celles de *Rousseau;* on aime sa *Didon*, quelque rempli que l'on soit des beautés de *Racine*, & sa Comédie des *Adieux de Mars* n'est pas sans mérite. D'ailleurs ses principes & ses mœurs ont illustré ses talens, & sa mémoire sera toujours chere aux gens de bien, comme aux gens de lettres. 1784.

Les Amours de Chérubin.

Alcandre, ce héros charmant,
Ne paroît plus sensible à mon amour fidelle:
Il court, sans l'écouter, où la gloire l'appelle;
Il préfere au plaisir d'être aimé tendrement,
Les périls où conduit cette gloire cruelle:
Ah! que de pleurs coûte un amant
Qu'il faut partager avec elle!

Mad. *Deshoulieres.*

On peut regarder les Officiers François comme autant d'*Alcandres;* lorsque le temple de *Janus* est fermé, ils soupirent aux genoux de leurs maîtresses; mais dès qu'on l'ouvre, du sein des voluptés ils volent au combat. *Mars* va trouver *Vénus* à Gnide, s'il peut se reposer sur son sein des fatigues de la guerre; mais quand le destin le veut, il court aux Isles de Lemnos pour y reprendre le fer homicide forgé par *Vulcain.*

Le 4 Novembre, on eut la premiere représentation des *Amours de Chérubin*, Comédie en trois Actes, en prose, mêlée d'Ariettes

& de Vaudevilles, par M. *Desfontaines*, mu-
1784. ſique de M. *Piccini* le fils.

Chérubin, auſſi eſpiegle à ſon Régiment qu'il l'étoit avant que d'en joindre les drapeaux, s'abſente ſouvent de la garniſon pour aller conter des fleurettes à quatre jeunes filles d'un village voiſin. Il leur donne à chacune un rendez-vous, & toutes y vont ſéparément, ſous prétexte de vouloir entendre le roſſignol. *Le Bailli* inſtruit du manege de *Chérubin*, le fait guetter, & on le ſurprend avec une de ſes maîtreſſes, qui eſt juſtement la fille du *Bailli*. Le petit ſuborneur monte en vain ſur un arbre où il contrefait le roſſignol, un payſan l'oblige à deſcendre, & il eſt gardé à vue dans un boſquet par les deux plus vieilles femmes du pays. *Chérubin* les cajole tant qu'il vient à bout de s'eſquiver. Cette évaſion eſt, aux yeux du *Bailli*, une choſe grave qui mérite d'être punie, & l'on appelle la cauſe. Pendant l'audience, *Chérubin* déguiſé en Pélerine, vient demander juſtice contre des voleurs qui l'ont attaqué. *Le Bailli* ne le reconnoît pas; mais des ſoldats qui ſont à ſa pourſuite, ſe plaignent entr'eux, de ce qu'il a quitté le Régiment, à l'inſtant où l'on parle de guerre. A ce mot, *Chérubin* quitte ſon déguiſement, en diſant : *Plus d'amour*. Ce cri généreux touche les jeunes filles qu'il a trompées, les vieilles dont il s'eſt joué, *le Bailli* auquel il en a impoſé : chacun demande ſa grace, & *Chérubin* retourne à ſa garniſon.

Cet ouvrage n'eſt pas entiérement dépourvu de gaieté. Il renferme quelques tableaux agréables;

agréables ; mais l'ensemble n'a pas semblé répondre à l'attente des Spectateurs que d'autres Pieces de M. *Desfontaines*, justement applaudies sur ce Théatre, ont rendu difficiles. 1784.

Les Docteurs modernes.

Une femme de province se croyant sérieusement malade, vint à Paris pour consulter M. *Falconet*. Dans le détail qu'elle lui fit de sa situation, elle avoua qu'elle avoit bon appétit, qu'elle digéroit bien, dormoit à merveille, & avoit les signes d'une parfaite santé. *Laissez-moi faire*, lui dit le Docteur, *je vous donnerai un remede qui vous ôtera tout cela.* Combien de malades auroient besoin d'un *Falconet* pour Médecin, & que de Charlatans à qui il ne faudroit pas des cures plus difficiles !

Le 16 Novembre, les Comédiens représenterent pour la premiere fois *les Docteurs modernes*, Comédie-Parade, suivie du *Baquet de santé*, divertissement analogue.

M. *Cassandre*, Médecin, a inventé *le Magnétisme animal :* découverte qui comme bien d'autres, tire son prix de la crédulité des peuples. Cependant il fonde sur elle l'espoir d'une fortune aussi brillante que rapide, & ses espérances ne peuvent être déçues au moyen de la précaution qu'il prend d'intéresser un de ses confreres à la réussite de son invention. Il se propose même de marier sa fille *Isabelle* au Docteur qui se charge de la prôner comme il convient ; mais à l'exemple de toutes les *Isabelles* du monde, elle a une forte inclination pour *Léandre* qu'elle a vu une fois ; & celui-ci en est amoureux fou, quoiqu'il ne la connoisse pas, & qu'il ait fait de vains

efforts pour découvrir ſon nom & ſa demeure.
1784. Par bonheur, ne ſachant où porter le feu qui le brûle, il va chez *Caſſandre* pour tâcher d'y trouver ſa guériſon, & il y rencontre préciſément celle qui peut le mieux adoucir ſon martyre. A ſa vue, il reſſent un trouble inexprimable : la jeune fille n'eſt pas moins émue, & pourtant d'une main aſſurée, elle magnétiſe ſon cher *Léandre*, de maniere à le ſoulager. En effet il ſe ſent beaucoup mieux, & tombe aux genoux de ſa maîtreſſe, pénétré de reconnoiſſance. Nos amans ſurpris en cet état par les deux Docteurs, ſont un peu déconcertés; mais leur embarras n'en exprime que plus clairement leur tendreſſe. *Caſſandre* conſent à leur union, parce que le galant eſt neveu de ſon confrere, & qu'il n'eſt pas sûr de trouver une auſſi belle occaſion de ſervir l'humanité.

Au divertiſſement, le Théatre repréſente un ſallon, au milieu duquel eſt un baquet entouré de malades des deux ſexes & de tous les états. On attend avec impatience les Docteurs magnétiſans; enfin ils arrivent, & font l'opération. Les malades ſont ſoulagés, à l'exception d'un Gaſcon à qui elle a fait ſaigner du nez, & d'un vieux Procureur qui a toujours la même douleur de tête qu'auparavant, mal qui le tient depuis ſon mariage. Quand les malades ſont bien préparés, on les conduit à la ſalle des criſes, & *Caſſandre* s'applaudit avec ſon confrere de la faveur que prend leur méthode, & des bonnes recettes qu'elle leur procure. Enſuite il adreſſe au Public ce couplet.

Air : *Je ne sais pas écrire.*

Du Vaudeville, enfant gâté,
Jugez, mais sans sévérité,
Les folles entreprises :
Pour savoir votre sentiment,
L'Auteur est là qui vous attend
Dans la chambre des crises.

Cette Piece est très gaie & très plaisante surtout dans les premieres Scenes ; d'ingénieux détails en rachetent les longueurs, & d'heureux incidens font oublier l'inutilité de quelques autres. Il y a de la grace & de la facilité dans les couplets : la saillie les assaisonne & souvent l'épigramme les termine. Si l'ouvrage contient des traits de satyre & des peintures licencieuses, ils n'ont pas assez déplu au Public, pour l'empêcher de demander l'Auteur; mais M. *Rosiere* est venu dire : Vous savez, Messieurs, que l'Auteur étoit dans la salle des crises, vos bontés l'en ont fait sortir, & nous ne savons ce qu'il est devenu. Alors de nouveaux applaudissemens ont témoigné la satisfaction de l'assemblée.

Le surlendemain, M. *Radet* détrompa ceux qui l'avoient mal-à propos regardé comme l'Auteur de cette Comédie, & les véritables Auteurs publierent la lettre suivante :

Nous voyons avec peine qu'une partie du Public nous attribue le dessein d'avoir voulu jouer MM. *Mesmer* & *Deslon* dans la petite Comédie des *Docteurs modernes ;* nous protestons que notre intention n'a jamais été de mettre sur le Théatre une satyre personnelle.

M 2

Ludere non lædere a été notre devise, & nous
1784. avons cherché à égayer sur la chose & non sur les personnes. La doctrine de M. *Mesmer* a fait tant de progrès, ses éleves & ses imitateurs sont tellement multipliés aujourd'hui à Paris & dans les provinces, qu'en peignant nos *Docteurs modernes*, nous avons peint une classe d'hommes, & non pas un ni deux hommes. C'est ce qu'on a permis de tout tems à la Comédie. Si l'on veut bien écouter ou lire notre Piece avec attention, on y verra que *Cassandre* dit positivement qu'on lui a enseigné le secret admirable, & qu'il l'a payé en beaux louis d'or. Ce n'est donc pas l'inventeur du secret qu'on a voulu désigner, ce n'est pas même clairement un de ses éleves, car d'autres que lui, dans Paris, ont enseigné le prétendu secret du magnétisme pour de l'argent. Il n'y a pas d'ailleurs dans le rôle de *Cassandre* & dans celui de l'autre Docteur, un seul trait qui puisse caractériser particuliérement ni M. *Mesmer* ni M. *Deslon*. Nous défions qui que ce soit enfin de citer un mot qui ne convienne indistinctement à tout Docteur magnétisant, & il y en a un grand nombre dans ce Royaume. Nous ne pouvons dissimuler que le Public n'ait vu dans nos *Docteurs modernes* la caricature de MM. *Mesmer* & *Deslon*, parce qu'en parlant du magnétisme, c'est d'eux seuls qu'on s'occupe depuis quelque tems. C'est un inconvénient attaché à leur célébrité, mais encore une fois, on ne peut pas nous reprocher de les avoir désignés au Public.

Quant aux Scenes que nous avons introduites

dans notre Piece, nous avons encore moins voulu représenter ce qui se passe dans les traitemens de MM. *Mesmer* & *Deslon* où aucun de nous n'est jamais entré. Nous n'avons voulu jouer qu'un abus possible, & la charge même qui y domine, doit en écarter toute idée de désignation particuliere. 1784.

Un rapport public, fait au nom du Gouvernement, par les Savans les plus éclairés de la Nation, a déclaré que la doctrine du magnétisme étoit illusoire, & que *sa pratique étoit dangereuse*. Nous avons cru qu'il étoit permis de rire un peu d'une illusion, & utile d'attaquer une nouveauté regardée comme *dangereuse*. Nous n'avons employé le ridicule que lorsque les plus savans hommes de l'Europe eurent employé contre le même objet les lumieres de la saine physique.

Nous soumettons ces réflexions à toute personne impartiale, & nous espérons que les personnes prévenues nous rendront à la fin plus de justice.

Rentrée de Mad. *Trial.*

Rien n'égale le plaisir de voir Mad. *Trial*, excepté celui de l'entendre. C'est ce que signifioient les transports de joie qui ont éclaté le 18 Novembre, lorsqu'après une maladie sérieuse, cette Actrice distinguée a reparu dans le rôle d'*Eléonore* de *l'Amant jaloux*.

La fausse Inconstance.

La loi d'être toujours constant
Donna naissance aux infidelles;

mais l'amour est naturellement si soupçonneux, qu'il y a peut-être autant d'infidélités supposées qu'il y en a de réelles.

1784. M. *Radet* fit paroître le 26 Novembre, *la fausse Inconstance*, Comédie en trois Actes, en vers, dont voici le canevas.

Le Chevalier *de Valcourt*, fourbe, léger, frivole & fat, se flatte que la Comtesse *de Marsange*, à laquelle il rend des soins, le préfere au Marquis d'*Olban* dont elle est adorée. Il compte même se réduire à l'épouser. Cette fantaisie est du goût de *Frontin* qui non moins avantageux que son maître, se mariera à *Marton*, à qui il suppose le bon esprit de voir qu'*Arlequin*, valet du Marquis, n'est pas ce qui lui convient; mais tous deux reçoivent leur congé. Surpris de ce contretems, ils font une nouvelle enveloppe au billet, & l'envoient à leurs rivaux. Cependant le Marquis n'est pas sans inquiétude. Une légere dispute qu'il a eue avec son amante, lui donne lieu de craindre qu'elle n'en conserve du ressentiment, & il n'ose paroître à sa vue. *Marton* s'efforce de ranimer sa confiance; mais elle ne parvient pas à le tranquilliser. Les prétentions du Chevalier l'alarment, & ce n'est qu'en acceptant sa main, que la Comtesse peut ôter à *Valcourt* l'espérance de lui plaire. Sur ces entrefaites, *Arlequin* lui apporte la défense de la revoir jamais. Le Marquis, furieux, jure de se venger de son rival; mais *Valcourt* lui assure que ce billet l'offense autant que lui, & il l'engage à partir sans s'expliquer avec l'infidelle, dont il se résout lui-même à éviter pour toujours la présence. D'*Olban* cesse d'attribuer sa disgrace au Chevalier, & ne songe qu'à s'éloigner de la Comtesse,

quand elle s'offre à sa rencontre. Sensible & franche, elle le cherche pour lui dire qu'elle est déterminée à couronner au plutôt sa flamme, & qu'en conséquence elle a chargé son Notaire de dresser le contrat. Effectivement le Notaire arrive ; mais d'*Olban* éclate en reproches, & veut sortir. On lui fait voir son contrat de mariage avec Mad. *de Marsange* ; il en croit à peine ses yeux, & ne revient de son étonnement, que lorsque *Marton* vient avertir sa maîtresse du tour abominable que *Valcourt* a joué au Marquis. Nos amans se réconcilient, sans avoir envie de se venger du Chevalier ; leur bonheur seul est son châtiment. *Frontin* est puni de même, la main de *Marton* fait oublier à Arlequin sa colere. 1784.

Cette Piece, dont une anecdote nouvelle a fourni le sujet, a paru digne de la Scene, non par la force de l'intrigue, & par des incidens propres à exciter de grands mouvemens dans l'ame des Spectateurs, mais par une marche sage, de jolis détails, une diction pure & facile, & par cette gaieté qui rend le talent de l'Auteur si agréable dans les Pieces à Vaudevilles.

Début de M. ***.

Personne n'étoit plus mal logé que *Malherbe*, & les meubles répondoient au logement ; cela n'empêchoit pas les Gens de Lettres d'aller le voir ; mais quand les sept ou huit chaises de sa chambre étoient occupées, il mettoit le verroul, & disoit à ceux qui se présentoient : *Attendez, il n'y a plus de chaises.* Il est bien des Débutans à qui l'on pourroit dire aussi : Attendez, il n'y a plus de places ici que pour le talent.

1784. Le 27 Novembre, M. *** s'eſt eſſayé ſur ce Théatre dans le rôle de *Don Alonze* de *l'Amant jaloux*, & le lendemain dans celui de *Montauciel* du *Déſerteur*. Il a reconnu ſans doute que pour y réuſſir, ce n'eſt pas aſſez d'avoir des intentions, de l'intelligence & de la vivacité, qu'il faut encore y apporter des moyens, un organe qui ne ſoit pas ſourd, un chant facile & un jeu naturel.

Les Amans timides. 28 Décembre.

L'Art d'aimer d'*Ovide* & celui de *Bernard* ont fait plus de Poëtes que d'amans. On ne les lit pas pour ſavoir aimer, on les lit parce qu'on aime, & nulle part la peinture d'un amour naiſſant, d'un premier amour n'eſt plus fidelle que dans la Comédie des *Amans timides*.

Une veuve & un jeune homme ſe trouvent enſemble à la campagne, & ſentent que la douceur de ſe voir ajoute à ſes délices. Ils ſe quittent toujours à regret, & comptent les inſtans qu'ils paſſent l'un ſans l'autre : ſont-ils réunis, les jours, les heures ont la rapidité des momens. Cette ſituation eſt toute nouvelle pour le jeune homme, & elle a pour la veuve le charme de la nouveauté: Mais à meſure qu'ils s'aiment davantage, leur timidité augmente ; ils ne redoutent pas l'amour, & n'oſent en parler le langage. L'un appréhende même de paroître devant l'objet de ſa flamme, & l'autre baiſſe les yeux auprès de celui qui l'enchante. Heureuſement une ſoubrette & un valet qui s'aiment auſſi, remarquent leur embarras, & le diſſipent peu à peu, en facilitant des entrevues à leurs maîtres, & en leur préparant des entretiens où le trouble de l'ame

pouvoit se peindre d'abord, mais qui devoient se terminer par de tendres aveux. Nos amans se déclarent, s'épousent, & par leur empressement à s'unir, font juger de ce qu'ils auroient perdu à se taire. 1784.

Cette Comédie renferme de jolis détails, des traits d'esprit saillans, des pensées délicates & exprimées avec grace; c'est dommage que le fond en soit si léger, l'intérêt si mince, le comique si foible, & les dernieres Scenes si peu dignes des premieres par le vuide qui y regne.

Jamais au Spectateur n'offrez rien d'incroyable,
Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.
Une merveille absurde est pour moi sans appas,
L'esprit n'est point ému de ce qu'il ne croit pas.

Lucette.

Les Auteurs dramatiques ne sauroient oublier ces préceptes sans s'exposer à voir leurs ouvrages jugés d'autant plus rigoureusement, qu'en négligeant de s'y conformer, on ne blesse pas moins l'amour propre des Spectateurs que les regles du goût.

Le 30 Décembre, on vit *Lucette*, Comédie de MM. *Piccini*.

Un Marquis est amoureux de *Lucette*, jeune paysanne d'un village voisin de ses terres, & la fait enlever; mais le Comte *de Lanval* l'arrache à ses ravisseurs, & la rend à ses parens. Le Marquis désespéré d'avoir manqué sa téméraire entreprise, rencontre *Colin*, un de ses vassaux, qui va recevoir la main de *Lucette*, & comme il apprend qu'ils ne se sont jamais

1784. vus, il lui prend fantaisie d'envoyer *Dubois* son valet, sous les habits de *Colin*, pour faire semblant d'épouser *Lucette*, & lui faciliter les moyens de remettre en sa possession celle qui a échappé à sa poursuite. Il exige en même tems du timide *Colin*, qu'il prenne le nom & les habits de son suppôt, & l'accompagne sans révéler le secret. *Dubois* paroît se prêter à la supercherie; mais c'est pour servir *Lucette* & *Colin*, & accélérer leur mariage parfaitement assorti & résolu depuis longtems par les peres.

Cette Piece n'a eu qu'une représentation. L'Auteur s'est cru obligé de la retoucher, par l'indulgence avec laquelle le Public a vu son premier essai, par les égards qu'il doit avoir pour le Musicien qui a bien voulu s'associer avec lui, & surtout par la persuasion où il est que *les talens de ce célebre Compositeur peuvent avoir une valeur indépendante de ses foibles efforts*. Il est certain que la musique de M. *Piccini* n'a besoin d'aucun soutien pour être sentie & admirée; les morceaux d'ensemble de celle de *Lucette* ont été très goûtés, ainsi que plusieurs Ariettes chantées par Mlle. *Burette* avec beaucoup d'ame, de justesse & de goût.

ébut de M *Brocard*. Janvier 185.

La voix la plus étendue, la plus fléxible, la plus douce, la plus harmonieuse qui peut-être ait jamais existé, dit *J. J. Rousseau*, paroît avoir été celle du Chevalier Balthasar *Ferri*, Péroufin, dans le siecle dernier, Chanteur unique & prodigieux. Il avoit au plus haut degré tous les caracteres de perfection dans tous les genres; il étoit gai, fier, grave,

rendre à sa volonté, & les cœurs se fondoient à son pathétique. 1784.

On a pensé tout autrement de l'organe de M. *Brochard* qui a débuté par les rôles de *Pierre le Roux* dans *Rose & Colas*, & de *Mathurin* dans *Blaise & Babet*, & qui ensuite a fait *Gripon* dans *les deux Avares*, & *Lafleur* dans *le Droit du Seigneur*. Néanmoins la bonté de son masque, la vérité de son débit & l'intelligence de son jeu lui ont attiré des encouragemens; il a paru très propre à jouer les paysans, & principalement les niais.

Les deux Freres. 11 Janvier.

Quelqu'un a dit : *Faire des heureux, plaisir de Roi.* Sans doute les Souverains jouissent de cet avantage au suprême degré ; mais les bons cœurs, les ames généreuses ne laissent pas aussi de le goûter. Dans tous les états on peut contribuer au bonheur de ses semblables. N'est-ce rien faire pour eux, que d'aller au-devant de leurs desirs, de les assister dans le besoin, de soulager leurs maux, de les consoler dans leurs disgraces, de guérir leurs passions, de réparer leurs injustices, d'étouffer leurs remords, de les mettre en état de se regarder sans rougir ; enfin de les réconcilier avec eux-mêmes ? Tous ces services doivent être les plus doux fruits de l'amitié, & c'est à nos plus proches parens à se montrer nos premiers amis.

Le Drame des *deux Freres*, par M. *Milcent*, occupa très agréablement la Scene.

D'Eperny a aimé *Léonore*, & un fils est né de ses amours ; mais sur un soupçon d'infidélité, il a quitté sa maîtresse & s'est marié. Cet

1784. hymen l'a rendu pere d'un second fils. L'aîné de ces enfans, oublié comme sa mere, a disparu avec elle. L'autre, plus jeune de deux mois, a été confié dès son bas âge aux soins de *Blinville*, frere de *d'Eperny*. Cet homme cachant sous des dehors brusques & une dureté apparente, des qualités éminentes & une grande sensibilité, découvre par hasard l'infortunée *Léonore*, qui loin de trahir son amant, s'est sacrifiée à son bonheur. Il en prend soin & éleve les deux freres de façon à leur laisser ignorer leur naissance. Au bout de quelque tems, *d'Eperny* devient veuf, & est tenté de se remarier à la Marquise *de Bonneval*. *Blinville* saisit cette circonstance pour lui présenter ses fils, sans lui faire connoître lequel des deux est légitime. *D'Eperny* les trouve si aimables, si intéressans, si attachés l'un à l'autre, qu'il ne peut que partager entr'eux son cœur, en y admettant *Léonore* dont il reconnoît l'innocence, & qu'il se détermine à épouser.

Des caracteres bien dessinés, des situations attachantes, de la chaleur, de l'ame, de grandes figures d'éloquence & des traits de talent ont fait applaudir cette Piece qui, malgré quelques défauts de conduite, remue le cœur, arrache des larmes & entraîne les suffrages. Le sujet en est tiré d'un Conte très agréable de M. *Imbert*, intitulé : *Le modele des Freres*, & imprimé dans le Mercure du 25 Octobre 1783.

Eloges de M. *Granger*, & de — A la seconde représentation, le succès des *deux Freres* fut encore plus flatteur. On ne vit plus les longueurs qui retardoient la marche

de l'action, & on en remarqua mieux le jeu brillant de M. *Granger*, l'aisance de Mlle. *Carline* dans le rôle de *Maurice*, & les heureuses dispositions de Mlle. *Méliancour* dans celui de *Louis*. Cette derniere Actrice sembla d'autant plus digne d'être encouragée, qu'elle jouoit pour la premiere fois la Comédie, & que quelques jours auparavant, elle avoit plu dans le personnage d'*Antonio* de *Richard cœur de lion*.

1784.
Mlles. *Carline* & *Méliancour*.

Alexis & Justine.
17 Janvier.

Toi qui près d'une lampe & dans un jour obscur
Vit les traits d'un amant vaciller sur le mur,
Palpitas & courus à cette image sombre,
Et de tes doigts légers traçant les bords de l'ombre,
Fixas avec transport, sous ton œil captivé,
L'objet que dans ton cœur l'amour avoit gravé;
C'est toi dont l'inventive & fidelle tendresse,
Fit éclorre autrefois le dessin dans la Grece.
Du sein de ces déserts, lieux jadis renommés,
Où parmi les débris des palais consumés,
Sur les tronçons épars des colonnes rompues,
Les traces de ton nom sont encore aperçues.

C'est ainsi que M. *le Mierre* dans son Poëme de *la Peinture*, célebre l'invention de *Dibutade*, fille d'un Potier de Sycione, qui, désolée du départ de son amant, trouva le moyen d'en conserver l'image, en traçant sur une muraille où la lumiere d'une lampe avoit dessiné l'ombre de ses traits, une ligne qui en marquoit le contour. La même idée a été employée dans *Alexis & Justine*, Comédie lyrique de MM. *Monvel* & *de Zede*.

1784. *Alexis* tendre fruit de l'amour & triste victime de l'honneur, a été déposé immédiatement après sa naissance, chez un fermier nommé *Thierri*, qui l'a élevé avec *Justine* sa fille, & a reçu pendant longtems l'argent nécessaire à sa subsistance. *Alexis* a vingt-quatre ans, & il y en a plus de quatorze qu'il paroît oublié de ses parens; mais il n'en est pas moins cher à *Thierri*, ni moins aimable aux yeux de *Justine* à qui il a su plaire. Cette jeune personne le préfere à *Thomas* le plus riche villageois du canton, qui la recherche en mariage, & elle est prête à l'épouser, quand M. *Longpré* vient déclarer qu'*Alexis* est son fils; il annonce aussi qu'il va le pourvoir selon son rang. Cette nouvelle afflige *Thierri*, consterne *Justine* & désespere *Alexis*. Le chagrin qu'elle leur cause, n'échappe point à *Longpré;* mais avant que de s'y montrer sensible, il veut sonder le cœur des amans. Il observe en effet leurs démarches, épie leurs actions, & cherche à deviner leurs plus secretes pensées. Il questionne surtout *Justine* & est convaincu de son honnêteté. Il ne sauroit non plus douter de son amour, en la voyant occupée à fixer sur un mur nouvellement reblanchi les traits de son cher *Alexis*. Cependant il charge son fils de faire ses adieux à *Thierri*, & de lui donner en partant un porte-feuille comme une marque de sa reconnoissance. *Ne dédaignez pas ce que je vous offre*, dit *Longpré* à *Thierri* qui le refuse, *c'est le plus cher présent que je puisse vous faire, c'est le gage de mon aveu, du bonheur de nos enfans; c'est la dot de ma Justine* Chacun tressaille de

joie, *Thomas* lui-même se console de la perte de *Justine*, en reconnoissant qu'elle doit appartenir au plus aimable comme au plus aimé. 1784.

Cette Piece offre quelque ressemblance avec la Comédie de *Félix* donnée en 1777, par M. *Sedaine*, & des rapports entre *Alexis* & le *Lorezzo* de M. *d'Arnaud*. On y trouve des tours vifs, des mots heureux, de belles situations & un grand intérêt. Peut-être que *Thomas* auroit dû avoir plus de part à l'intrigue, & que l'élévation des sentimens des personnages auroit pu s'allier avec le ton simple qui convient à leur état. Au surplus ces taches sont effacées par des beautés de plusieurs genres. La musique de M. *de Zede* est seule capable de les racheter. Vive, fraîche, gracieuse, facile, pathétique & brillante, elle joint la mélodie à l'expression. Le monologue de *Justine : où porter ma douleur mortelle*, déchire l'ame, & pourtant n'a rien que de flatteur pour l'oreille. Les morceaux d'ensemble sont aussi d'une grande perfection, & produisent des effets piquans.

Eloge de Mad. *Dugazon*.

Il n'est pas possible de mettre dans le rôle de *Justine* plus de graces & de vérité, de finesse & de profondeur, de sensibilité & d'abandon que n'en a mis Mad. *Dugazon*. Cette excellente Comédienne n'a plus rien à ajouter à son talent, & désormais pour tout éloge, on dira d'elle : personne ne lui ressemble, & elle est toujours semblable à elle-même.

A la fin de la Piece, le Public a demandé les Auteurs, & M. *Raymond* est venu les nommer. Les Spectateurs ayant voulu aussi té-

1784. moigner leur contentement à Mad. *Dugazon*, elle a paru pour recevoir le tribut qui n'est dû qu'au vrai mérite.

Aux représentations suivantes, on a fait beaucoup de retranchemens dans le second Acte, pour rendre l'action plus rapide, & l'on a supprimé la Scene du portrait qui ne laissoit pas d'en retarder la marche.

Début de Mlle. *Renaldi*. 19 Janvier.

Quand on n'a pas l'habitude du Théatre, c'est beaucoup que d'y avoir de l'aisance, & le mérite de l'inexpérience est d'être sans gaucherie. On n'en a reproché aucune à Mlle. *Renaldi*, fille d'un ancien Acteur Italien, qui a débuté dans le rôle de *Lise* du *Jugement de Midas*, & ensuite dans ceux de *Colombine* du *Tableau parlant*, de *Belinde* dans *la Colonie*, &c. Sa grande jeunesse a même intéressé, sa voix a paru jolie, & son jeu peu formé n'étoit pas entiérement dépourvu d'agrémens.

Colombine & Cassandre le Pleureur. 3 Février.

Si la gloire s'attache aux hommes de génie, & semble, comme on l'a dit, les récompenser de s'être occupés d'elle, ne se repose-t-elle pas en quelque sorte sur eux du soin de la venger de quiconque la recherche, sans employer les moyens de l'obtenir? On peut la regarder comme une belle dont les favoris punissent leurs foibles rivaux.

Cassandre ennuyé d'être veuf, a envie de se remarier à *Isabelle;* mais il a pour rival le beau *Léandre*, & ce rival est dangereux, car il est jeune, gai, aimable & sait plaire. Il étoit aussi fort aimé de *Colombine* qui s'en est détachée généreusement en faveur de sa tendre amie. Celle-ci par reconnoissance, prétend

prétend lui faire épouser *Cassandre* dont elle a une promesse de mariage. En conséquence elle ne se montre pas indifférente aux soins du vieillard. Elle paroît même écouter sans répugnance le dolent aveu de sa flamme. Le bon homme ne se sent pas d'aise, il veut dans un amoureux transport embrasser sa chere *Isabelle*. La jeune personne s'éloigne, & *Colombine* qui est venue là à tout hasard, se trouve dans ses bras. *Cassandre* est d'abord mécontent de la supercherie ; mais par arrangement, il reprend son ancienne maîtresse, & *Léandre* épouse *Isabelle*. 1784.

Tel est le plan usé de *Colombine & Cassandre le pleureur*. Il ne devoit trouver grace que devant un Public excessivement indulgent, encore auroit-il fallu pour être supportable, qu'on le remplît avec goût. Mais le fond & les détails de la Piece ont sans doute été jugés pour le moins très insipides, puisqu'on n'a pu finir le second Acte, malgré les agrémens de la musique dont on a goûté plusieurs morceaux, & dans laquelle on a remarqué une gaieté piquante, un orchestre bien travaillé, & de beaux effets.

La Femme jalouse. 15 Février.

On disoit à Mad. *du D****. que son mari ne voyoit pas de jolies femmes avec indifférence : *Il m'importe peu*, répondit-elle, *qu'il promene son cœur toute la journée, pourvu qu'il me le rapporte le soir*. Rien de plus sensé que cette réponse. On pardonne aux amans un peu de jalousie, mais il n'en faut pas en ménage.

Le bonheur des époux est dans la confiance.

Ce vers heureux termine la Comédie de
1784. *la Femme jalouse* dont on est redevable à M. *Desforges*.

Mad. *Dorsan* jalouse à l'excès de son mari, se tourmente en vain depuis seize ans pour lui trouver des torts capables de justifier ses soupçons; mais elle s'imagine avoir enfin trouvé dans le Secretaire de M. *Dorsan* de quoi les appuyer. C'est une boîte d'or à double fond, qu'on ne peut ouvrir à moins que d'en savoir le secret. Elle presse son mari de lui dire ce qu'elle contient. On refuse d'abord de la satisfaire, puis on lui montre un portrait qu'on assure être de fantaisie, & avoir été acheté avec la boîte. Il n'en est rien; ce portrait est celui d'une femme que *Dorsan* avoit épousée secrétement en premieres noces, & qui en mourant, lui a fait promettre de cacher à l'épouse qu'il prendroit, la naissance de l'enfant qu'elle venoit de mettre au monde, pour ne pas l'exposer aux duretés d'une marâtre. Un peu après, Mad. *Dorsan* intercepte une lettre par laquelle on mande à son mari que *Clémence* forcée de partir de Tours par la maladie dangereuse de la personne qui en prenoit soin, arrive à Paris. Aussitôt elle se rend au bureau des Messageries, où d'*Aranville*, intime ami de *Dorsan*, devoit aller la recevoir. *Clémence* en étoit déjà sortie, pour joindre celui qui n'étoit encore à ses yeux que son bienfaiteur. *Dorsan* la place chez un nommé *Gervais*, ancien domestique dont la discrétion & l'honnêteté lui sont connues; mais Mad. *Dorsan* la croyant retirée chez

d'*Aranville*, bouleverse toute la maison afin de découvrir l'objet de sa jalousie. Celui-ci informé de cette extravagance, engage son ami à ne plus souffrir que son épouse empoisonne sa vie, & il lui conseille de se séparer : *Dorsan* s'y détermine. Sur ces entrefaites, paroît Mad. *Dorsan* qui voit *Clémence*, & reconnoît dans ses traits le portrait enfermé avec tant de précaution : elle se met en fureur, & dans ses emportemens, elle parle à *Dorsan* de séparation, & menace *Clémence* de la faire enfermer. La jeune fille étonnée du trouble qu'elle cause, profite de l'instant où elle est libre, pour demander à *Dorsan* une retraite paisible & le nom de ses parens. *Dorsan*, les larmes aux yeux, lui apprend qu'elle est dans les bras de son pere, & que si elle n'a point de répugnance pour d'*Aranville*, il sera son époux. *Clémence* accepte sans hésiter, la proposition de *Dorsan*, & d'*Aranville* qui regarde ce consentement comme un premier gage de bonheur, ne tarde point à désabuser Mad. *Dorsan*. Il lui dévoile l'origine de *Clémence*, & la laisse en proie aux regrets les plus cuisans. Bientôt de généreuses résolutions leur succedent : Mad. *Dorsan* vole à la rencontre de son époux, se jette à ses pieds, abjure ses défiances, donne à d'*Aranville* la main de *Clémence*, comble les vœux de sa fille *Eugénie* en l'unissant à *Ferval*, & reprend ainsi sur tous les cœurs les droits qu'elle avoit perdus. 1784.

Cette Piece ne ressemble que par le titre à la Comédie de *Jolly*, en trois Actes, en vers,

1784. imitée d'un canevas Italien de *Riccoboni* pere, & jouée sur ce Théatre en 1726. C'est un Drame Anglois de M. Georges *Colman*, intitulé : *The jealous Wife* ou *la Femme jalouse*, qui en a fourni l'idée. Mais M. *Desforges* en a écarté ce qui n'auroit pas été bien assorti à nos mœurs, & pour y accommoder certains traits, il a été obligé de les adoucir ; il s'est rendu maître de son sujet ; les divers incidens qui forment le nœud de l'intrigue, lui appartiennent, & outre le mérite de la nouveauté, ils ont celui d'intéresser, d'amener des situations piquantes, & de produire de superbes effets. Les caracteres sont très variés & tracés avec esprit. Les moins importans sont utiles & nécessaires, soit en contribuant au maintien des bienséances dramatiques, soit en augmentant la vivacité de l'action. *Dorsan* par fois indigné, laisse toujours voir un bon cœur, une sensibilité profonde. D'*Aranville* pour être brusque & dur, n'en connoît pas moins les devoirs de l'amitié, les droits de la vertu. Mad. *Dorsan* inquiete & vive, a des fougues vraiment théatrales : son caractere défiant & emporté se développe avec un art infini. Son énergie contraste à merveille avec la douce naïveté d'*Eugénie*. L'une donne à l'ame de fortes secousses ; l'autre la repose & la met en état d'éprouver des agitations nouvelles. La premiere entraîne les Spectateurs dans tous les écarts où la passion la jette. La seconde les ramene à eux mêmes, & leur fait goûter les plaisirs purs qui suivent l'innocence & les premiers mouvemens de l'amour.

S'il falloit dire lequel de ces deux personnages décele plus de talent, on se décideroit en faveur du dernier, par la difficulté de le rendre intéressant pendant cinq Actes. Le dialogue est naturel & le style animé, élégant, sans faux brillans, sans pointes, sans jargon. Le but moral est marqué jusques dans la bassesse des moyens, dont se sert Mad. *Dorsan* pour aller à ses fins. Mais on a observé que la base de l'intrigue est foible, puisqu'elle porte uniquement sur un serment invraisemblable, arraché mal à propos, & gardé contre toute raison. La conduite de *Dorsan* n'a pas été jugée conforme à celle d'un bon pere & d'un époux. On a cru voir que d'*Aranville* n'avoit pas pour Mad. *Dorsan* les égards qu'un tuteur a pour sa pupille, & qu'il auroit dû la détromper plutôt, au lieu de la laisser dans des accès de jalousie d'autant plus violens, qu'ils sont fondés en apparence. Le consentement de *Clémence* à son mariage a semblé trop précipité. On a entrevu des rapports entre *Gervais* & *Philippe Hombert*, entre *Dorsan* & *Chrisale* des *Femmes savantes*, & entre d'*Aranville* & *Ariste* de la même Piece. Enfin la versification n'a point paru également soignée, & on l'a trouvée en général si surchargée d'épithetes, que l'on s'est rappellé que *Voltaire* disoit en parlant de quelques Ecrivains : Si l'on pouvoit leur faire entendre que l'adjectif est le plus grand ennemi du substantif, encore qu'ils s'accordent en genre, en nombre & en cas. 1784.

Quelque justesse que puissent avoir ces observations, de belles masses, des détails agréa-

1784. bles, d'éloquentes tirades, l'entente de la Scene, un grand intérêt ont effacé aux yeux de la multitude, les taches qu'on y releve : la Piece a eu constamment un brillant succès. L'Auteur demandé à grands cris, est venu recevoir les plus vifs applaudissemens. On a prodigué aussi de justes éloges aux Acteurs. Mad. *Verteuil* a embelli le rôle de Mad. *Dorsan*, Mlle. *Carline* s'est distinguée dans celui d'*Eugénie*; le personnage d'*Aranville* a été très-bien fait par M. *Courcelle*, & M. *Granger* a joué *Dorsan* avec beaucoup de noblesse, de décence, de graces & de sensibilité.

Eloges de Mme. *Verteuil*, de Mlle. *Carline*, & de MM. *Courcelle* & *Granger*.

Début de Mlle. *Guérin*.

On demandoit à une jeune Actrice qu'on avoit en quelque façon contrainte à débuter à Paris, ce qui lui avoit imposé le plus de l'affluence des Spectateurs ou de la grandeur de la Salle : *Je n'ai été frappée*, dit-elle, *que de me voir sur la Scene.* Combien de Débutans pourroient faire la même réponse, s'ils avoient autant de franchise & de modestie ?

Mlle. *Guérin* s'est essayée le 16 Février, dans le rôle d'*Hélene* de *Silvain.* On suppose avec plaisir que la timidité a étouffé ses moyens ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il a fallu se borner à louer sa voix dont le timbre est agréable.

Compliment de clôture.

Le 12 Mars, on a donné pour la clôture *Fanfan & Colas* avec *Richard cœur de lion.* Les Acteurs de cette derniere Piece, sans sortir de la Scene, ont rendu leurs hommages au Public, par un dialogue & des couplets ingénieux. M. *Clairval* qui a exprimé le premier ses sentimens, a dû remarquer que l'on

savoit gré à ses camarades de la déférence qu'ils avoient pour lui, & quand Mad. *Dugazon* a désiré que le rétablissement de sa santé la mît en état de satisfaire son zele, les applaudissemens dont la Salle a retenti, ne lui ont pas permis de douter du vif intérêt qu'elle inspire. 1784.

Etat des Pieces jouées.

On pourroit peut-être comparer le zele des Comédiens Italiens à la seve d'un arbre vigoureux qui se répand par toutes les branches, & lui fait pousser tous les ans en abondance du bois, des feuilles & des fleurs.

Les nouveautés de l'année 1784 consistent en neuf Pieces à Ariettes, deux Pieces à Vaudevilles, deux Drames & huit Comédies. Indépendamment de ces ouvrages, on a remis au Théatre *Isabelle & Fernand*, *Florine*, l'*Epreuve villageoise* & *le Temple de l'Hymen*, ce qui fait en tout vingt-cinq Pieces.

Etat des Comédiens.

Il n'y eut de changemens que parmi les Acteurs & Actrices aux appointemens. MM. *Murgeon* & *Darius* se retirerent, & MM. *Becq*, *de Crosne* & *Michu* l'aîné furent admis à l'essai.

Etat de la danse.

L'état de la danse seroit absolument le même que celui de l'année derniere, sans la retraite de M. *Beguin* & de Mlle. *Honorine*.

Mort de M. *Anseaume*.

La mort a enlevé cette année M. *Anseaume* qui a été si longtems utile à ce Spectacle dont il étoit Secrétaire & Répétiteur. Né à Paris, il est entré de bonne heure à la Doctrine Chrétienne, & il en est sorti pour embrasser un autre état qu'il a pareillement abandonné. Dès qu'il s'est vu libre, il a travaillé pour le Théatre. L'Opéra comique a profité de ses premiers

1784. essais ; la Comédie Italienne a recueilli ses talens. Parmi un grand nombre de Pieces qu'il a composées pour elle, *le Peintre amoureux de son modele*, *le Médecin de l'amour* & l'*Ecole de la jeunesse* méritent d'être distingués. On y trouve une coupe heureuse, de la légéreté, de la combinaison, de la méthode, du goût & des effets. Le Poëte y a conservé ses avantages, & le Musicien n'y a pas perdu les siens. D'ailleurs le dialogue en est vif & facile. Les mêmes agrémens joints à beaucoup de gaieté & de diversité brillent dans les Comédies auxquelles il a eu part, & dans un très grand nombre de complimens de clôture & de rentrée, ouvrages dont le mérite seroit plus justement apprécié, si les difficultés en étoient mieux senties.

Mort de M. *Daucourt*.

M. *Godart Daucourt*, Fermier Général, est mort aussi vers le même tems. Il étoit de Langres, & a composé pour ce Théatre *la Déroute des Paméla* & *l'Amour second* où il y a de l'esprit, de la facilité, de l'élégance & du goût. Tous ses autres écrits sont marqués au même coin, & les *Mémoires Turcs* offrent de plus un grand intérêt & une excellente critique de nos mœurs.

1785. Discours de rentrée.

Il seroit à désirer que les premiers sujets de la Comédie Italienne fussent toujours chargés des discours de clôture & de rentrée ; ils pourroient les rendre intéressans, en appréciant avec goût les Pieces & les débuts, & en se livrant à l'examen de tout ce qui concerne leur art. Avec quelle justesse & quelle clarté n'en exposeroient-ils pas les principes, les

regles, les difficultés, les avantages? & quelle impression ne feroit point ce récit animé par des peintures, relevé par des beautés de style & soutenu par des exemples, surtout si certains faits liés à l'histoire du Théatre, y étoient enchassés dans des louanges délicates. 1785.

Il y en a plusieurs de cette espece dans le discours de rentrée que M. *Granger* a prononcé le 5 Avril, & qui a été singuliérement goûté. Messieurs, a-t-il dit, la reconnoissance s'exprime simplement; elle ne veut pas éblouir, elle aime mieux persuader : puisse la nôtre avoir cet avantage auprès de vous? Eh! comment pourriez-vous douter de sa sincérité, Messieurs? Quel Théatre a plus éprouvé vos bontés? quel genre n'avez-vous pas encouragé parmi nous? Dès longtems les Pieces à ariettes reçoivent de vous un accueil flatteur; des compositions ingénieuses & brillantes, une heureuse exécution, fruit d'un travail guidé par votre goût & vos lumieres, ont établi leurs succès & semblent en garantir la durée.

Les applaudissemens que vous avez accordés réellement à des Auteurs dont les talens vous ont toujours été chers, confirment cet espoir.

Le Vaudeville a reparu sur la Scene, & sa gaieté vous plaît comme autrefois : enfin, Messieurs, vous avez vu avec intérêt le rétablissement du genre François sur ce Théatre, vous vous êtes plus à nous suivre dans cette nouvelle carriere dont vous connoissez les difficultés: vous nous avez tenu compte au moins des efforts; & si l'événement a quelquefois trompé notre attente, votre indulgence a toujours adouci

1785. nos regrets. Dans des jours plus heureux, chacun de nos progrès a été un plaisir pour vous. Vous nous l'avez prouvé, Messieurs, en daignant accueillir plusieurs ouvrages dramatiques dans le cours de l'année derniere, & si celui que nous vous offrons encore aujourd'hui, (*la Femme jalouse*) vous a paru digne d'estime, si nous vous le rappellons en ce moment, c'est moins pour nous enorgueillir de son succès, que pour vous en faire hommage. Oui, Messieurs, nous vous devons tout, mais nous aimerons toujours à vous le rappeller : toujours occupés de varier vos plaisirs, nous continuerons à vous offrir des nouveautés dans tous les genres ; nous ne pouvons le faire qu'en nous livrant à un travail constant & pénible, mais quoi qu'il en puisse coûter pour mériter vos suffrages, on l'oublie aisément, quand on a le bonheur de les obtenir.

Théodore. 28 Avril. On ne connoît jamais bien, dit le Chancelier *Bacon*, la joie des peres ni leurs chagrins, parce qu'ils ne peuvent exprimer leurs plaisirs, & qu'ils n'osent parler de leurs peines. L'amour paternel leur rend les soins & les fatigues plus supportables; mais les malheurs & les pertes doublement amers.

Que ceux qui ont à soutenir l'état & la qualité de pere, voient dans la Comédie de *Théodore*, par M. *Marsollier de Vivetieres*, comment dans certaines occasions, le pouvoir paternel fait plier, & jusqu'où peuvent aller la condescendance & le dévouement des peres.

Théodore, fille d'un Baronnet, est destinée à un riche Négociant, nommé *Colmann*, &

ſon mariage doit ſe faire inceſſamment. En vain *Belton* a des vues ſur elle, inutilement elle a de l'inclination pour *Belton;* ils ont ordre de ne plus ſe voir. *Belton* déſeſpéré propoſe à ſa maîtreſſe de l'enlever, & de s'unir à elle, ſans le conſentement de ſon pere, que les ordonnances du pays n'exigent pas toujours. La jeune fille a la foibleſſe d'y conſentir : elle va même la premiere au rendez-vous. Le *Baronnet* à qui on a tout dit, ne tarde point à s'y trouver, & c'eſt pour uſer de clémence. Il épargne à ſa fille les reproches qu'elle s'eſt attirés, lui donne ſa dot, & lui permet de le rendre à jamais malheureux. *Théodore* pénétrée d'un procédé ſi généreux, renonce à ſon amant, ſans trop eſpérer que la piété filiale la dédommage de ce ſacrifice. Cependant *Colmann* arrive enivré par avance du bonheur qui l'attend; mais dès ſa premiere entrevue avec *Théodore*, il s'aperçoit qu'un autre a ſon cœur, & quand il n'en peut plus douter, il borne ſes prétentions à toucher le *Baronnet* en faveur de ſon rival, & il a la ſatisfaction de voir réunis deux tendres amans qui ſe croyoient ſéparés pour toujours. 1785.

Telle eſt l'analyſe de *Théodore*, dont une Comédie Angloiſe intitulée : *Les fauſſes Délicateſſes*, a fourni l'idée. Il y a dans cet ouvrage des traits d'eſprit, des mots heureux, des caracteres aſſez bien deſſinés, entr'autres ceux du Major, du Jardinier & de la Soubrette; néanmoins il n'a pas ſemblé par-tout également intéreſſant. Le ſecond Acte a paru un peu froid, & le dénouement trop prévu.

1785. La musique qui est de M. *Davaux*, connu par de belles symphonies, pourroit être plus dramatique; mais on y trouve de la netteté, de la grace, de la facilité, d'heureuses intentions, des airs très piquans, une jolie ouverture & un orchestre bien ordonné.

Les beautés musicales de cette Piece firent encore plus de sensation, lorsque M. *Marsollier* en eut resserré l'action & le dialogue.

Début de Mlle. *Renaud*. 9 Mai.

L'art des sons n'est que l'art d'émouvoir & de plaire.
. . . .
Mais bannissez l'aprêt, il nous glace, & le chant,
S'il est maniéré, cesse d'être touchant.
Evitez avec soin la molle afféterie :
Qu'avec légéreté votre voix se varie,
Jaloux de l'embellir, craignez de la forcer :
Un organe contraint ne peut intéresser.
Soyez vrai, naturel; c'est la premiere grace,
Et celle qu'on poursuit, dégénere en grimace.

Jamais ces préceptes n'ont été mieux suivis que par Mlle. *Renaud* qui a débuté par le rôle de *Lucette* dans *la fausse Magie*. Une figure intéressante, un air ingénu, un maintien décent, un organe pur, une voix douce & fléxible, une exécution précise, facile & sûre, un chant simple, sans contrainte, sans maniere, & un jeu qui se sent bien moins de l'inexpérience qu'il n'annonce de finesse, ont excité l'enthousiasme du Public. Il a reconnu dans Mlle. *Renaud* qui réunit à l'âge de quinze ans, des qualités si rares, l'aimable Virtuose qu'il

1785.

avoit vivement applaudie au Concert Spirituel, dans la quinzaine de Pâques de 1781. La suite de son début lui a également attiré l'universalité des suffrages. On a remarqué que la Chanteuse s'éclipsoit peu à peu pour faire place à l'Actrice, & qu'elle montroit trop d'application & de zele, pour qu'il fallût lui dire :

Donnez-nous le plaisir de vous trouver parfaite.

Déjà par vos accens vous attirez, vous séduisez les Spectateurs : on ne peut vous comparer qu'à une sirène, & pourtant il n'y a point d'*Ulysse* qui cherche à se garantir du danger de vous entendre.

Reprise du *Corsaire*. 19 Mai.

Il en est de certaines productions comme des visages ; au bout de quelque tems, on leur trouveroit moins d'agrémens, si on n'avoit soin de leur rendre de la fraîcheur ou d'en sauver les irrégularités par des ornemens bien entendus. Il n'y a que la vraie beauté qui n'ait jamais besoin de parure.

MM. de la *Chabeaussiere* & d'*Aleyrac* qui ne se contentent pas de bien faire, quand ils peuvent faire mieux, ont retouché & embelli la Comédie du *Corsaire*. Le 19 Mai, on leur a su gré d'y avoir ajouté plusieurs airs & deux Scenes dont l'une est remplie d'intérêt & l'autre de gaieté.

La Dupe de soi-même. 24 Mai.

On commence par être dupe,
On finit par être fripon.

On a cru voir l'inverse de ces vers de Mad. *Deshoulieres* sur le jeu, dans la Comédie intitulée : *la Dupe de soi-même.*

1785. Un riche Négociant Hollandois ne veut pas donner sa fille *Agathe* à *Sainclair*, jeune Officier qui l'aime autant qu'il en est aimé, parce qu'il a peu de fortune; & il prétend lui faire épouser *Christine*, fille d'un Commis très opulent avec lequel il a des liaisons: il en fait la demande à son ami qui la rejette durement. Aussitôt par esprit de vengeance, & dans la persuasion où il est que *Sainval* est amoureux de *Christine*, il lui conseille de l'enlever, & lui prête une voiture & l'argent nécessaire pour l'exécution de cet odieux dessein. *Sainval* profite de l'erreur, des conseils & des secours du commerçant pour enlever sa maîtresse. Un billet d'*Agathe* dont son amie envie le sort, & une lettre de l'Officier découvrent tout, & laissent le Négociant confus d'être pris dans ses propres filets.

Il y a dans cette Piece, imitée de *Goldoni*, du mouvement, des situations, une grande entente du Théatre, & des Scenes intéressantes; mais elle blesse tout à la fois la raison, les bienséances théatrales & l'honnêteté publique : aussi a-t-elle révolté les gens de goût, & indigné ceux qui conservent encore du respect pour les mœurs.

Début de Mlle. *Valery*. 24 Mai.

Le même jour Mlle. *Valery* s'essaya dans le rôle d'*Araminte* des *fausses Confidences*, & malgré ses difficultés, elle le rendit avec une intelligence peu commune dans un sujet qui ne fait que d'entrer dans la carriere du Théatre. La décence, la noblesse & la sensibilité avec lesquelles elle s'est acquittée ensuite des personnages d'*Amélie* dans *Amélie & Monrose*,

de *Cloris* dans *les Maris corrigés*, & de *Sophie* dans *Tom Jones à Londres* lui ont valu de nouveaux encouragemens. 1785.

Albert Ier. ſurnommé *le Pieux*, Duc de Baviere & Comte de Vohbourg, ſignala toujours ſon courage dans les combats. En 1440, on le vit refuſer la couronne de Boheme, ne voulant pas ôter au fils du Roi le diadême dont il devoit hériter. Il épouſa en premieres noces *Eliſabeth*, fille d'*Eberhard*, Comte de Wirtemberg, & en ſecondes noces, *Anne*, fille d'*Eric*, Duc de Brunſwick ; il gouverna ſes Etats avec juſtice, favoriſa les Lettres & mourut en 1460, regretté de ſes Sujets dont il fut l'amour. *Agnès Bernau.* 21 Juin.

Un Comte de l'Empire peint tout autrement *Albert* dans une Tragédie où les défauts les plus marqués ſont en quelque façon rachetés par des beautés de détail vraiment ſublimes. Il le rend ſottement amoureux d'*Agnès Bernau*, fille d'un Baigneur, & la lui donne pour épouſe. Le Duc *Erneſt* ſon pere, pour le punir de cette extravagance, lui interdit l'entrée d'un tournoi, & *Albert* frappe le Miniſtre à qui il attribue ſon humiliation. Celui-ci furieux, jure la perte d'*Agnès*, & la fait condamner à être précipitée vivante dans le Danube. *Albert* arrive avec la grace d'*Agnès*; mais il ne reſte plus de cette infortunée que le cadavre flottant ſur les eaux.

Cet ouvrage imprimé dans le quatrieme volume du Théatre Allemand, par M. *Friédel*, a fourni tout le fond de la Comédie d'*Albert & Emilie*, repréſentée aux François le 30 Avril

1785. dernier, & celui du Drame qui a pour titre : *Agnès Bernau.*

Ernest, qui a défait dans un combat le parti de son fils, est prêt d'envoyer *Agnès* au supplice, & un peu après la troupe d'un ami d'*Albert* le surprend & le fait prisonnier. Mais comme *Albert* n'use de la victoire que pour se jeter aux pieds du captif, & le conjurer de ne pas le séparer de son épouse, il en obtient ce qu'il désire, & voit confirmer son mariage.

Eloges de M. *Granger* & de Mlle. *Pitrot.*

Les trois premiers Actes de ce Drame, de la composition de M. *Milcent*, & qui a des rapports avec *Inès de Castro*, n'ont pas excité de grandes sensations, excepté dans la Scene du tournoi ; mais le quatrieme admirablement joué par Mlle. *Pitrot* & M. *Granger*, a produit beaucoup d'effet. La situation d'*Agnès*, ses sentimens, sa noblesse, ses peines intéressent, attendrissent & arrachent des larmes. On auroit désiré que la haine de l'ennemi d'*Albert* fût plus motivée, & qu'il y eût moins de négligence & d'inégalité dans le style.

L'heureuse Réconciliation. 25 Juin.

L'inquiétude & l'inconstance ne sont dans la plupart des hommes que la suite d'un faux calcul. Une prévention trop avantageuse pour les biens qu'on désire, fait qu'on éprouve dès qu'on les possede, ce mal-aise & ce dégoût qui ne nous laissent jouir de rien. L'imagination détrompée & le cœur mécontent se portent à de nouveaux objets dont la perspective nous éblouit à son tour, & dont l'approche nous désabuse. Ainsi d'illusion en illusion l'on passe sa vie à changer de chimeres. C'est la maladie des ames vives & délicates ;

la

la nature n'a rien d'assez parfait pour elles. De là vient qu'on a mis tant de gloire à fixer le goût d'une jolie femme. 1785.

Telle est la moralité d'un des meilleurs Contes de M. *Marmontel* (*l'heureux Divorce*) où l'on a puisé le sujet de *l'heureuse Réconciliation*, Comédie en un Acte, mêlée d'Ariettes.

Le Marquis de *Lisere* voyant que *Lucile*, sa femme, est continuellement emportée par le tourbillon des plaisirs, s'imagine n'être plus aimé d'elle. De son côté, *Lucile* gâtée par la lecture des Romans, croit que son mari est infidelle, parce qu'elle ne lui trouve plus les transports amoureux des héros dont l'image l'occupe sans cesse. Ils se refroidissent, se querellent & se brouillent. Le mari prend la résolution d'abandonner le séjour de la Capitale, & de se retirer dans une de ses terres; mais avant que de partir, il écrit à sa femme qu'il la quitte, & n'emporte d'elle que son portrait. En voyant, lui dit-il, le plaisir qui brille dans ses yeux, je vous croirai heureuse, & cette illusion adoucira mon chagrin. *Lucile* qui étoit déjà lasse de la vie bruyante qu'elle menoit, & qui regrettoit intérieurement des jouissances plus douces & plus paisibles, se fait remettre le portrait, rembrunit ses vêtemens, efface les roses de son teint, jette de la langueur dans ses traits, ôte le feu de ses regards & mouille son visage de larmes. *Lisere* tressaille de joie, & *Lucile* qui l'observe, court se jeter à ses pieds, pour lui témoigner que la toile exprime foiblement son repentir; mais *Lisere* veut que ce soit dans ses bras,

1785. qu'elle abjure des préjugés & des erreurs qui troublent les meilleurs ménages.

Cette Piece fut reçue assez froidement; ce n'est pas que le ton des personnages soit mauvais & les détails choquans ; mais l'intrigue a paru pauvre , l'action languissante , l'intérêt foible & le style négligé.

La musique qui est un essai de M. *Lachnit*, Compositeur Allemand , prouve son intelligence : elle renferme des intentions heureuses & des idées agréables ; l'expression est plus souvent intéressante & juste, qu'elle n'est froide & forcée. Enfin M. *Lachnit*, par les ressources & les combinaisons de son Art , a couvert , autant qu'il étoit possible , la foiblesse de l'ouvrage sur lequel il a travaillé.

Claude & Claudine. 28 Juin.

Peres féconds , sacrifiez sans peine
Tous les enfans qu'une facile veine
Produit sans choix , enfante sans dessein ,
Ou laissez-les mûrir dans votre sein.

Le C. *de B.* ***.

Si certains Auteurs suivoient cet avis , on verroit moins de sottises ; le Public ne seroit pas inondé de fatras , & *Claude* & *Claudine* pourroient être ignorés.

Claude & *Claudine* s'aiment , & voudroient se marier ; mais ils sont tous deux si simples , qu'ils ne savent pas seulement ce que c'est que le mariage. *Claude* va s'en informer , & revient , à ce qu'il prétend , très au fait de la chose. Pour *Claudine* , elle s'endort, & c'est dans un songe que la nature lui apprend à

peu près ce qui en eſt. Nos amans moins inſtruits que de coutume, mais autant qu'il eſt néceſſaire, aſpirent plus que jamais à être unis, & un Seigneur auquel ils ſont attachés, conſent qu'ils s'épouſent. 1785.

Telle eſt la ſubſtance de ce qu'on a bien voulu appeller un Opéra comique, & qui n'eſt qu'un amas de couplets ſans liaiſons, ſans motifs, entiérement dépourvus de fineſſe & de gaieté. Que *Claude* & *Claudine* ne reſſemblent-ils à l'*Alain* & à la *Nicette* de *la Chercheuſe d'eſprit ?* ils ſeroient naïfs, intéreſſans, au lieu d'être niais & froids ; leurs inquiétudes auroient amuſé, leur curioſité ſeroit devenue piquante, leur embarras auroit fait plaiſir, tandis qu'ils n'ont cauſé que de l'ennui & du dégoût.

Voici le ſeul couplet qui ait été loué de cette chétive production.

Quand une Piece eſt applaudie,
C'eſt pour nous un très grand bonheur ;
Cela redouble notre envie
De contenter le Spectateur ;
Mais quand l'Amateur fait la mine,
Et qu'il n'écoute plus l'Acteur,
La Comédie eſt la *Claudine*,
Et le vrai *Claude*, c'eſt l'Auteur.

Succès de Mlle. *Desbroſſes* dans le rôle de *Juſtine*.

L'injuſtice à la fin produit l'indépendance.

Voltaire, dans Tancrede.

Elle anime auſſi quelquefois le talent qui

1785. n'en eſt point abattu, & elle le fait briller davantage.

Mlle. *Desbroſſes* voyant le Public privé à regret de la repréſentation d'*Alexis & Juſtine*, par la mauvaiſe ſanté de Mad. *Dugazon*, étudia le rôle de *Juſtine*, & ſans s'aveugler ſur les difficultés de le rendre avec autant de ſuccès que l'Actrice qui s'y eſt toujours attiré l'univerſalité des ſuffrages, elle oſa ſe préſenter, le 4 Juillet, pour le remplir. La réception qu'on lui fit, toute décourageante qu'elle étoit, ne lui ôta point l'uſage de ſes moyens, tant elle comptoit ſur les effets de la prévention ! tant elle étoit perſuadée que l'eſtime qu'on a pour un Artiſte, n'eſt que trop ſouvent excluſive ! mais elle lui donna une phyſionomie touchante : l'eſpece de douleur qui ſe peignit tout à coup ſur ſon viſage, inſpira de l'intérêt. On voulut bien l'entendre avant que de la juger. Mlle. *Desbroſſes*, dès les premieres Scenes, montra une intelligence & un naturel qui lui valurent des applaudiſſemens ſans nombre ; & elle mit dans le reſte du rôle, tant de graces, d'eſprit, de ſenſibilité & d'abandon, qu'elle eut autant de partiſans que de Spectateurs. On l'a demandée à la fin de la Piece, & c'eſt alors qu'on eſt convenu unanimement qu'il n'eſt pas impoſſible que dans certains rôles, Mad. *Dugazon* ait une rivale digne d'elle.

Les Aveux imprévus. L'Abbé *Trublet* compare une penſée peu développée à une fleur non épanouie. Quelques-uns, ajoute-t-il, aiment bien autant le bouton que la roſe ; mais d'autres, en plus grand

nombre, ne savent pas voir la rose dans le bouton : tout Ecrivain doit donc étendre suffisamment ses pensées. Il est encore plus essentiel que les Auteurs dramatiques donnent aux caracteres de leurs personnages le développement dont ils sont susceptibles ; car les esprits fins voient en quelque sorte au-delà de ce qu'ils voient ; mais il n'y a personne qui ne désire de voir un personnage tel qu'il doit être, pour produire le plus grand effet. 1785.

Le 2 Août, on eut la premiere représentation des *Aveux imprévus*, dont voici l'analyse.

Dorville est à la veille d'épouser *Léonore* : c'est ce qu'on appelle un mariage de convenance ; l'amour y a si peu de part, que *Dorville* souhaiteroit que *Floricourt* s'unît à *Léonore*, afin d'avoir la liberté de se marier à *Sophie* dont il est épris. L'arrangement n'est pas facile ; des deux côtés il y a des obstacles. *Sophie* croiroit manquer au pere de *Léonore* qui l'a élevée, & à *Léonore* elle-même qui a la plus sincere amitié pour elle. *Dorville* appréhende de courroucer son oncle qui vient d'arriver pour conclure l'affaire. Un valet intriguant & une soubrette adroite entrent dans les vues de *Dorville* ; mais leur manege ne réussit pas. Le contrat va être signé, ainsi que l'ont fait dresser les deux vieillards, quand *Léonore* les prie de permettre de céder *Dorville* à *Sophie*, & d'épouser *Floricourt*. Quelque étonnés qu'ils soient de l'inconstance de ces amans, ils ne sauroient refuser de consentir à un échange qui paroît devoir faire leur bonheur.

1785. puisqu'il est fondé sur une estime & des inclinations mutuelles.

Cette Piece n'est assurément ni sans défauts ni sans mérite. Le titre ne lui convient guères, car les *Aveux* qu'on y fait, y sont pressentis. L'action manque de chaleur & de rapidité ; les caracteres des personnages ne sont pas assez prononcés, entr'autres, celui de *Floricourt*, qui seroit charmant s'il étoit plus développé. Les incidens ne sont pas toujours d'un bon choix, & ce qu'on dit de l'indiscrétion des femmes est extrêmement rebattu. Mais on y remarque des Scenes bien faites, des situations très comiques, & des étincelles de talent qui donnent une idée avantageuse de l'Auteur.

Reprise de l'*Amant statue*, avec des Ariettes.

Le Chevalier *de Méré* écrivoit à Madame *de Maintenon : Il me semble que si vous étiez un peu plus enjouée, & qu'on pût espérer de vous plaire en badinant, vous en seriez plus saine & plus heureuse.* Puisque la gaieté, comme on n'en sauroit douter, contribue à la santé & au bonheur, ceux qui cherchent à nous l'inspirer, ont quelques droits à notre reconnoissance ; mais cette qualité ne se communique pas généralement par toutes sortes de voies. Il est des fronts que la licence dans les paroles ou les écrits ne déride jamais.

La Comédie de l'*Amant statue*, qu'on a vue en Vaudevilles, le 20 Février 1781, a reparu le 4 Août de la présente année, avec des changemens & des Ariettes. Les traits d'enjouement un peu libre qu'on y avoit désaprouvés dans sa nouveauté, auroient pu en être écartés, sans nuire à sa réussite, d'autant

plus que le genre de l'Ariette semble les comporter difficilement. 1785.

La musique a été trouvée fraîche, légere, variée, analogue aux paroles, & convenable au ton de l'ouvrage. M. d'*Aleyrac*, à qui on en est redevable, céda aux instances des Spectateurs qui voulurent lui en marquer leur satisfaction, & qui étoient encore enthousiasmés de la voix de Mlle. *Renaud*, ainsi que de la précision, de l'art & du goût avec lesquels elle a chanté tous les airs du rôle de *Célimene*.

Eloge de Mlle. *Renaud*.

Comment, dit un Régent à son Ecolier, *vous bâillez tandis que j'explique ! c'est pure malice. Eh ! non, Monsieur*, répondit l'enfant, *je bâille si naturellement !*

Lucette. 18 Août.

C'est aussi sans malice que le Public a très souvent bâillé en voyant le premier Acte de *Lucette* : on ne sauroit même lui reprocher d'avoir empêché les Acteurs d'en achever la représentation.

M. *Ménier* qui y jouoit, ayant proposé de donner à la place *l'Amant statue*, cette Piece fut acceptée & fort applaudie.

Madame de ..... disoit plaisamment d'un homme empesé : *Si je m'y intéressois, je voudrois le chiffonner.* Ce seroit aussi un grand service à rendre aux Acteurs dont toutes les manieres sont affectées, & qui n'ont rien que de contraint dans leur jeu.

Début de M. *de Saint-Robert*. 10 Septembre.

M. *de Saint-Robert* est venu tout exprès de Toulouse pour jouer *Basile* dans *Silvain*, *Florival* dans *l'Amant jaloux*, *Colas* dans *Rose & Colas*, & *Colin* dans *la Rosiere*, dans *le Tonnelier* & dans *le Maréchal*. En appréciant mieux

1785. ſes moyens, il ſe ſeroit épargné la fatigue d'un voyage qui ne lui a profité, qu'autant qu'il s'eſt convaincu par plus d'un exemple, que les Acteurs les plus avantagés de la nature, ne ſont pas ceux qui travaillent le moins à ajouter aux dons qu'ils en ont reçus.

Repriſe de *la Nouvelle Omphale.* 12 Septembre.

La fatuité n'eſt jamais plus commune que dans les ſiecles où preſque tout eſt ſuperficiel & frivole.

La repriſe de *la nouvelle Omphale* qui attaque ce défaut avec tant de force & de ſuccès, a fait penſer auſſi qu'un fat eſt encore plus mépriſable qu'un ſot, parce que ſuivant l'obſervation d'un moraliſte, la fatuité eſt l'ouvrage de l'homme & que la ſottiſe eſt celui de la nature.

Roſe, ou *la ſuite de Fanfan & Colas.* 13 Septembre.

Il n'y a guères de Pieces à ce Théatre qui aient un but plus moral & mieux rempli que celle de *Fanfan & Colas.* L'Auteur (Mad. *de Beaunoir*) en a compoſé la ſuite ſous le titre de *Roſe*, & paroît avoir eu intention d'y montrer les avantages de l'éducation.

Colas, frere de lait du Marquis *de Fierval*, aime une jeune payſanne, nommée *Roſe*, & la demande en mariage. On promet de la lui accorder, à condition qu'il s'éloignera du village pendant deux ans, & qu'il gagnera cent écus par ſon travail. Le Marquis va de tems en tems conſoler ſa nourrice *Perrette* de l'abſence de ſon fils : il y rencontre *Roſe* & en devient éperdument amoureux. Cette paſſion ne laiſſe pas d'alarmer Mme. *de Fierval ;* le Précepteur du Marquis, loin d'en craindre les ſuites, veut l'employer à faire germer dans le

cœur de ſon éleve, les vertus qu'il y a ſemées. Cependant *Colas* revient : en un an, il a achevé ſa tâche; la ſomme qui doit lui procurer la main de ſa maîtreſſe, eſt amaſſée; mais il la donne à un Huiſſier qui vient ſaiſir les meubles de ſa mere. Il n'eut pas plutôt tiré *Perrette* d'embarras & de peine, que le Marquis lui découvre la flamme dont il brûle pour *Roſe* & le preſſe de la lui céder. *Colas* entre en fureur contre ſon rival, & l'appelle en duel. Inutilement *Perrette* s'efforce d'adoucir ſa colere, il la repouſſe avec brutalité, & *Roſe* elle-même n'eſt point à l'abri de ſes reproches. Cet événement porte le trouble au château; il afflige Mad. *de Fierval*. Le Précepteur vient à bout de tranquilliſer les eſprits, & la perſuaſion ſur les levres, il repréſente au Marquis tout ce qu'il doit à ſa famille, à ſon nom, à ſon rang. Celui-ci ne réſiſte point à tant d'éloquence, de raiſon & de douceur. Pénétré de l'étendue de ſes obligations, il renonce à ſon amour, pardonne à *Colas* & conclut ſon mariage avec *Roſe*.

1785.

Cette Comédie, à la premiere repréſentation, reçut des éloges & eſſuya des critiques. Une expoſition claire & préciſe, des détails remplis de ſentiment, des Scenes bien filées, un dialogue naturel & vif, une diction pure & facile ne purent gagner la bienveillance des Spectateurs, au point de leur faire pardonner des longueurs, des redites, des invraiſemblances, des inutilités, des tableaux trop ſombres, trop d'uniformité dans le ton des perſonnages, le duel offert par *Colas*, & la propoſition du

1785. valet de se battre pour son maître. Mais quand la Piece parut pour la seconde fois, ce fut avec des changemens si heureux, qu'elle eut l'applaudissement universel, malgré quelques principes destructifs de la distinction des états si nécessaire à la société.

Eloges de M. *Courcelle*, de Mmes. *Gontier* & *Raymond*, & de Mlle. *Carline*.

Les Acteurs ont contribué au succès de *Rose*; Mlle. *Carline* a brillé dans le personnage de *Colas*; celui de *Perrette* a été rempli supérieurement par Mad. *Gontier*; M. *Courcelle* a joué *le Précepteur* avec beaucoup d'intelligence, & Mad. *Raymond* s'est surpassée dans le rôle de *Fanfan*. La vérité de son débit, la finesse de son jeu muet, la juste expression des mouvemens de sa vanité blessée, & son adresse à saisir les différences plus ou moins délicates qui se trouvent entr'eux & ceux d'une sensibilité réfléchie, lui ont fait un honneur infini dans l'esprit des connoisseurs.

Nouveaux succès de Mad. *Dugazon* dans *le Déserteur* & *les Amours d'été*.

15 Septembre.

Il n'en est pas de l'enthousiasme comme de l'engouement. Celui-ci n'a guères pour objet que d'exalter le prix d'un homme, d'une chose, d'un talent à la mode. L'autre, fondé sur des qualités solides, sur un mérite réel, subsiste autant que ce qui l'a fait naître : souvent même il lui survit ; toujours est-il vrai que jamais il ne se montre d'une maniere plus sensible, que lorsque les circonstances en ont retenu pendant quelque tems les mouvemens. C'est ce qui est arrivé le jour où Mad. *Dugazon* a reparu au Théatre dans le rôle de *Louise* du *Déserteur*. Les transports du Public ont principalement éclaté, quand M. *Clairval*,

dans *les Amours d'été*, a mis sur la tête de cette Actrice, la couronne que les Juges de la joûte venoient de lui décerner. 1785.

Vers à Mad. *Gontier*.

Une Société d'amis du vrai talent adressa les vers suivans à Mad. *Gontier*, en lui envoyant une béquille de bois de rose pour jouer ses rôles de Vieille.

Reçois cette béquille, & daigne t'en servir :
Elle aura dans tes mains une vertu certaine,
Dès qu'on la verra sur la Scene,
On sera forcé d'applaudir.

Si d'un Drame nouveau condamnant la foiblesse,
Le Parterre ennuyé devenoit trop bruyant,
Qu'en Vieille alors *Gontier* paroisse,
Et la béquille en cet instant,
Soutiendra l'Actrice & la Piece.

Germance, ou *l'excès de délicatesse*.

Celui qui ne peut faire ni une vraie Tragédie, ni une vraie Comédie, tâche d'intéresser par des aventures bourgeoises attendrissantes. Il n'a pas les dons du comique? il cherche à y suppléer par l'intérêt. Il ne peut s'élever au cothurne? il rehausse un peu le brodequin. Il peut arriver sans doute des aventures très funestes à de simples Citoyens; mais elles sont bien moins attachantes que celles d'un Souverain, dont le sort entraîne celui des Nations. Un Bourgeois doit être assassiné comme *Pompée*; mais la mort de *Pompée* fera toujours un tout autre effet que celle d'un Bourgeois. Si vous traitez les intérêts d'un Bourgeois dans le style de *Mithridate*, il n'y

1785. a plus de convenance : si vous représentez une aventure terrible d'un homme du commun, en style familier, cette diction familiere, convenable au personnage, ne l'est plus au sujet. Il ne faut point transposer les bornes des Arts. La Comédie doit s'élever, & la Tragédie doit s'abaisser à propos ; mais ni l'une ni l'autre ne doit changer de nature.

Voltaire s'est écarté de ces regles tracées par lui-même ; mais il ne s'en est pas bien trouvé. Puissent ses conseils être plutôt suivis que ses exemples !

Le 18 Octobre, M. *Misse* fit paroître *Germance, ou l'excès de Délicatesse*, Drame en trois Actes, en prose.

Germance, Caissier chez un riche Négociant, aime *Sophie*, sa fille, autant qu'il en est aimé ; mais elle est destinée à un autre, pourvu qu'elle n'ait pas de répugnance pour cette union. Ce contre-tems n'est pas la seule chose qui afflige *Germance* ; on lui a pris 20,000 liv. en billets de caisse, & de crainte que l'aveu de ce vol ne fasse soupçonner sa probité, il forme la résolution de se tuer. Quelque mystérieuse que soit sa conduite, des lettres interceptées, & les discours d'un valet instruisent le Négociant du malheur qui est arrivé à *Germance* & de l'amour qu'il a pour sa fille. Frappé de l'excessive délicatesse de son Caissier, qu'il ne peut pas cependant s'empêcher de regarder comme un défaut de confiance, il lui fait remettre en pareils billets la somme qu'on lui a volée, de maniere à le convaincre que c'est une restitution. La joie

de *Germance*, la satisfaction de *Sophie* sont inexprimables, & le pere y met le comble en consentant à leur union. 1785.

Cette Piece a réussi. La sage conduite de l'intrigue, de jolis détails, des situations intéressantes & des traits de sensibilité en ont sans doute établi le succès; mais il seroit fâcheux que l'Auteur s'en prévalût au point de ne pas reconnoître les défauts qu'on lui reproche, & de continuer à exercer son talent pour le Théatre dans un genre que les gens de goût ne sauroient approuver.

Début de Mlle. *Renaud*, la cadette.

Quelqu'un a dit que la famille de Mlle. *Renaud* étoit une couvée de rossignols. Ce qui l'a fait penser, c'est le début de Mlle. *Renaud* la cadette, qui à l'âge de treize ans, joua le 22 Octobre, avec une assurance singuliere, le rôle de *Babet* dans *les trois Fermiers*, ensuite ceux de *Lucette* dans *Silvain*, de *Jeannette* dans *le Déserteur*, &c. Elle a une voix déjà formée suffisamment pour faire juger de ses agrémens, de son étendue; & elle a paru joindre la gaieté dans le jeu à la finesse dans le débit. Aussi a-t-elle reçu les applaudissemens qu'on n'a pas cessé de prodiguer à sa sœur depuis qu'elle est au Théatre.

Voici des vers adressés à Mlles. *Renaud* par M. *Sorin*.

Vers sur Mlles. *Renaud*, par M. *Sorin*.

Le jeune Amour, aux yeux de Paris enchanté,
Dans ces charmantes sœurs aime à se reproduire;
Chez l'une c'est la voix, la touchante beauté,
Dont il se sert pour nous séduire;

1785.

C'eſt ſon regard enfin, ſon regard triomphant :
Chez l'autre, en qui la grace au ſentiment s'allie,
On retrouve le Dieu, ſous les traits d'un enfant,
Qui ſemble ſe jouer du maſque de *Thalie*.

L'Amitié au village. 31 Octobre.

J. Philippe *Fiot de la Marche*, Seigneur de Neuilli en Bourgogne, à l'imitation de l'établiſſement de la Roſe de Salenci, accorda chaque année, un prix au garçon jugé par les peres de famille, le plus ſage comme le plus laborieux du village, & ce prix étoit une médaille d'argent. Un jeune homme eſtimé dans le pays, eut le malheur de ſe noyer dans l'Ouche, en 1769, en conduiſant un charriot de foin, quelque tems avant la diſtribution de la médaille. Celui qui l'obtint, croyant le défunt plus digne de la recevoir, l'attacha à un rameau orné de rubans, qu'il alla placer ſur la tombe de ſon ami, au grand étonnement de l'aſſemblée, en diſant : *Je te la rends, mon cher ami, tu la mérites mieux que moi.*

Cette anecdote rapportée dans l'Encyclopédie, a fourni le fond de l'*Amitié au village*, Comédie mêlée d'Ariettes, par MM. *Desforges* & *Philidor*.

Proſper & *Vincent*, unis par la plus tendre amitié, ont l'un & l'autre des droits au Prix qu'a fondé un ancien Seigneur de Clemencey, pour le plus ſage & le plus laborieux du village, & auquel eſt joint l'avantage d'épouſer celle qui plaît le plus. *Proſper* l'auroit obtenu, ſi après avoir ſoulagé ſon pere & partagé ſes travaux, il n'étoit pas

entré, en qualité de Volontaire, dans le régiment où il avoit déjà été cinq ans soldat. Comme on n'en a point de nouvelles, c'est en faveur de *Vincent* que les Juges se déclarent. La veille de la cérémonie, *Prosper* revient : il apprend que *Vincent* est nommé & qu'*Elise* sera sa femme. Quoique la main d'*Elise* lui soit promise depuis longtems, il se cache, & fait publier par un soldat qu'il a été tué d'un coup de canon. Alors *Vincent* consent de recevoir un honneur qu'il avoit constamment refusé, dans l'espérance de pouvoir le céder à *Prosper* qu'il attendoit de jour en jour. A peine est-il assuré d'être uni à celle qu'il aime & dont il est secrétement aimé, que *Prosper* se montre, & s'applaudit d'avoir contribué à la gloire & au bonheur de son ami. 1785.

Les avis ont été partagés sur le mérite de cette Comédie. Les uns ont dit qu'il n'y avoit pas assez de motifs dans les entrées & les sorties des personnages, que l'amitié de *Prosper* pour *Vincent* étoit exagérée, & que les sacrifices qu'elle lui faisoit faire, n'étoient guères conformes à la marche ordinaire de la nature. Suivant d'autres, la Piece auroit pu être mieux coupée, & écrite avec moins de négligence. D'autres encore y auroient désiré plus de comique & de gaieté, mais tous y ont remarqué des Scenes vraiment touchantes, entr'autres celle où *Prosper* trouvant son pere endormi & occupé de lui pendant son sommeil, se met doucement à ses pieds, & le réveille en se jetant dans ses bras ouverts.

1785. Quant à la musique, chacun est convenu qu'elle est riche, expressive & savante; que les accompagnemens sont très beaux; que les morceaux d'ensemble offrent de superbes effets d'harmonie, & que le duo chanté par *Prosper* & son fils, est un morceau de maître, où l'on reconnoît M. *Philidor* tout entier. Après la représentation, le Public a voulu voir cet excellent Compositeur, & a eu le plaisir de lui témoigner l'estime qu'il a pour son mérite.

La Dot. 21 Novembre.

Quand un Souverain d'Allemagne rencontroit de jolies filles dans ses Etats, il leur donnoit des billets de mariage sur lesquels étoit écrit le nom d'un prétendu, afin d'aller se marier dans les villages où il y avoit de beaux hommes.

A son exemple, un Seigneur veut doter toutes les années une jeune paysanne de sa terre; en conséquence au jour indiqué, toutes les filles vont au château, à l'exception de *Colette* qui n'ose s'y présenter, parce qu'elle vient d'avoir avec *Colin* une de ces querelles si communes parmi les amans. Le Seigneur surpris de ne la point voir, la cherche, la questionne & découvre son secret. Sur le champ il lui donne un billet par lequel il est ordonné au Bailli de marier à *Colin* celle qui le lui remettra. Malheureusement *Colette*, ne sachant pas lire, prie *Mathurin*, dont elle est passionnément aimée, de lui apprendre ce que contient l'écrit. Le rusé villageois répond que le vieux Jardinier du château y est désigné pour son époux. La jeune fille désespérée prend aussitôt

1785.

aussitôt le parti de donner le papier à sa tante *Catau*. La bonne vieille ne s'attendoit pas à une si bonne fortune; elle se dépêche le plus vîte qu'elle peut d'aller chez le Bailli, qui sans concevoir les motifs d'une si bizarre union, se dispose à obéir. Le quiproquo embarrasse autant *Colin* qu'il comble *Mathurin* de joie; mais le Seigneur ne le laisse pas subsister long-tems : il reproche à *Mathurin* sa malice, & unit les jeunes amans.

C'est le plan de *la Dot*, jolie Comédie de M. *Desfontaines*, dont les détails sont tout à la fois spirituels & amusans.

La musique qui est de M. d'*Aleyrac*, a de la gaieté, de la fraîcheur, de la grace & le caractere propre à la simplicité des personnages.

On a demandé les Auteurs : M. d'*Aleyrac* seul a paru.

Remise des *trois Jumeaux Vénitiens*.

La Piece la plus exposée à déchoir dans l'estime du Public, est celle qui doit moins sa réputation aux beautés qui s'y trouvent, & à l'ensemble du jeu des Acteurs, qu'à la supériorité du Comédien qui en a joué d'abord le principal personnage, parce que cet Artiste distingué venant à manquer, ne se remplace pas aisément.

Telle est la Comédie des *trois Jumeaux Vénitiens* qui a paru rarement, & qu'on a goûtée plus rarement encore depuis *Colalto*; mais le 29 Novembre, M. *Granger* y a brillé par son habileté à saisir les différens caracteres qu'il représente. Il a rempli les rôles pénibles & variés des *Jumeaux* avec une vérité qui lui a valu de justes éloges.

1785. *Le Méfiant.* 20 Décembre.

Le Défiant, (c'eſt la même choſe que *le Méfiant*) dit M. *Cailhava* dans *l'Art de la Comédie*, eſt plus difficile qu'on ne penſe à mettre ſur la Scene, parce qu'on doit néceſſairement le rendre dupe de ſon caractere ; ce qui n'eſt pas aiſé, puiſqu'on ne ſauroit le faire trahir par aucun de ſes confidens, comme l'on a fait dans mille autres Pieces. Comment donc amener un dénouement ? Peu de tems après que M. *Marmontel* eut donné ſa Poétique, on lut aux François cinq *Défians*, qui tous furent refuſés, & le méritoient, parce que le héros, qui, à la vérité, ſe méfioit de pluſieurs perſonnes, ſe confioit à celles qu'il auroit dû redouter davantage, & qui le trahiſſoient, de ſorte que *le Défiant* ſe trouvoit la victime de ſa confiance. *Le Défiant* a beau ſe défier de cent perſonnes, s'il fait part de ſon ſecret à une ſeule, le caractere eſt manqué.

La juſteſſe de ces obſervations n'a point échappé à M. *Borel* à qui l'on eſt redevable du *Méfiant*.

Damis eſt à la campagne avec *Beliſe*, ſa ſœur, qu'il aime tendrement, & une *Comteſſe* dont il eſt épris : il y vivroit heureux, ſi une méfiance continuelle n'empoiſonnoit ſes jours. *Le Marquis*, frere de *la Comteſſe*, arrive au château dans la vue de plaire à *Beliſe* ; mais comme *Damis* n'a point été prévenu de ſa viſite, il ſoupçonne *Beliſe* de vouloir ſe ſouſtraire à ſon autorité. Un *Baron* qui a jadis ſoupiré vainement pour *la Comteſſe*, vient auſſi chez *Damis*, dans le deſſein de ſonder le cœur de celle qu'il n'a point ceſſé d'aimer malgré l'opi-

opiniâtreté de ses refus ; *Damis* s'imagine qu'enfin son rival a su s'en faire aimer, & il en conçoit un dépit violent. *Belise* reçoit avec plaisir les hommages du *Marquis ;* néanmoins elle ne l'épousera qu'après le jugement d'une contestation qui s'est élevée entre *Damis* & *Damon*, un de ses amis, au sujet d'une terre. *La Comtesse* propose à *Damis* l'argent nécessaire pour terminer le différend, & il regarde ses offres comme une perfidie. *Formin*, son Intendant, excite toujours sa méfiance, & toujours il vient à bout de lui faire faire ses volontés. *Damon* mande à *Damis* qu'il viendra en Gentilhomme finir avec lui leur débat : cette lettre lui paroît un cartel, & redouble ses frénésies ; plus *le Marquis* essaie de le désabuser, plus il fortifie ses soupçons. *Damon* paroît, aussitôt *le Méfiant* met l'épée à la main ; mais tout s'explique ; *Damis* reconnoît ses torts, se raccommode avec *Damon*, accorde *Belise* au *Marquis*, & épouse *la Comtesse*. 1785.

Cette Piece a été jouée supérieurement, entr'autres par M. *Granger* & Mad. *Verteuil*. Leur intelligence & leur jeu ont rendu moins palpables la complication & l'obscurité de l'intrigue, la longueur des trois premiers Actes, l'inutilité de plusieurs morceaux & quelques négligences de style. Le caractere du *Méfiant* est comique, spirituellement établi, & parfaitement soutenu : il marche toujours à côté de l'action & tout s'y rapporte à lui seul. On apprend à *Damis* que son vieil Intendant l'a trahi. *Le malheureux*, dit-il, *qui avoit presque ma confiance !* Désabusé, détrompé par ses

P 2

1785. amis, *Ne me trompez-vous pas ?* s'écrie-t-il, en leur donnant malgré lui sa confiance. D'ailleurs il y a dans l'ouvrage des Scenes adroitement filées, des tirades charmantes, des détails saillans, des vers très heureux, une diction agréable & facile ; enfin tout ce qui annonce que M. *Borel* est appellé au Théatre, & qu'il peut s'y promettre des succès.

Représentation de *Richard cœur de lion*, en 4 Actes.

Il y a longtems qu'aux yeux des Moralistes, *le mieux est l'ennemi du bien ;* mais jusqu'ici cette espece de sentence devenue commune & vulgaire, avoit paru devoir être toujours étrangere à la littérature. Ce sont les changemens que M. *Sedaine* a faits à sa Comédie de *Richard cœur de lion*, qui ont prouvé que les bons ouvrages peuvent être gâtés par le soin même que l'on prend de les rendre meilleurs.

Cette Comédie fut représentée, le 21 Décembre, avec un Acte de plus. Le troisieme finissoit par la détention du Gouverneur qui étoit attiré au rendez-vous avec *Laurette*, & ne vouloit pas délivrer le Roi. Ensuite *Blondel* venoit trouver *Florestan* dans sa prison, & feignant de ne pas le connoître, il lui disoit qu'il avoit été arrêté pour avoir remis au Gouverneur une lettre de sa maîtresse ; & sur ce que *Florestan* lui répondoit qu'il parloit au Gouverneur lui-même, *Blondel* le conjuroit de déclarer que le fait n'étoit pas vrai, afin qu'on le mît en liberté. *Florestan* y consentoit, à condition que *Blondel* se chargeroit de remettre à son Lieutenant une lettre par laquelle, après l'avoir informé de sa situation, il l'en-

gageoit à placer sa confiance dans celui qui lui rendroit l'écrit, & à suivre ses conseils, pour procurer au Gouverneur sa délivrance. *Blondel*, justifié par *Florestan*, n'étoit pas plutôt élargi, qu'usant du pouvoir absolu que lui donnoit le billet du Gouverneur, il voloit à la tour, & brisoit les liens de *Richard*. 1785.

Les deux premiers Actes de cette Piece furent écoutés avec l'enthousiasme qu'ils ont toujours inspiré. On admira dans les autres de superbes morceaux de musique que M. *Grétri* y avoit ajoutés; néanmoins ils semblerent froids, insipides, remplis de longueurs; & c'est l'effet qu'ils devoient produire.

Rien n'est plus vif que l'intérêt attaché à la position de *Richard* tenu en captivité. Cet intérêt ne pouvant croître, il falloit chercher à le soutenir, & le seul moyen d'y parvenir, c'étoit de hâter le dénouement, d'accélérer la délivrance du Roi, & de terminer la Piece au troisieme Acte.

Ces réflexions furent proposées à M. *Sedaine* avec tant d'honnêteté, de ménagemens & d'égards, qu'il en a témoigné publiquement sa reconnoissance aux critiques judicieux qui lui donnerent, en cette occasion, un nouveau témoignage de leurs lumieres & de leur goût.

Sa lettre aux Auteurs du Journal de Paris, est conçue en ces termes:

Messieurs, le désir de contenter le Public, m'a fait remettre sur le métier le Poëme de *Richard*, qui, sans doute, après vingt-cinq représentations, auroit pu rester tel qu'il étoit. Je ne me suis pas dissimulé qu'un troisieme

1785. & un quatrieme Acte, après le second qui a pleinement réussi, étoit une tâche très difficile à remplir. La représentation dont vous avez rendu compte dans le Journal, m'avoit déjà fait sentir la nécessité de resserrer ces deux derniers Actes. Ce travail demande le tems nécessaire, tant pour moi que pour M. *Grétri*. Cependant MM. les Comédiens desirent continuer la représentation de cette Piece; j'ai consenti, d'après une idée qui a toujours prévalu dans la tête de mon Musicien, que le Roi fût délivré de force à la fin du troisieme Acte.

Après l'action du second Acte, on ne peut que payer avec une action très vive, & il faut que les yeux soient aussi occupés que les oreilles. Nous désirons bien réussir; mais toute personne impartiale nous rendra la justice de penser que nous avons fait pour cela tout ce que nous pouvons.

Il est probable que la représentation avec le siege, aura lieu Jeudi prochain.

Ce seroit insulter des hommes de Lettres, que de les remercier d'avoir été honnêtes & décens dans leurs observations; ainsi, Messieurs, je ne vous en remercie pas; mais j'en suis très reconnoissant.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Signé, *Sedaine.*

Le nouveau dénouement fut achevé pour le 29 Décembre, comme M. *Sedaine* l'avoit annoncé, & eut le plus brillant succès; il consiste uniquement dans le siege de la tour où est enfermé *Richard*, & porte l'empreinte du talent de M. *Vestris* qui en a tracé le plan; il fut par-

faitement exécuté, & fit souhaiter aux connoisseurs qu'on ne changeât plus rien à un ouvrage dont les beautés s'assortissent, s'enchaînent & se soutiennent. 1785.

Constance, Parodie de *Pénélope*.

La beauté de la fille d'*Icare* ne fut pas plus fameuse dans la Grece, que sa fidélité conjugale. Abandonnée pendant vingt ans par *Ulysse*, & recherchée par une foule de Princes qui offroient de la consoler de la perte d'un époux dont ils publioient la mort, elle ne céda ni à leurs sollicitations importunes, ni aux instances de ses parens qui les appuyoient, qu'en promettant d'épouser celui de ses amans qui parviendroit à tendre l'arc d'*Ulysse*, & feroit passer le premier sa fleche dans plusieurs bagues disposées à la suite l'une de l'autre. Aucun d'eux n'ayant rempli la condition imposée, n'osa plus prétendre à la main de *Pénélope*; néanmoins *Ulysse* revenant dans sa patrie, les tua tous avec la même arme qui lui feroit devenue funeste, s'ils avoient pu la manier.

Le 6 Janvier 1786, les Comédiens jouerent *Constance*, Parodie de *Pénélope*.

Constance, épouse de *Malice*, Corsaire Normand, est, depuis douze ans, délaissée par son mari qui court les mers, sans daigner lui écrire; mais douze amans se sont établis chez elle, & se disputent la conquête de son cœur. Bien d'autres que *Constance*, auroient fait un choix; la digne émule de *Pénélope* refuse de prendre aucun engagement, jusqu'au retour de sa fille *Lysimaque* qui lui annonce qu'elle reverra incessamment son mari. Effectivement *Malice* ar-

1785. rive, se ménage incognito un long entretien avec *Constance*, & apprend combien ils la pressent de partager leur flamme. *Malice* écarte ces soupirans, en leur proposant de battre leur briquet & d'allumer leur pipe sur un baril qu'il leur déclare être rempli de poudre à canon, & ensuite il se découvre à sa femme qui, remise de son trouble, n'hésite pas à lui dire : *Ne voulant inquiéter qu'une seule personne, vous donnez la préférence à votre femme, c'est bien d'un mari !*

Cette Piece est entiérement du genre de celles qu'on nomme *travestissemens* ; les noms & l'état des personnages, ainsi que le lieu de la Scene, y sont plus ou moins bien parodiés ; on y remarque quelques pensées fraîches & plusieurs couplets adroitement coupés. Mais le dénouement, puisé dans la vie de *Jean Bart*, a déplu, parce qu'une des belles actions de cet homme intrépide est, en quelque façon, dégradée par la maniere grotesque avec laquelle on la retrace. Les longs détails de l'ouvrage peuvent le faire envisager tout à la fois comme *la toile de Pénélope*, & la Parodie d'un Poëme lyrique intéressant.

Second début de Mlle. *Guerin*. 14 Janvier.

Vivre d'espérance, quelle pauvre vie ! disoit un jeune homme, *c'est une nourriture bien légere, bien creuse*. Ce jeune homme avoit raison, quand les plaisirs de l'amour ou les faveurs de la fortune sont l'objet & le terme de l'espérance. Il n'en est pas de même, lorsque l'espérance de réussir & de devenir célebre, anime un Artiste quel qu'il soit. Elle lui fait surmonter les difficultés qu'il rencontre ; elle

le dédommage des désagrémens qu'il éprouve; elle le console des disgraces qu'il essuie; elle le pousse, l'échauffe au travail, & lui rend la vie chere. 1785.

On ne croira pas sans doute que l'espérance ait manqué à Mlle. *Guérin*, après s'être essayée sur ce Théatre, le 15 Février 1785, dans le personnage d'*Hélene*, de *Silvain*. Sans l'espérance, elle n'auroit pas redoublé de zele & d'efforts, pour y reparoître avec succès dans le rôle de *Babet* de la Comédie de *Blaise & Babet*; sans l'espérance, elle ne s'y seroit point attiré des suffrages honorables. Il faut pourtant convenir que ses moyens n'ont pas semblé fort étendus, que son articulation n'a point paru nette, son organe flexible, son débit nuancé, son attention à la Scene toujours soutenue, sa physionomie fidélement expressive; mais elle a montré de l'adresse & du goût dans le chant, & du naturel, de la décence & de la vérité dans le jeu.

Les trois Folies. 17 Janvier

Une femme de la Cour parloit d'affaires à *Colbert*, & comme ce Ministre ne lui répondoit pas : *Monseigneur*, lui dit-elle, *faites au moins quelques signes qui prouvent que vous m'entendez*.

M. *Favart* le fils n'eut rien de semblable à demander à l'assemblée nombreuse que *les trois Folies* attirerent. Elle lui témoigna de la maniere la plus éclatante qu'elle entendoit sa Piece, & l'entendoit avec plaisir.

Figaro voulant mettre *Suzanne*, sa femme, à l'abri des séductions du Comte *Almaviva*, s'embarque avec elle, & est jeté par la tem-

1785. pête dans une isle habitée par des sauvages. Le chef de cette isle la trouve jolie & l'enleve. Ce n'est pas tout, il ordonne à *Figaro* de combattre *la harpie*, monstre hideux, qui faisoit dans le pays de grands ravages. Le pauvre diable, après avoir perdu sa femme, se voit en danger de perdre la vie ; il se fatigue à chercher les moyens de sauver ses jours, & s'endort au milieu de ses rêveries. *Marlboroug* lui apparoît en songe, & lui donne ses armes. *Figaro* ne balance pas à s'en servir pour tuer *la harpie*, & les sauvages reconnoissans lui rendent sa *Suzanne*, & le choisissent pour ch.f.

Tel est le précis d'un divertissement dont *Figaro*, *Marlboroug* & *la harpie* ont suggéré l'idée, où il y a de vives saillies, de l'enjouement, des détails agréables & de très bons couplets. Le Parterre égayé, a désiré d'en féliciter l'Auteur, & M. *Favart* est venu recevoir des applaudissemens qui flattent moins une ame vaine, qu'ils ne touchent l'homme sensible.

Coradin. 19 Janvier. Il n'y a que les personnes qui évitent de donner de la jalousie, qui méritent qu'on en ait pour elles.

Cette pensée de *Larochefoucault* peut faire apprécier la conduite des deux principaux personnages de *Coradin*, Comédie en trois Actes, mêlée d'Ariettes.

Coradin, au moment de partir pour l'armée, a reçu *Edmont*, frere d'*Euphrosine*, sa femme, & une jeune fille nommée *Adele*, qu'il a enlevée, & qui sous des habits d'homme,

passe pour son prisonnier. *Coradin* a défait ses ennemis; mais à peine jouit-il de sa victoire, qu'une lettre imprudente empoisonne la joie qu'il en ressent. On lui mande qu'*Euphrosine* est continuellement avec le jeune cavalier qu'il a laissé dans son château. Sur le champ, la défiance de son caractere se tourne en jalousie, & le détermine à quitter les drapeaux pour venir avec son écuyer, déguisé comme lui en jongleur, observer la conduite d'*Euphrosine*. Son secret est trahi, & sa femme, que ses injustes soupçons offensent, jure de l'en punir, en lui donnant lieu de croire par tout ce qui peut rendre suspecte la foi conjugale, que sa jalousie n'est pas sans fondement. En conséquence *Adele* rend des soins à *Euphrosine*, & lui parle d'amour : *Euphrosine* prend plaisir à l'entendre, & ne se défend pas de l'aimer. Ce manege se fait en présence de *Coradin* qui en est outré, & est prêt à pousser la vengeance jusqu'à l'excès, lorsqu'*Edmont* arrive, & que le pere d'*Adele*, informé de la retraite de sa fille, lui écrit qu'il lui pardonne ses égaremens, si elle s'empresse de revenir auprès de lui, & de mériter ses bontés. *Coradin* honteux tombe aux genoux d'*Euphrosine*, qui lui fait grace, à condition qu'il tiendra sa promesse de n'être plus jaloux.

On a reproché à cette Piece de la complication & de la confusion dans l'intrigue, de la lenteur dans l'action, de la négligence dans le dialogue, des invraisemblances, des inutilités & un oubli des bienséances théatrales. Suivant les Critiques, *Euphrosine* manque aux

1785. devoirs d'une épouse, en irritant la jalousie de *Coradin* par un badinage déplacé, au lieu d'en prévenir les mouvemens par mille marques de tendresse. Ce qui est certain, c'est que l'ouvrage a excité plus de murmures qu'il n'a reçu d'applaudissemens, malgré quelques situations comiques que l'Auteur y a ménagées, & l'indulgence que paroît devoir s'attirer un coup d'essai.

Quant à la musique, qui est aussi le début de M. *Druny* au Théatre, l'ouverture & les accompagnemens en ont été goûtés, ainsi que le chant qui est en général aisé, gracieux & pur.

Reprise de *Céphise*, réduite en un Acte.

Un mari étoit étonné de ne trouver au lit que la moitié de sa femme, parce que l'autre moitié étoit restée dans sa chaussure & sa coëffure; mais il ne regrettoit pas des ornemens qui enrichissoient sa taille, sans ajouter à son mérite, & même en faisoient faire de faux jugemens.

La plupart des Pieces de Théatre modernes pourroient être comparées à cette femme : elles n'en vaudroient que mieux, si on les dédoubloit pour ainsi dire, si on en ôtoit tout ce qui ne leur est pas essentiel, tout ce qui les embarrasse & diminue de leur prix.

On n'est pas assez persuadé qu'un ouvrage est assez long, quand il est bien fait; que l'on compte moins les Actes d'une Piece, qu'on n'en pese les beautés, & qu'on n'acquiert point de renom par des écrits volumineux, mais par des productions estimables.

M. *Marsollier des Vivetieres* ayant reconnu

en 1783, que sa Comédie de *Céphise* gagneroit à être réduite en un Acte, a cherché les moyens d'en augmenter l'intérêt & la gaieté, & l'a remise sur la Scene le 31 Janvier 1786.

Les coupures qu'il y a faites, répondent à ses vues; cependant il y a encore laissé des détails qui gênent l'action & l'empêchent de marcher: peut-être aussi le dénouement est-il trop prévu, pour n'avoir pas assez voilé le départ supposé de *Solange* & du *Baron*. Au reste, cette Piece a été très suivie, & elle méritoit de l'être par les agrémens dont elle est remplie, les situations comiques qui s'y trouvent, la précision & la rapidité du dialogue, la pureté, la facilité & la clarté du style.

Eloges de MM. *Raymond* & *Granger*, & de Mmes. *Verteuil* & *Raymond*.

M. *Raymond* s'est distingué dans le personnage du Chevalier *de Rosemont*; le rôle de *Solange* a été rendu par M. *Granger*, avec autant de sensibilité que de noblesse. Mad. *Raymond* a brillé dans celui de *Rosine*, & Mad. *Verteuil* a joué *Céphise* avec le naturel, la vérité, l'esprit & les graces qui composent son talent.

La Prévention vaincue.

Les mortels sont égaux; ce n'est point la naissance,
C'est la seule vertu qui fait leur différence.

Ce ne seroit pas choquer la vraisemblance, que de supposer que c'étoit sur cette opinion que le héros de la Piece mise au jour par M. *Faur*, le 17 Février, sous le titre de *la Prévention vaincue*, fondoit son éloignement pour une alliance avec un militaire qu'une grande extraction rendoit son égal.

Un homme de qualité a éprouvé dans sa

1785. jeunesse, de la part d'un Gentilhomme, l'injustice la plus criante, & ne pouvant pas dire;

La noblesse en tout tems me fut utile & chere,

il a conçu une telle aversion pour les nobles, qu'il s'est retiré à la campagne avec sa fille *Cécile*, sous le nom de *Dalicourt*, & qu'il y vit en simple villageois. *Cécile* ne connoît pas son origine; mais rien de ce qui l'intéresse, n'est ignoré du Marquis *de Florville* dont elle est aimée. A la faveur d'un déguisement qui ne blesse pas les préjugés du pere, & n'en impose point à la fille, il obtient l'amitié de l'un & la tendresse de l'autre. *Dalicourt* même se propose secrétement de l'unir à *Cécile*, lorsqu'il apprend qu'il est d'un rang auquel il a voué toute sa haine. Indigné qu'on ait voulu le tromper, il déclare à *Florville* qu'il ne sera jamais son gendre. Le Marquis désespere de pouvoir détruire un préjugé qui a vieilli avec lui; mais le Seigneur du village que *Dalicourt* habite, lui représente avec tant de force & de chaleur, que sa répugnance pour une alliance assortie, peut non seulement être taxée de bisarrerie, mais aussi qu'elle fera le malheur de deux amans; *Florville* exprime si éloquemment son amour & sa douleur; *Cécile* avoue d'une façon si touchante son inclination pour *Florville*, que *Dalicourt* consent de reprendre ses titres, de vivre selon son rang, & de marier *Cécile* au Marquis.

Cette Comédie a eu du succès. L'anecdote de M. d'*Arnaud*, intitulée : *Le Misanthrope*

estimable; un Conte amusant de M. *Imbert*, inséré dans le Mercure de France, en 1782, plusieurs traits de l'*Impromptu de campagne*, & la Scene la plus originale de *la Métromanie* y sont fondus avec beaucoup d'adresse & d'intelligence. L'exposition est nette, la marche de l'ouvrage pourroit être moins lente, l'intérêt ne feroit que croître sans les détails qui le refroidissent. Il y a dans le second Acte des situations piquantes, & auxquelles il ne manque que d'être moins forcées ou plus nouvelles. Le troisieme Acte ne seroit pas le plus foible de tous, s'il offroit cette force, cette énergie de pensées qui embellissent les premieres Scenes de *Dalicourt;* si après un combat violent entre l'homme obstinément prévenu & le pere tendre, il présentoit le triomphe de l'amour paternel sur une prévention invétérée. Quant au style, il est tel qu'il doit être ; on ne peut lui reprocher qu'un petit nombre d'expressions trop recherchées, & quelques tirades qui annoncent de la prétention. 1785.

L'Incendie du Havre.

Peu de personnes ignorent l'incendie qui consuma quatre maisons au Havre-de-Grace, dans la nuit du 4 au 5 Janvier 1786 ; les justes craintes que l'on eut que le feu ne gagnât jusqu'au port & au bassin chargé de vaisseaux ; la promptitude des secours, le courage & l'humanité du régiment de Picardie & du premier bataillon du régiment de Poitou ; le zele & la générosité des Officiers & des Soldats en faveur des incendiés. Cet événement, avec ses circonstances & ses suites, avec le bienfait & la reconnoissance, est fidélement retracé dans

1785. *l'Incendie du Havre*, joué pour la premiere fois le 21 Février.

Un Soldat du régiment de Picardie, nommé *Joli-Cœur*, eſt ſur le point de ſe marier à *Jeannette*, fille du Boulanger *Simon*. Pendant qu'il cauſe avec le futur beau-pere, le feu prend à ſa maiſon, & ſe communique à la chambre où eſt enfermée *Jeannette*. Cette pauvre fille crie *au ſecours* : chacun s'empreſſe à lui en donner; mais on ne l'entend plus. Bientôt après, la plus grande partie de la maiſon s'écroule: *Joli-Cœur* vient à bout de joindre ſon amante qui eſt évanouie; il veut l'emporter, & le plancher fond ſous ſes pieds; néanmoins animé, ſoutenu par l'amour, il la ſauve des flammes. La ville du Havre donne 1800 livres aux Soldats qui l'ont garantie du malheur le plus funeſte; les Officiers de Poitou y joignent la ſomme de 900 livres; mais ces gratifications tournent au profit de *Simon*, dont les braves gens à qui une ville entiere doit ſon ſalut par leur intrépidité, voudroient réparer le déſaſtre par leur déſintéreſſement.

Cet ouvrage n'a pas ſemblé devoir être jugé d'après les regles preſcrites pour les Pieces de Théatre. C'eſt uniquement le récit d'un fait hiſtorique mis en action, orné d'une petite intrigue amoureuſe, & enrichi de pluſieurs couplets. Le ſpectacle de l'incendie a fait illuſion; la Scene de *Jeannette* arrachée au trépas, a produit de grands effets, & le déſintéreſſement des Soldats a eu l'applaudiſſement univerſel. On a demandé l'Auteur, & un Comédien eſt venu nommer M. *Desfontaines*.

Mlle. *Adeline*

Mlle. *Adeline* s'est montrée si intéressante dans le rôle de *Jeannette*, que la flatterie n'a point eu de part à ces vers.

1785. Vers adressés à Mlle. *Adeline.*

L'horreur & le danger de cet embrasement,
Dans les cœurs attendris ont porté l'épouvante...
Quel spectacle touchant!... C'est *Jeannette* expirante,
Qu'arrachent au trépas son pere & son amant.
Le courage, l'amour, l'effroi, le dévouement
Agitent à la fois notre ame impatiente,
Et semblent ne former qu'un même sentiment.
L'illusion est trop frappante!
On tremble pour les jours de l'Actrice charmante
Qui lui donne si bien l'air de la vérité.
Ses traits, où le plaisir à la douceur s'allie,
Séduisent plus les cœurs que la froide beauté.
Enfant de la Nature, éleve de *Thalie*,
Elle fait concourir la piquante gaîté,
Les graces, la décence & l'aimable folie
Au triomphe qu'obtient la sensibilité.

L'Amour filial. 2 Mars.

Les Soldats sont bien moins estimés qu'estimables, sur-tout quand ils ressemblent au principal personnage de l'*Amour filial*, Comédie en un Acte, en prose, mêlée d'Ariettes, par MM. *de Rosoy* & *Ragué*.

Un Paysan qui depuis dix-huit ans qu'il est dans le Service, n'a jamais manqué d'envoyer tous les mois à ses pere & mere une partie de sa paye, pour subvenir à leurs besoins, signale tellement sa valeur dans un combat, qu'il obtient le grade de Capitaine. Alors il revient embrasser les auteurs de ses jours, leur

1785. procure un meilleur ſort, marie ſa ſœur à *Julien* qui en eſt amoureux, & ſe marie lui-même à une fille qu'il a ci-devant obligée eſſentiellement, & qui depuis ce tems-là, lui eſt fort attachée.

Cette Piece où il ne faut chercher ni expoſition, ni plan, ni action, ni intérêt, eſt une imitation du *Fils reconnoiſſant*, Comédie Allemande, de laquelle a déjà été pris le ſujet du *bon Fils*, repréſenté ſur ce Théatre en 1773. Quoique l'intrigue en ſoit légere, elle eſt pourtant embarraſſée; & au ton noble & élevé des Interlocuteurs, on ne diroit pas que ces perſonnages ſont des payſans.

M. *Ragué* l'a auſſi quelquefois oublié. On peut regarder comme autant de contre-ſens tous les airs de bravoure qui font briller Mlle. *Renaud*, mais qui ne ſont pas certainement à l'uſage d'une villageoiſe. Au ſurplus la muſique de l'*Amour filial* eſt d'une bonne facture. Le chant en eſt doux, facile, gracieux, les motets ſont heureux & ſoignés; la partie des accompagnemens décele dans le Compoſiteur la connoiſſance de l'harmonie & de ſes effets; enfin le rondeau: *Un ſentiment doux & paiſible occupe mon cœur nuit & jour*, parfaitement chanté par Mlle. *Desbroſſes*, a enlevé tous les ſuffrages.

Clôture du Théatre, premier Avril.

La clôture du Théatre fut faite par *Annette & Lubin*, & *Richard cœur de lion*. A la fin de cette derniere Piece, les payſans de la noce de *Mathurin* revinrent pour célébrer la délivrance de *Richard*: ils chanterent en chœur, & lui préſenterent des fleurs.

Réservez tous vos sentimens
Pour des objets bien plus touchans, 1785.

leur dit le Roi, qui chanta le couplet suivant en l'honneur des femmes, air : *Iris demande son portrait.*

C'est un tribut bien mérité
Que vous offre notre ame ;
Nous le devons à la beauté :
Son aspect nous enflamme.
Recevez donc le prix flatteur
Qu'en ce jour on me donne,
Sexe charmant, sexe enchanteur ;
C'est à vous la couronne.

Ce petit ouvrage écrit sans prétention & avec facilité, fut très applaudi ; il est de M. *Favart* le fils, qui, depuis plusieurs années, fait les complimens de clôture & d'ouverture.

Etat des Pieces jouées.

Offrir le tableau du travail des Comédiens pendant l'année dramatique, c'est retracer au Public les efforts qu'ils font pour lui plaire, & aux Auteurs le zele avec lequel ils ont fait valoir leurs productions ; c'est aussi rappeller aux sujets de ce Théatre le souvenir de leurs succès, & les inviter à en mériter de nouveaux.

On a donné, en 1785, vingt-cinq ouvrages : savoir, en nouveautés, un Drame, six Comédies, sept Pieces à Ariettes & quatre Pieces à Vaudevilles ; en Pieces remises, trois Comédies & quatre Pieces à Ariettes.

Retraite & éloge de Mad. *Trial.*

On se console de la perte d'un talent comme

1785. de la mort d'un ami, en lui donnant des regrets & des éloges.

Mad. *Marie Jeanne Milon*, épouse de M. *Trial*, Pensionnaire & Comédien du Roi, obtint sa retraite à la fin de cette année. Elle débuta le 15 Janvier 1766, sous le nom de Mlle. *Mandeville*, par le rôle de *Lucette* dans *le Peintre amoureux de son modele*, & y montra une voix brillante, fléxible, intéressante & pure, un chant méthodique & un jeu sage; l'année suivante elle fut reçue. Loin de se reposer sur des succès mérités, cette Actrice sentit combien l'étude assidue de l'Art devoit ajouter encore aux dons de la nature. Elle reconnut qu'à une figure noble, à une physionomie douce & agréable, à une taille avantageuse & légere, à un maintien honnête, à des graces piquantes, elle pouvoit allier un débit saillant, des gestes moëlleux, une action décente & vraie, une grande attention à la Scene, & on la vit s'appliquer à perfectionner un talent qui l'a toujours fait écouter avec délice & applaudir avec enthousiasme. Néanmoins, indépendamment d'un jugement sain, d'un goût exquis, d'une intelligence rare, elle conserva toujours la modestie: vertu précieuse qui ne permet pas à l'Artiste qui en est doué, de se fier à sa supériorité, qui lui fait voir ses émules sans ombrage, & l'oblige à redoubler sans cesse d'activité, d'exactitude, de vigilance & de zele. Telles sont les qualités qui ont rendu Mad. *Trial* infiniment chere à ses Camarades & au Public. Mais ce qui lui a attiré des distinctions honorables, la consi-

dération de ses Supérieurs, l'estime générale, c'est sa conduite réguliere, ce sont ses bonnes mœurs. Soigneuse de se respecter, de s'honorer elle-même, elle n'a point à rougir des égaremens de sa jeunesse; l'éminence de son mérite n'a point servi à couvrir de tristes erreurs; dans tous les tems, elle s'est assurée à la fois les jouissances flatteuses, mais passageres, que le talent procure, & les jouissances délicates & constantes que donnent les vertus. 1785.

Ce Spectacle fit l'excellente acquisition de Mlle. *Renaud* l'aînée, dont Mad. *Trial* aimoit tant à vanter les progrès. Etat des Comédiens.

Mlle. *Montariol* & *Colombe*, la cadette, qui étoient admises à l'essai, se retirerent.

Mlle. *Rinaldi* augmenta le nombre des Pensionnaires de la Comédie.

Il n'y eut aucun changement dans l'état de la Danse. Etat de la danse.

On eut pour l'ouverture du Théatre une représentation des *deux Tuteurs*, suivie des *Evénemens imprévus*, & précédée de *la Rencontre imprévue*, Scene en vers, de la composition de M. *Desforges*. 1786. Ouverture du Théatre, 24 Avril.

M. *Delphis*, qui a chassé son fils de la maison paternelle, pour plaire à une seconde femme dont il suit aveuglément les caprices, le retrouve sous le nom de *Fleurval*, au moment où une Société de Comédiens à laquelle il est attaché, l'a chargé de complimenter le Public. Il blâme hautement l'état que son fils a embrassé; mais le jeune Acteur, après lui

1786. avoir exposé les difficultés & les avantages de sa profession, vient à bout de la lui faire approuver.

Cette apologie, inutile aux Comédiens honnêtes, & insuffisante pour ceux dont la conduite n'est pas à l'abri de tout reproche, n'a pas été goûtée. M. *Desforges*, sensible à cette disgrace, a écrit aux Auteurs du Journal de Paris la lettre suivante :

Messieurs,

Je n'aime guères à occuper le Public de mes petites peines, fort indifférentes pour lui. J'avoue cependant que j'ai eu du regret de n'avoir pu entendre le seul endroit fait peut-être pour être écouté dans la bagatelle que j'ai l'honneur de vous envoyer, & sur le sort de laquelle je ne me permettrai aucune réflexion. Je désirerois seulement que les Auteurs auxquels j'ai eu tant de plaisir à rendre un juste hommage, pussent le connoître, & mes vœux à cet égard seront remplis, si vous jugez à propos d'insérer dans votre Journal, avec la présente, la tirade qui suit :

O *Corneille !* ô *Racine !* ô vous Dieux de cet Art !
Vous qui de *Melpomene* agitant le poignard,
Avez fait à nos cœurs de si douces blessures !
Et toi, *Moliere*, toi qui par des routes sûres,
En parsemant de fleurs un aride chemin,
As fait descendre l'homme au fond du cœur humain !
Et vous qui, quoique loin d'un si parfait modele,
N'en acquittes pas moins une gloire immortelle,
O folâtre *Regnard*, ô sage *Néricault !*
Vous lyriques Auteurs, voluptueux *Quinault*,

Fuzelier, *Bernard* & *Bruere* !
Vous qui les secondez dans la docte carriere, 1786.
Lulli toujours sublime, & toi divin *Rameau* !
Et dans un genre plus nouveau,
Philidor plein de feu, de séve, d'énergie;
Monsigni couronné par le cœur attendri;
Et toi, leur digne émule, ingénieux *Grétri*,
Dont l'art embellit tout, & tient de la magie!
Toi facile, enjoué *Favart*,
Qu'*Apollon* caressa de son plus doux regard,
Toi qui sus constamment enchaîner sur tes traces,
La sensibilité, l'élégance, les graces.
Et vous tous, en un mot, que l'immortalité
Du goût recueillant les suffrages,
Pour prix de vos divins ouvrages,
Doit conduire en triomphe à la postérité,
Vous l'aurez cet honneur si grand, si mérité;
Et ceux qu'un noble zele a rendu vos organes,
Languiront dans l'obscurité ?
Non. A ce triste sort en vain tu les condamnes,
Préjugé, ton pouvoir déjà très affoibli
Par le bon sens, le goût & la philosophie,
Voudroit en vain flétrir ce charme de la vie;
Aujourd'hui le Théatre est vraiment ennobli.

On a paru étonné de rencontrer *Corneille*, *Racine* & *Moliere* aux Italiens : preuve que j'ai eu le malheur de n'être pas entendu. Il étoit tout simple de parler de tous les Auteurs dans tous les genres dramatiques, en plaidant la cause de tous les Acteurs à tous les Théatres.

Quel cœur assez barbare, dit le Roi *Sta-*

1786. *L'Habitant de la Guadeloupe.* 25 Avril.

nistes, pourroit ne pas avoir du plaisir à soulager les peines des malheureux ? Il n'en est point des biens qu'on leur fait, comme des grains qu'on jette dans la terre, & qui doivent être longtems à s'y pourrir, au hasard même de ne jamais se reproduire. En semant les biens, on les recueille, & le seul plaisir de les répandre, est presque déjà le tems de la moisson. Les bienfaits sont le seul trésor qui s'accroît, à mesure qu'on le partage.

Tendons une main bienfaisante
A cet infortuné que le ciel nous présente ;
Il suffit qu'il soit homme & qu'il soit malheureux.

Voltaire.

Ainsi s'exprimeroient ceux qui regorgent de richesses, si comme *Charron*, ils étoient persuadés que ce qui est donné, n'est jamais perdu pour nous ; s'ils ressembloient à *Marc-Antoine* qui éprouvant les revers de la fortune, s'écrioit : *Je n'ai plus que ce que j'ai donné.* Mais ce n'est point là le langage du Financier qui figure dans la Comédie de l'*Habitant de la Guadeloupe*, par M. *Mercier.*

Vanglenne, que le délabrement de ses affaires a déterminé de passer à la Guadeloupe, en est revenu au bout de vingt ans, avec une fortune considérable. Son dessein est de la partager avec ses parens ; néanmoins il veut auparavant sonder leurs dispositions à son égard ; il est curieux de savoir si des vues d'intérêt ne sauroient entrer pour rien dans leurs amitiés. C'est pourquoi il va les voir dans l'état d'un

homme tombé dans l'indigence. Son cousin *Dortigny*, riche financier, sans enfans, est celui chez lequel il se présente d'abord; mais il n'en reçoit que des reproches, des duretés, des insultes; Mad. *Dortigny* ne le traite pas mieux. Au contraire sa cousine *Mirville*, veuve chargée de deux enfans, & obligée pour vivre, d'ajouter à un mince revenu le produit de son travail, lui propose de venir tous les jours s'asseoir à sa table, le force d'accepter quelque argent; enfin lui donne tous les secours qui dépendent d'elle. *Vanglenne* touché de cette généreuse sensibilité, lui apprend les prospérités qui lui sont arrivées, la loge dans un hôtel meublé magnifiquement, lui fait une donation de tous ses biens, & l'épouse. 1786.

Cette Comédie, dont le fond est tiré des Mémoires de *Miss Sidney Ridulph*, fut très favorablement accueillie. Ce n'est pas que le titre en soit juste, qu'on y remarque assez de variété dans l'attitude de M. & de Mad. *Dortigny*; que le nombre des incidens soit mesuré au tems & au cours de l'action; que *Vanglenne* ne se hâte trop de faire connoître son opulence. Ce n'est pas qu'il n'y ait dans le Drame une grande diffusion de style, des expressions impropres, & de la morale jusqu'à satiété; mais les deux premiers Actes sont filés avec tant d'adresse, les caracteres y sont si bien développés, les situations si intéressantes, les contrastes si frappans, si heureux, qu'ils rachetent en quelque façon les imperfections du troisieme Acte, & effacent, pour ainsi dire,

1786. toutes les taches de l'ouvrage. L'*Habitant de la Guadeloupe* honore en même tems l'esprit & le cœur de M. *Mercier*, tant il est fort en éloquence & en raison.

Eloges de Mad. *Verteuil* & de M. *Granger*.

Le rôle de Mad. *Mirville* a été supérieurement joué par Mad. *Verteuil*, & M. *Granger* a rendu celui de *Vanglenne* avec une chaleur & une vérité admirables.

Nina, ou *la Folle par amour*. 15 Mai.

Une jeune personne n'attendoit que le retour de son prétendu pour lui donner la main; elle se mit en route pour aller à sa rencontre, & elle apprit qu'il étoit mort. A cette fatale nouvelle, sa raison s'égara : depuis, & pendant plus de cinquante ans, elle a fait tous les jours deux lieues à pied pour aller au-devant de son amant. Arrivée à l'endroit où elle espéroit le rencontrer, elle s'en retournoit, en disant : *Il n'est pas arrivé, allons, je reviendrai demain.*

Cette aventure arrivée à Sedan, & rapportée, il y a quelques années, dans les papiers publics, a fourni à M. *d'Arnaud* le fond de *la nouvelle Clémentine*, dont *les Délassemens de l'homme sensible* sont enrichis, & c'est là que M. *Marsollier des Vivetieres* a puisé le sujet de *Nina*, ou *la Folle par amour*, Comédie en un Acte, en prose, mêlée d'Ariettes.

Nina aime éperdument *Germeuil*, & son pere lui destine un autre époux. *Germeuil* appelle son rival en duel, & le bruit se répand que *Germeuil* est tué. Sur le champ *Nina* devient folle. Son pere désolé, l'éloigne de tout ce qui peut lui retracer l'image de sa perte, & charge une vieille gouvernante d'en prendre

1786.

ſoin. La malheureuſe *Nina* s'imagine que *Germeuil* eſt abſent : elle l'attend inceſſamment, & dans l'eſpérance de ſon prochain retour, elle va tous les jours ſe placer ſur un banc du jardin, vis-à-vis duquel eſt une grille qui donne ſur la grande route. Son pere ramené près d'elle par l'inquiétude, en eſt méconnu. *Germeuil* revient un moment après, & *Nina* ne le reconnoît pas davantage ; mais un ſentiment nouveau ſe fait jour dans ſon ame : elle le queſtionne ſur ſes propres amours ; *Germeuil* lui en fait un récit qu'il accompagne de mille careſſes, & qu'il termine par un baiſer. Ce baiſer rend à *Nina* la raiſon, & les deux amans ſont unis.

Eloges de MM. *Michu* & *Philippe*, & de Mad. *Dugazon*.

Cette Comédie a eu une vogue prodigieuſe. Eh ! comment ne pas s'empreſſer de voir & de revoir une Piece dont le principal rôle eſt deſſiné correctement, & qui eſt jouée parfaitement par MM. *Michu* & *Philippe*, & d'une maniere tranſcendante par Mad. *Dugazon*? Cette Actrice n'eſt nulle part auſſi ſublime que dans *Nina* ; quelquefois la douleur rend ſa voix ſans accent, quelquefois elle la rend déchirante. Ses yeux hagards indiquent le déſordre de ſes idées ; ſa phyſionomie mobile, ſon action indéciſe, les vives ſaillies ou l'agitation concentrée de ſa paſſion, l'expreſſion variée & toujours ſentie des mouvemens de ſon ame, portent les Spectateurs à plaindre ſans ceſſe le perſonnage, & à admirer continuellement l'Actrice. Cependant les connoiſſeurs, à la vérité un peu ſéveres, auroient déſiré que la peinture des droits des chefs de famille, & de la néceſſité où ils

1786. font d'oppofer fouvent une fage réfiftance aux fougues du jeune âge, eût rendu moins palpable le tort qu'a le pere de *Nina*, en lui faifant croire que fon amant n'eft plus. Ils auroient encore fouhaité que l'Auteur eût préparé la fubite arrivée de *Germeuil*, & qu'il eût dénoué fa Piece autrement que par un baifer, qui n'auroit pas le pouvoir fingulier de rappeller *Nina* à la raifon, s'il n'excitoit en elle des fenfations dangereufes pour l'innocence.

La mufique qui eft le coup d'effai de M. d'*Aleyrac*, dans le genre pathétique, a reçu auffi de nombreux applaudiffemens. Rien n'eft plus touchant que la fimplicité des chœurs, & de plus parfait que l'analogie des airs avec les fituations des perfonnages.

Les Auteurs ayant été demandés, M. *Favart* eft venu dire que celui des paroles étoit inconnu, & qu'on étoit redevable de la mufique à M. d'*Aleyrac*. Mad. *Dugazon* a cédé aux inftances de l'affemblée; elle a paru au milieu des acclamations univerfelles, & le lendemain, M. le Chevalier *du Puy-des-Iflets* lui a adreffé ces vers:

Vers à Mad. *Dugazon*.

Grace à ton air efpiégle, à ton fripon langage,
On portoit en riant les chaînes de l'amour;
On l'aimoit indifcret, & même un peu volage;
Au Public, fous tes traits, il jouoit plus d'un tour.
Mais aujourd'hui ce Dieu, fi léger, fi commode,
Sage dans fa folie, amufe nos loifirs;
Et tu le remets à la mode,
En changeant fon vifage ainfi que nos plaifirs.

M. *G....* composa aussi ce quatrain pour Mad. *Dugazon* jouant le rôle de *Nina*. 1786.

Autres, à la même.

Quelle adresse à mêler le rire avec les larmes!
Ta folie amoureuse a passé jusqu'à nous :
De jour en jour nous devenons plus fous
De tes talens & de tes charmes.

Les Ailes de l'Amour. 23 Mai.

M. *Beffroy de Reigny* a également vanté avec raison le talent de cette Actrice, dans la lettre suivante, écrite aux Auteurs du Journal de Paris.

Messieurs ——, craignant que dans la premiere effervescence de *Nina*, le Public ne réservât pour cette Piece toute sa bienveillance, j'avois pris le parti de reculer à des époques éloignées la représentation des *Ailes de l'Amour*; mais comme le genre des *Ailes de l'Amour*, badinage dont la gaieté fait tout le prix, est absolument différent de celui de *Nina*, ouvrage intéressant dans tous les points: comme d'ailleurs il faut faire place aux Pieces à Vaudevilles qui doivent passer après la mienne, je hasarde ma bagatelle plutôt que plutard, & j'ose espérer que *Nina* n'empêchera point qu'on ne rende justice au mérite des Acteurs qui jouent dans ma Piece, comme ma Piece ne sauroit nuire au juste enthousiasme qu'exciteront toujours la charmante musique de M. d'*Aleyrac*, les situations de *Nina*, & le talent magique de Mad. *Dugazon*.

Les Ailes de l'Amour parurent en effet le lendemain de la publication de cette lettre.

1786. Voici la ſubſtance de ce Divertiſſement en un Acte, en vers & en Vaudevilles.

Simon & *Jeannette* s'aiment, & ni l'un ni l'autre n'eſt sûr d'être aimé. Une explication diſſiperoit leurs incertitudes, c'eſt dommage qu'ils n'oſent s'expliquer. *L'Amour* vient, qui les accorde, après s'être amuſé un moment de leurs doutes & de leurs craintes par trop gothiques. Mais il ſe diſpoſe à les quitter en apprenant que leur intention eſt de ſe marier. Les deux amans font ce qu'ils peuvent pour le retenir : ils le prennent par les ailes, les ailes leur reſtent; mais l'*Amour* leur échappe. A l'inſtant la triſteſſe s'empare d'eux, & à leur grand regret, ils n'ont plus que de l'indifférence l'un pour l'autre. *L'Amour* reparoît, & veut bien reſter avec eux la premiere nuit de leurs noces ; c'eſt tout ce que décemment il peut faire.

Cette intrigue n'a pas le mérite de la nouveauté: mais il y a quelque choſe de neuf & d'original dans la maniere dont elle eſt conduite. Les caracteres des interlocuteurs ſont très diſtincts. L'enjouement & la naïveté de *Simon* contraſtent à merveille avec la ſenſibilité, la fineſſe & la malignité de *Jeannette*. On a conſervé à l'*Amour* ſon naturel, ſes ruſes & ſes goûts. La plupart des couplets ſont ingénieux, & les airs en ſont agréables. Le Parterre en a fait répéter pluſieurs, & entr'autres, celui où l'*Amour*, ſous prétexte de faire le portrait de ſa mere, dit aux femmes les choſes les plus flatteuſes.

On retrouve dans cette ingénieuſe bagatelle

l'imagination riante, les idées fraîches & la piquante gaieté du *Cousin Jacques*. L'intelligence de Mlle. *Desbrosses* dans le rôle de *Jeannette*, ne lui a pas nui. On a cru voir *l'Amour* sous les traits de Mlle. *Carline*, & M. *Trial* a joué très plaisamment le personnage de *Simon*. A la fin de la Piece, il a encore amusé les Spectateurs, en feignant de chercher l'Auteur qu'ils demandoient à grands cris, & en disant, qu'*incertain du succès*, *il étoit allé se cacher dans son royaume de la lune*. On l'a invité à l'y aller chercher, & quelques minutes après, il a reparu avec lui.

1786.

Eloges de M. *Trial*, & de Mlles. *Desbrosses* & *Carline*.

Le Danger de la prévention.

Celui qui se prévient aisément, est plus exposé qu'un autre aux erreurs & aux injustices : il ajoute les torts de l'homme aux foiblesses de l'humanité. *Le Danger de la prévention* est donc un des sujets les plus utiles qu'un Ecrivain dramatique puisse traiter : aussi n'a-t-on pas contesté à M. *Marsollier des Vivetieres* le but moral de la Piece qu'il a fait paroître le 26 Mai.

M. *Dorvigny*, Négociant, est parvenu à une haute fortune ; il n'a plus qu'un désir, c'est qu'*Ergaste* son neveu, quitte la province & vienne s'établir à Paris ; mais *Ergaste* n'y veut pas consentir. Ce refus le brouille avec M. *Dorvigny*, qui demande à son associé *Dalainval* parti pour l'Amérique, un jeune homme dans lequel il puisse mettre sa confiance. *Dalainval* lui propose M. *Dumont*. Sur le champ on le cherche, & on ne peut découvrir où il est. *Ergaste*, dont les affaires commencent à se déranger, profite de la circonstance pour

1786. se présenter sous le nom de *Dumont*, chez M. *Dorvigny* dont il n'est pas connu. Il y fait la connoissance de Mad. *Desroches* qui y demeure avec *Julie* sa fille. *Julie* est aimable & va se marier au Président de *Folleville*, le plus fat & le plus inepte de tous les hommes. Cet arrangement afflige *Ergaste* qui plaît à *Julie*, & voudroit l'épouser. Pour n'être pas témoin du bonheur de son rival, il prend la fuite. A peine s'est-on aperçu de son absence, que Mad. *Desroches* l'accuse d'avoir emporté les fonds de M. *Dorvigny*. On visite sa caisse, & on n'y trouve ni effets ni argent. *Folleville* ne se souciant plus de s'allier avec un homme qu'une telle aventure paroît devoir ruiner, se retire. Sur ces entrefaites, *Ergaste* revient, & prouve son innocence. Tout ce qui appartient à son oncle, a été mis en dépôt chez un Notaire, par des raisons secretes; il a même employé cinquante mille écus que *Dalainval* avoit fait passer à son ami, à acheter une terre que M. *Dorvigny* desiroit depuis longtems. Ces éclaircissemens donnés, le faux *Dumont* se raccommode avec son oncle, & obtient la main de *Julie*.

Cette Comédie fut écoutée attentivement, sans produire aucun effet. Parmi les Critiques, les uns prétendirent que le personnage de M. *Dorvigny* étoit manqué, que sa haine pour *Ergaste* n'avoit pas trop de fondement, & que l'opiniâtreté de son aversion se concilioit difficilement avec l'espece de bonhommie inséparable de ceux qui n'ont pas, à proprement parler, de caractere. Les autres, dépités contre la

la Piece, en jugerent la marche lente, l'action embarrassée, l'intérêt foible, la plupart des détails superflus, plusieurs incidens hors de la vraisemblance, & le dénouement romanesque. L'Auteur est si judicieux, qu'on doit s'en rapporter à lui sur la justesse de ces remarques; il peut dire mieux que personne, si elles sont exemptes de *prévention*. 1786.

Vit-on un seul appel sur la terre, dit *J. J. Rousseau*, quand la terre étoit couverte de héros? Les plus vaillans hommes de l'antiquité songerent-ils jamais à venger leurs injures personnelles par des combats particuliers? *César* envoya-t-il un cartel à *Caton*, ou *Pompée* à *César*, pour tant d'affronts réciproques? & le plus grand homme de la Grece fut-il déshonoré pour s'être laissé menacer du bâton? D'autres tems, d'autres mœurs, je le sais; mais n'y en a-t-il que de bonnes? & n'oseroit-on s'enquerir si les mœurs d'un tems sont celles qu'exige le solide honneur? Non, cet honneur n'est point variable, il ne dépend ni des tems, ni des lieux, ni des préjugés, il ne peut passer ni renaître; il a sa source dans le cœur de l'homme juste, & dans la regle inaltérable de ses devoirs. Si les peuples les plus éclairés, les plus braves, les plus vertueux de la terre, n'ont point connu le duel, je dis qu'il n'est pas une institution de l'homme, mais une mode affreuse & barbare, digne de sa féroce origine. *Le Duel.*

Le héros du Drame en trois Actes, en vers, intitulé: *Le Duel*, & représenté le 20 Juin, peut bien penser de même que l'immortel Ecrivain que l'on vient de citer; mais

1786. chez lui, le préjugé l'emporte sur la loi, la raison & la nature.

Le Marquis informé qu'un jeune Officier, son beau-frere, a parlé de sa femme avec indiscrétion, lui a offert le duel, & le rendez-vous a été fixé au lendemain. Un valet bien intentionné, voulant prévenir une affaire qui peut avoir des suites fâcheuses, engage un des créanciers du Chevalier à faire mettre à exécution une Sentence qu'il a obtenue contre lui. Le Chevalier est arrêté. Le Marquis craignant que cette détention ne soit interprétée à son désavantage, paie le créancier, & exige de lui le secret. A peine le prisonnier est-il libre, qu'il cherche le Marquis pour se battre; mais au moment où il va tenter le combat, il apprend l'acte de générosité de son adversaire, tombe à ses genoux, le prie sans bassesse comme sans honte, d'oublier son offense, & en redevient l'ami.

Cette Piece n'a pas seulement des rapports très marqués avec *le Philosophe sans le savoir*, elle a beaucoup de ressemblance avec *le Duel*, de M. *Rochon de Chabannes*. Cela n'a rien d'étonnant pour ceux qui savent qu'une Comédie Allemande est la source où a été puisé le sujet des deux Ouvrages.

M. *Lieutaud*, de qui vient le Drame, s'est écarté de la marche du premier imitateur, en substituant à *Morgan* un personnage fort plaisant & fort gai, en imaginant l'heureux incident du créancier, en introduisant sans nécessité un second pere, en faisant trois Actes de ce qui n'en devoit former qu'un bien fourni.

De plus, son ouvrage a le défaut de réunir de trop grands intérêts; car l'attention du Spectateur, qui se porte naturellement sur le Marquis & le Chevalier, s'étend encore à la femme & au pere du Marquis. L'un intéresse par sa douleur, & l'autre par sa franchise & sa loyauté. Si on ne vouloit omettre aucune observation, rien n'empêcheroit d'ajouter que ce n'est pas chez le Marquis, que le Chevalier, au sortir de prison, devroit le rejoindre, pour aller se battre, & qu'ainsi l'unité de lieu n'est gardé qu'aux dépens de la vraisemblance. Il seroit possible de souhaiter que le style, où l'on remarque de l'énergie, de la chaleur & de la sensibilité, fût toujours correct. Néanmoins on a prodigué à ce Drame de justes applaudissemens, & il n'a pas tenu au Public que l'Auteur ne vînt recevoir les assurances de son estime. 1786.

On lit dans les Lettres de Madame *de Sévigné*, qu'un Comédien atteint d'un mal dangereux, avoit envie de se marier. *Attends*, lui dit un de ses camarades, *tu nous perdras tous*.

La double Clef, ou *Colombine Commissaire*. 26 Juin.

Si les faiseurs de Comédies-Parades avoient eu connoissance de *la double Clef*, avant qu'on la jouât, ils auroient pu dire la même chose à M. *Desfaucherets*. Jamais le Public n'a montré tant de dégoût pour ce genre d'ouvrages, digne de l'ignorance du siecle dans lequel il a pris naissance, & tout au plus supportable sur les Théatres de la Foire.

Le tumulte fut si grand pendant la représentation de la Piece, qu'à peine en a-t-on dé-

1786. mêlé la fable. On s'est douté seulement que *Léandre* & *Isabelle*, amoureux l'un de l'autre, & guidés par *Colombine*, ne laissent pas de se voir, en dépit du bonhomme *Cassandre*, qui a des vues sur *Isabelle* dont il est le tuteur, & qu'ils viennent à bout de s'épouser, malgré le vieillard à qui l'intriguante Soubrette déguisée en Commissaire, fait signer, sans qu'il s'en doute, le contrat de mariage des deux amans.

La brillante réussite du *Mariage secret*, au Théatre François, a dû consoler M. *Desfaucherets* d'une disgrace qu'il n'auroit pas essuyée, s'il avoit considéré qu'une Comédie-Parade est détestable, quand elle manque de gaieté, & lorsqu'on n'y trouve que des équivoques & des quolibets, sans le mélange d'aucune plaisanterie ingénieuse.

Début de Mad. *Saint-Aubin.*

Les Comédiens doivent s'appliquer à faire sortir les traits des personnages de leur emploi ; mais il semble qu'on auroit tort de reprocher aux Actrices de ne pas les prononcer aussi fortement qu'elles le pourroient, par l'obligation où elles sont d'assortir leur jeu, non seulement aux convenances générales du Théatre, mais encore aux bienséances dont leur sexe a contracté la sage habitude.

Mad. *Saint-Aubin* débuta, le 29 Juin, par les rôles de *Marine* dans *la Colonie*, & de *Denise* dans *l'Epreuve villageoise*; ensuite elle remplit ceux de *Babet* dans *Blaise & Babet*, de *Colombine* dans *le Tableau parlant*, de *Babet* dans *le Droit du Seigneur*, &c.

Une figure aimable & fine, une voix bril-

lante, une prononciation nette, un maintien rempli de décence & de graces, ne sont pas les seuls avantages que cette charmante Actrice ait fait remarquer. On a reconnu qu'elle y joignoit de la méthode, du goût & de l'expression dans le chant, l'intelligence de la Scene, un débit vrai & un jeu spirituel. Les connoisseurs qui l'ont suivie dans toutes les parties de son début, ont observé que chacun des personnages qu'elle jouoit, avoit le ton, le caractere, & pour ainsi dire la physionomie qui lui étoit propre. 1786.

On s'est empressé d'attacher à ce Théatre un sujet qui, le 26 Janvier précédent, avoit obtenu à l'Opéra des suffrages honorables, & qui venoit de donner la marque la plus sûre d'un talent distingué.

Un jeune Auteur disoit à son ami: *Que vous êtes heureux! c'est aujourd'hui qu'on joue votre Piece. Le bonheur n'est pas bien grand*, répondit-il, *quand il ne passe pas la journée.*

Le bon Parent.

Le 21 Juillet, on vit la premiere & la derniere représentation du *bon Parent*, Comédie en un Acte, en prose, que le mécontentement du Public n'a pas même permis d'achever.

Lettre de M. *Grétri*, aux Auteurs du Journal de Paris.

Huit jours après, M. *Grétri* adressa aux Auteurs du Journal de Paris une lettre qui peint la candeur, la franchise, la modestie d'un Compositeur distingué, d'un homme à talent; exprime la tendre vigilance d'un pere éclairé, & trace une méthode d'éducation d'autant plus précieuse, qu'elle n'a rien de décourageant pour l'éleve, & qu'elle assure la gloire de l'instituteur, dont le jugement, l'esprit & le goût

appuient les notions ſur la mécanique de l'Art.
1786. Elle eſt conçue en ces termes :

Meſſieurs, — prétendre garder l'anonyme, en donnant au Public une Piece de Théatre, m'a toujours paru une inconſéquence, d'autant qu'on doit être sûr de ne pas y réuſſir : peut-être même ſeroit-il difficile de prouver que c'eſt par une véritable modeſtie, qu'en pareil cas on cherche à ſe cacher.

J'ai donc l'honneur de vous annoncer, Meſſieurs, que la petite Piece en un Acte, intitulée : *le Mariage d'Antonio* qu'on donne aujourd'hui aux Italiens, a été miſe en muſique par une de mes filles, âgée de treize ans. Mais comme je ne veux point altérer la candeur de ſon âge, en excitant en elle une préſomption menſongere, je dois dire qu'ayant elle-même compoſé tous les chants avec leur baſſe & un léger accompagnement de harpe, j'ai écrit la partition qu'elle n'étoit pas en état de faire. Les morceaux d'enſemble ont été rectifiés par moi ; cette compoſition exigeant une connoiſſance du Théatre que je ſerois bien fâché qu'elle eût acquiſe.

Lorſqu'elle m'apporte un morceau que je juge n'être pas ſaiſi muſicalement dans le ſens des paroles, je ne lui dis pas : votre chant eſt mauvais ; mais voici, lui dis-je, ce que vous avez exprimé. Alors je chante ſon air ſur des paroles que j'y crois analogues, & je donne une vérité d'expreſſion à ce qui n'étoit que vague ou à contre-ſens.

Cette méthode d'éducation m'a paru la meilleure ; car pourquoi rejeter comme mauvais

ce qui, en certains cas, auroit pu être bon? En se perfectionnant dans l'art des modulations avec un excellent maître (M. *Tapray*,) en apprenant avec moi l'art d'écrire le contrepoint, je ne juge pas inutile de l'habituer à se servir de l'expression juste. Cette habitude doit être prise de bonne heure; car le langage musical, énigmatique pour bien des gens, est en effet aussi vrai & aussi varié que la déclamation; je lui enseigne des vérités dont je suis persuadé.

L'étude d'un Compositeur est celle de la déclamation, comme le dessin d'après nature, est celle d'un Peintre. Il faut consulter l'âge, l'état, les mœurs, la situation du personnage qu'on veut faire chanter; quand on a saisi ces rapports & cet ensemble, c'est à la nature à faire le reste; c'est-à-dire que c'est à elle à former un chant agréable, né de la déclamation. Si au contraire, vous ne faites qu'un chant vague, vous ne contentez que l'oreille; si vous enchantez seulement, vous ne contentez que le bon sens; mais chanter & déclamer sont les secrets du génie & de la raison. Je dis à ma fille ce que je voudrois qu'elle fût un jour, & ce que je voudrois faire moi-même.

C'est à titre d'encouragement que je lui ai permis cet essai; mais le Public seul peut lui permettre de continuer. C'est à lui d'encourager un sexe qui, né pour démêler peut-être mieux que nous, les nuances du sentiment & les finesses de la Comédie, pourroit trouver à la fois la gloire & l'aisance honnête dont les chemins lui sont par-tout fermés. La Peinture

1786. se glorifie des talens supérieurs de Mad. *le Brun* & de Mad *Guiard;* pourquoi la Musique n'auroit-elle pas un jour des maîtres du même sexe, dans l'art de nous charmer par les accens de la voix ?

Le Mariage d'Antonio.

29 Juillet.

Le même jour, on représenta *le Mariage d'Antonio*, dont voici le canevas.

Le conducteur de *Blondel*, dans la Comédie de *Richard cœur de lion*, *Antonio* est retourné à son village après la délivrance du Roi. Il y arrive au moment où son frere est près d'épouser *Thérese*, & où son grand-pere & sa grand'mere, mariés depuis cinquante ans, vont renouveller leur mariage. Ces circonstances font désirer à *Antonio* d'être uni à *Colette* qu'il aime & dont il est aimé ; mais la mere de *Colette* s'y oppose, parce que le jeune homme n'a rien. A peine *Antonio* a-t-il essuyé un refus qui le chagrine, que *Blondel* lui envoie tant en son nom, que de la part du Roi & de la Princesse Marguerite, trois bourses d'or. Le petit amoureux en donne une à son pere, une à sa sœur & l'autre à *Colette*. La mere touchée de ce trait de générosité, accepte *Antonio* pour gendre.

Cette Piece a fait le plus grand plaisir par l'esprit & la grace qui y brillent. On a su gré à l'Auteur, (Mad. *de Beaunoir*) d'avoir fourni à une Virtuose de treize ans l'occasion de faire en public l'essai de ses talens. Les connoisseurs ont admiré dans la musique de Mlle. *Grétri*, la légéreté, l'aisance & la pureté de son chant, l'intelligence & le goût de sa maniere de phraser, ainsi que la bonté de ses accompagne-

mens aſſez forts pour ſoutenir la voix, & pas aſſez bruyans pour la couvrir. Auſſi chacun a-t-il applaudi & redemandé un couplet du Vaudeville terminé par ces vers: 1786.

Il eſt des fleurs de toute ſaiſon,
Il eſt des talens de tout âge.

Les fauſſes Nouvelles.

Il y a des femmes déjà flétries, dit *la Bruyere*, qui par leur complexion ou par leur mauvais caractere, ſont naturellement la reſſource des jeunes gens qui n'ont pas aſſez de bien. Je ne ſais, ajoute-t-il, qui eſt plus à plaindre, ou d'une femme avancée en âge, qui a beſoin d'un cavalier, ou d'un cavalier qui a beſoin d'une vieille.

Cette penſée n'eſt nullement étrangere à une Comédie en deux Actes, en proſe, mêlée d'Ariettes, que MM. *Fallet* & *Champein* mirent au jour le 26 Août, ſous le titre des *fauſſes Nouvelles*.

Mad. *Dupont* apprend que ſon mari qu'elle a toujours déteſté, eſt mort en Amérique. Auſſitôt, quoique ſexagénaire, elle forme le projet d'épouſer un Chevalier fort aimable, mais ſans fortune. Celui-ci répond aux avances qu'elle lui fait, avec d'autant moins de répugnance qu'il ſe croit oublié d'une jeune perſonne, nommée *Roſine*, que des affaires de famille ont obligée auſſi de paſſer en Amérique. L'affaire eſt prête à ſe conclure, quand M. *Dupont* revient de ſon voyage avec *Roſine*; & comme on a mandé à l'un qu'il étoit veuf, & à l'autre que ſon amant étoit marié, ils ſont

dans l'intention de s'unir par le lien conjugal. Mais les vieux époux se retrouvent, se querellent & se réconcilient, après avoir assuré tout leur bien au *Chevalier* & à *Rosine* en faveur de leur mariage.

1786.

Cette Piece auroit pu être envisagée comme une débauche d'esprit, & écoutée avec indulgence; au contraire, elle fut jugée très rigoureusement; cependant il y a dans les premieres Scenes de jolis détails, de la gaieté, & dans la musique des morceaux vraiment dignes d'éloges. Ce qui peut avoir nui à l'ouvrage, c'est le choix du sujet qui n'est pas heureux, c'est la ressemblance de l'intrigue avec *le double Veuvage*, de *Dufresny;* enfin ce sont des plaisanteries moins comiques que bouffonnes, peu assorties à nos mœurs actuelles & à l'espece d'honnêteté publique que nous sommes convenus d'avoir au défaut de toute autre.

Les Amis du jour. 1 Septembre.

Trésor de tous les lieux, bonheur de tous les âges,
Le ciel te fit pour l'homme; & tes charmes touchans
Sont nos derniers plaisirs, sont nos premiers penchans.
Qui de nous, lorsque l'ame encor naïve & pure
Commence à s'émouvoir, & s'ouvre à la nature,
N'a pas senti d'abord, par un instinct heureux,
Ce besoin enchanteur, le besoin d'être deux?

. . . .

Brillant d'un vain éclat, & vivant pour moi-même,
Sans épancher mon cœur, sans un ami qui m'aime,
Porterai-je moi seul, de mon ennui chargé,
Tout le poids d'un bonheur qui n'est point partagé?

. . . .

C'eſt avec mon ami que ma raiſon s'épure, 1786.
Que je cherche la paix, des conſeils, un appui:
Je me ſoutiens, m'éclaire & me calme avec lui.
Dans des pieges trompeurs ſi ma vertu ſommeille,
J'embraſſe, en le ſuivant, ſa vertu qui m'éveille.
Dans le champ varié de nos doux entretiens,
Son eſprit eſt à moi, ſes tréſors ſont les miens.
Je ſens, dans mon ardeur, par les ſiennes preſſées,
Naître, accourir en foule & jaillir mes penſées.

. . . .

Suivez ces deux amis errans dans les campagnes,
Sur l'émail de nos prés, au penchant des montagnes;
Tantôt portant leurs pas vers des lieux fortunés,
Tantôt dans un déſert par leur courſe entraînés;
Vous les verrez tous deux, ainſi que deux abeilles,
Qui ſur les lis, le thym, ſur les roſes vermeilles,
Pompent légérement le doux nectar des fleurs,
Dévorer des objets la forme & les couleurs,
Laiſſer voler par-tout leur ame & leurs penſées,
Sur la nature entiere au haſard diſperſées;
Mais ils viendront bientôt dans des diſcours charmans
Rapporter leurs plaiſirs, leurs goûts, leurs ſentimens,
Raſſembler dans leurs cœurs, ravis de ces merveilles,
Un miel cent fois plus doux que celui des abeilles.

Voilà bien les douceurs, les délices de l'amitié; M. *Ducis* les a peintes avec l'abandon le plus touchant; mais on ne les goûte guères qu'avec ſes égaux, & c'eſt la moralité des *Amis du jour*, Comédie en un Acte, en proſe, par M. *de Beaunoir*.

M. *Dupont*, retiré du commerce, déſireroit jouir modeſtement avec ſes pareils, de la for-

1786. tune qu'il y a amassée ; mais sa femme n'a de plaisir, qu'autant qu'elle rassemble chez elle ce qu'on appelle *la bonne compagnie*. Afin de la guérir de cette vanité ridicule, il profite d'un jour où elle a invité à dîner un Commandeur, un Marquis & un Financier, pour feindre d'avoir besoin de mille louis qu'il doit payer dans le jour. Aucun de ces convives ne veut lui prêter cette somme ; c'est M. *Dupré*, Marchand de Drap, qui la lui procure, même sans en être prié. Mad. *Dupont* est désabusée : elle apprécie ses brillantes connoissances à leur juste valeur, & y renonce avec joie, pour n'avoir d'étroites liaisons qu'avec des personnes de son état.

Le léger fond de cet ouvrage n'empêche pas qu'il ne soit agréable. On y trouve des Scenes bien faites, des situations plaisantes, des traits vraiment comiques, de la rapidité dans le dialogue, de la facilité dans le style, & rien de tout cela n'a été perdu pour le Public habitué à applaudir les productions de l'Auteur.

L'heureux Naufrage. Les Amazones, suivant la fable, habitoient la partie de la Scythie la plus voisine de la mer Hircanienne. Ayant suivi à l'armée leurs maris qui furent tous tués, elles se livrerent avec moins de réserve que jamais au métier des armes, & résolurent de ne former aucun engagement qui les remît dans la dépendance, & dans la nécessité de redouter les hasards de la guerre pour des époux ou des enfans chéris. *Hercule* les défit, & après s'être signalées au siege de Troyes, sous la conduite de *Penthé-*

ſilée, leur Reine, elles furent taillées en pieces par *Diomede*, ou noyées dans le fleuve Scamandre. 1786.

Les Amazones modernes ont probablement fait naître l'idée de la Piece de l'*heureux Naufrage*, repréſentée le 12 Septembre.

Les Amazones mouroient d'ennui dans une iſle habitée par elles ſeules, lorſque des François y ont été jetés par la tempête. Loin que la rencontre de ces étrangers leur répugne, elles ne remarquent en eux que des ſoins & des moyens de leur plaire; mais il n'en eſt pas ainſi des meres des Amazones. Elles s'aſſemblent pour délibérer ſur le parti qu'elles ont à prendre, & appellent au conſeil les vaillantes guerrieres. Celles-ci voient ſi bien les choſes, & ſont ſi ſupérieures à leurs meres en nombre comme en raiſon, qu'il eſt arrêté que les François ſeront les maîtres de reſter dans l'iſle.

Ce Divertiſſement a le mérite d'être court, & l'avantage d'offrir quelques jolis couplets, avec des danſes militaires que de jeunes filles armées d'arcs, exécutent avec beaucoup de grace & de préciſion. C'eſt ce qui l'a ſoutenu contre le peu d'intérêt des ſituations, l'inſipidité de la plupart des Vaudevilles, & le mauvais choix des airs.

Vers à M. *Philippe*, jouant le rôle de *Richard* dans la Piece de ce nom.

C'eſt une des plus douces récompenſes du talent, que d'être loué par les graces. Mlle. Adélaïde *de Savornin* fit ces vers pour M. *Philippe* jouant le rôle de *Richard* dans la Piece de ce nom.

1786.

L'orgueil, la médiocrité
Sont le trifte fruit des éloges :
D'un tribut poétique un Acteur enchanté,
Obtient fouvent trop tard, s'il eft trop tôt chanté,
L'aveu du Parterre & des Loges.
Il eft heureux ; il a joui ;
Sur le fuccès d'un jour fa fierté fe repofe ;
Il n'a plus de rivaux, & fon œil ébloui.
Voit un laurier dans une rofe.
Loin de craindre pour toi ces fuperbes accès,
Philippe, à t'enhardir le Public me convie.
Dans *Richard* ta voix affoiblie
Nous promettoit d'abord un timide fuccès ;
Une affurance noble à ton jeu rend la vie,
Et je revois, plus attendrie,
L'Amant de Marguerite & le Monarque Anglois.
Sois inquiet, modefte, & même avec excès ;
J'y confens : oui, la modeftie
Embellit le talent ; mais la timidité
Le prive de fon énergie,
Et d'une ombre importune offufque fa clarté :
La premiere eft fa fœur, l'autre eft fon ennemie.
Faut-il révéler un fecret
Que mon fexe ne fait pas taire ?
Au Théatre comme à Cythere,
On peut être vif & difcret,
Sage & hardi ; c'eft l'art de plaire.
Ta voix, ta fenfibilité,
Tout nous fait défirer que ton cœur s'abandonne
A fa touchante vérité.

Malgré l'uſage alors qui ſouvent empoiſonne
La ſource de nos ſentimens,
Des plus belles fleurs du printems
Je te promets une couronne.

Vers à Mlle. *Roſalie.*

Le 24 Septembre, le Spectacle fut compoſé de *la Veuve de Cancale*, d'*Alexis & Juſtine*, & du *Mariage d'Antonio*. Le Parterre ayant redemandé le couplet qui termine le Vaudeville de cette derniere Piece, l'Actrice s'avança pour répondre aux vœux du Public. Il regnoit dans la ſalle le plus profond ſilence, lorſque M. *T. D. S. E.* s'aviſa de l'interrompre en criant : *Plus haut;* mais il eut tant de regret de cette imprudence, que le lendemain il lui adreſſa les vers ſuivans, comme un foible dédommagement de la peine que ſon indiſcrétion a pu lui cauſer.

Pardon, charmant *Antonio*,
Aimable fils de *Léonore*,
Pardon; ma bouche a dit : *plus haut*.
De ce mot échappé mon cœur s'indigne encore.
Ce mot a retenti juſques au fond du tien,
Il altéra ta voix, il fit couler tes larmes,
Et le trouble de ton maintien
Ajoutoit encore à tes charmes.
Mille applaudiſſemens flatteurs
En vain, au même inſtant, expioient mon outrage,
Tes beaux yeux ont verſé des pleurs,
Et ces pleurs étoient mon ouvrage!
Excuſe l'erreur d'un moment;
Reprends, reprends ton enjouement.

1786.

Tu plais assez par ta folie ;
Ta gaîté charme tous les cœurs,
Et l'on n'a pas besoin de voir couler tes pleurs,
Pour idolâtrer *Rosalie*.

Féodor & Lisinka, ou Novogorod sauvée.

« Deux jeunes gens de *Novogorod la grande*, en Russie, s'aimoient ; & comme leurs peres étoient mal ensemble, les yeux seuls avoient parlé. L'amant désespéré tomba dans une langueur mortelle, & prêt à quitter la vie, se traîna jusqu'à la maison de sa maîtresse. Il obtint de la gouvernante la faveur de lui apporter son dernier soupir. Le pere survint : on cacha le jeune homme sous des matelas roulés au fond de la chambre. Le pere s'y assit sans le savoir, & sortit ensuite. Après son départ on s'empressa de faire sortir le malheureux amant : il n'étoit plus. L'embarras fut au moins aussi grand que la douleur.

Après beaucoup de combats, un esclave cru fidelle, fut appellé ; on lui exposa le fait : son imagination alla plus loin, & supposant que l'amant mort avoit été heureux, il voulut l'être aussi pour prix du service qu'on lui demandoit.... Ici la plume s'arrête.... La malheureuse victime évanouie se trouva, à son affreux réveil, l'esclave de son esclave. Il la traînoit les nuits, pendant le sommeil de son pere, dans les tavernes où il avoit coutume de s'enivrer, & l'or de l'infortunée, fille d'un Marchand très riche dont elle avoit la confiance, servoit à payer ses infames débauches. Il alla, une nuit entr'autres, jusqu'à vouloir la livrer à ses compagnons d'esclavage & de désordre.

désordre. L'infortunée alors retrouve tout son courage, s'arme d'un flambeau, & profitant de leur brutale ivresse, met le feu à la cabane de bois, repair impur de ces malheureux. Ils périssent tous dans les flammes. De là l'héroïne intéressante & courageuse courut à Saint-Pétersbourg, se jetta aux pieds de Catherine II, dont le nom seul dit tout. Cette auguste Impératrice lui pardonna, & la fit mettre, de son consentement, dans un Monastere où probablement elle est encore ».

Cette anecdote que M. *Desforges* a apprise à Pétersbourg, en 1779, est la base de *Féodor & Lizinka*, ou *Novogorod sauvée*, Drame en trois Actes, en prose, exposé sur la Scene le 3 Octobre. Voici de quelle maniere l'Auteur a traité son sujet.

Wolvikoff, Inspecteur général de la ville de Novogorod, & pere de *Lizinka*, est d'un caractere si dur, si emporté, si cruel, qu'il ne peut souffrir *Doukanin*, dont les mœurs douces, la candeur & la sensibilité lui gagnent les cœurs des gens de bien. D'ailleurs il est vivement piqué de ce que *Doukanin* a été choisi par les Négocians du pays, pour aller présenter leurs hommages à l'Impératrice. Quoique *Féodor & Lizinka* connoissent la haine de *Wolvikoff* pour *Doukanin*, ils ne s'aiment pas moins tendrement, & la santé de *Féodor* miné par sa passion, s'altere de jour en jour. *Doukanin* qui en voit avec chagrin le dépérissement, propose à *Wolvikoff* de devenir son allié ; mais sa proposition est rejetée avec dédain. Le jeune amant n'ayant point d'espé-

1786. rance de posséder sa chere *Lizinka*, obtient de sa gouvernante *Absdéria* la permission de mourir à ses pieds. *Féodor* est introduit en effet chez sa maîtresse, tandis que l'on croit que *Wolvikoff* est allé chez sa niece *Marffa*, où il doit rester longtems. A peine lui a-t-il exprimé la violence de son amour & la pureté de ses intentions; *Lizinka* est à peine remise du trouble que la présence de son amant lui cause, que la voix de *Wolvikoff* se fait entendre. On vient à bout de cacher *Féodor* sous des carreaux, & c'est là précisément que *Wolvikoff* s'assied. Il parle avec chaleur de la conduite équivoque de sa niece, menace *Lizinka* de son ressentiment, si elle ose l'imiter, & sort en la prévenant qu'il sera absent toute la nuit. *Absdéria* vole à *Féodor*, & s'écrie qu'il n'est plus. *Lizinka* est désespérée; sa gouvernante s'occupe des moyens de faire enlever le corps du malheureux amant, & après y avoir bien rêvé, elle confie l'embarras où elle se trouve, à un esclave nommé *Pétrwska*. Elle ne sait pas qu'elle s'adresse à un Prince Tartare, qui ayant été fait prisonnier dans la derniere guerre, veut à quelque prix que ce soit, recouvrer la liberté, & se flatte d'y réussir, en soulevant tous les esclaves de *Novogorod*, & en mettant le feu à la ville. *Pétrwska* consent de servir *Lizinka*, à condition qu'il aura désormais tout pouvoir sur elle. La fille de *Wolvikoff* éclate en reproches. La fureur succede à la plainte, & l'indignation à la fureur; enfin elle cede à la rigueur de son sort, pour conserver sa réputation, & sauver la vie à *Absdéria*.

Pétrwska s'aperçoit, en emportant *Féodor*, qu'il a encore un souffle de vie : il lui donne du secours, & lui persuade que pour se soustraire au courroux de *Wolvikoff*, il faut qu'il se cache dans une chambre dépendante de la taverne de *Stéphann*, où les conjurés se sont rendus pour exécuter leur complot. *Féodor* y entre avec sécurité, & y demeure sans défiance. *Pétrwska* anime ses complices à la révolte, & dans la vue de leur inspirer de la confiance, il leur dit que *Lizinka* est en sa puissance, qu'elle est son esclave, & il s'engage à l'amener dans la taverne. L'infortunée *Lizinka* est contrainte d'y venir. Cependant *Doukanin* cherche son fils, & accuse son ennemi de l'avoir tué. *Wolvikoff* lui répond : *Ta douleur m'a touché, je ne t'en dis pas davantage.* De son côté, *Absdéria* inquiete de *Lizinka*, parcourt tous les lieux où elle peut être, & rencontre *Doukanin* à qui elle apprend la mort de son fils. La consternation de ce malheureux pere est inexprimable. Un instant après, *Lizinka* sort de la taverne, tenant une torche enflammée : son odieux tyran est plongé dans l'ivresse, ainsi que les autres conjurés qui se sont entretenus en sa présence de leur affreuse machination. Elle voudroit en instruire le Gouverneur ; mais de crainte que le carnage ne commence, avant qu'on ait eu le tems de le prévenir, elle met le feu à la taverne. *Féodor* paroît au milieu des flammes, & sort par la fenêtre. L'incendie répand l'alarme. Le Gouverneur arrive avec ses troupes : il est suivi de *Wolvikoff*, de *Doukanin*, & du peuple. *Pétrwska* est ar-

1786. rêté avec ceux de ses compagnons qui n'ont point péri dans les flammes. On les envoye au supplice, & *Wolvikoff* & *Doukanin*, réunis par tant de circonstances fâcheuses, concluent le mariage de *Féodor* & *Lizinka*.

Ce Drame a déplu à plusieurs critiques, par la singularité révoltante du sujet, par la bisarrerie des moyens qu'on y emploie, par la hardiesse des ressorts qu'on y met en œuvre, par les invraisemblances qui y sont entassées, par les rapports qui se trouvent entre la situation de *Féodor* & *Lizinka*, & celle de *Roméo & Juliette* dans la Tragédie de M. *Ducis*, par la foiblesse des raisons sur lesquelles est établie l'animosité de *Wolvikoff* contre *Doukanin*, par la conduite peu réfléchie de *Lizinka*, qui préfere le déshonneur & le danger d'être à la merci d'un esclave, au risque d'avouer son imprudence à son pere, par le défaut de liaison que l'on remarque entre les Scenes, & par les fréquentes entrées & sorties des Acteurs sans aucun motif plausible. Mais de beaux morceaux sur la liberté & sur les sentimens de la nature, plusieurs traits de sensibilité dans les rôles des amans, la chaleur & la noblesse dont celui de *Doukanin* est rempli, la sombre & terrible énergie du personnage de *Pétrowska*, la vigueur étonnante du dialogue, une grande connoissance de l'Art dramatique, une attention délicate à observer les bienséances théâtrales, une couleur de style convenable au sujet, & pour tout dire, en un mot, toutes les choses de talent qui ne sauroient échapper

à l'estimable Auteur de *la Femme jalouse*, ont entraîné les suffrages de la multitude.

1786.

Céline de Saint-Albe. 20 Octobre.

Peres & meres, quand c'est moins l'amour du bonheur que l'amour effréné du plaisir, quand c'est le désir d'unir les corps & non les cœurs, qui sollicite vos enfans à s'engager sous les loix de l'hymen, usez de toute votre autorité, dépouillez-vous de cette condescendance que les larmes & les prieres vous arrachent quelquefois, & revêtez-vous de cette fermeté d'ame qui ne plie qu'à l'aspect de la vérité, & du bonheur de vos enfans. Un plaisir passager leur cache sous des roses qui vont se faner, des épines que le tems rendra plus fortes & plus piquantes. C'est à votre intelligence, à votre amour pour eux, d'appercevoir ces épines qu'ils ne voient pas, & de les garantir de leurs blessures par une sage prévoyance.

Ces réflexions de M. *Sabatier de Castres* peuvent précéder avec fruit l'analyse de *Céline de Saint-Albe*, Comédie en deux Actes, en prose, par Mad. *de Beaunoir.*

Céline, jeune & sans expérience, a eu de l'inclination pour *Saint-Albe.* Sa mere en a prévu les suites, & cependant a consenti qu'elle l'épousât. *Céline* croyoit que ce mariage feroit son bonheur, & il n'y a point de peines qu'elle n'ait éprouvées dans son lien. Elle a beau être sensible, tendre & vertueuse, c'est par d'indignes traitemens que *Saint-Albe* paye sa tendresse, c'est par des calomnies qu'il répond à sa vertu : il veut même se séparer d'elle. Pendant l'instruction du procès, *Céline* se ré-

1786. fugie chez sa mere ; elle attend dans ses bras l'arrêt qui doit la justifier des imputations qu'on lui a faites. Elle se flatte trop : des témoins subornés ont appuyé l'accusation de *Saint-Albe*, & les Juges sont forcés de la soumettre à son pouvoir. Aussitôt un Exempt est chargé de l'arrêter, & déjà il se présente pour exécuter l'ordre, quand on apprend à *Céline* que son mari a été blessé mortellement par un homme contre lequel il s'est battu, pour lui avoir reproché ses torts, sa bassesse, sa cruauté, & lorsqu'on lui remet une lettre du moribond, par laquelle il reconnoît l'innocence de sa malheureuse épouse. L'Exempt se retire, & laisse *Céline* aussi libre qu'affligée.

On a pensé que cette Piece n'avoit pas la derniere main. Ce jugement rendu sans précipitation & sans injustice, a déterminé Mad. *de Beaunoir* à écrire aux Auteurs du Journal de Paris la lettre suivante :

Messieurs, — je dois trop aux bontés & à l'indulgence du Public pour me plaindre de sa rigueur, ou pour oser appeller de ses jugemens. Ma Piece de *Céline de Saint-Albe* jouée hier, pour la premiere fois, sur le Théatre Italien, lui a déplu ; je la retire, malgré les offres obligeantes de tous les Comédiens qui y remplissoient des rôles, de se prêter sur le champ à tous les changemens que j'y pourrois faire. Mais comme il m'a paru que ma Piece péchoit plus encore par le plan que par les détails, je n'ai pas voulu donner, une seconde fois, de l'humeur à un Public qui a si favorablement accueilli mes premiers essais. Je me

fais une loi de retravailler avec soin ce sujet, qu'une marche trop précipitée a rendu nul; mais que je n'abandonne point, parce que je le crois bon, théatral, intéressant, & le but, moral & nécessaire. J'ai pu manquer de force dans ma premiere donnée; ce n'est qu'en reculant, qu'on augmente la rapidité de son élan, & je ne doute pas qu'instruite par la leçon sévere que j'ai reçue hier du Public, je ne puisse, à force de travail, lui donner un ouvrage plus fait & plus digne de lui. 1786.

S'occuper, c'est savoir jouir;
L'oisiveté pese & tourmente;
L'ame est un feu qu'il faut nourrir,
Et qui s'éteint, s'il ne s'augmente.

Remise de l'*Amitié à l'épreuve* en trois Actes. 30 Octobre.

Depuis longtems le travail est la plus douce jouissance de M. *Favart*, le pere, & les plaisirs du Public sont toujours le fruit de son travail. Il a mis en trois Actes *l'Amitié à l'épreuve* qui, en 1771, fut représentée en deux Actes, avec succès, & qui réduite à un, en 1776, ne fut guères moins applaudie. Il a répandu dans son ouvrage du mouvement, de la gaieté, en donnant à la jeune Indienne un frere, & en ajoutant deux autres rôles, qui sont une soubrette & un esclave negre. Ce dernier est absolument neuf & de l'invention la plus heureuse. Il n'y a aucune de ces additions qui ne produise de l'effet.

On feroit tenté de croire que les nouveaux morceaux de musique sont supérieurs aux autres, si dans les compositions de M. *Grétri*,

1786.

Eloges de M. *Trial* & de Mlle. *Renaud*, l'aînée.

tout n'étoit pas marqué au coin du génie. C'est ainsi qu'on en a jugé le 30 Octobre. M. *Trial* s'est acquitté du personnage de l'esclave negre avec beaucoup d'enjouement & une originalité piquante. Le rôle de *Corali* a été aussi bien joué que chanté par Mlle. *Renaud*, l'aînée, qui fait espérer de réunir le talent d'une bonne Comédienne & le mérite d'une excellente Cantatrice. Elle inspire le plus vif intérêt, au moment où s'efforçant d'immoler l'amour à la reconnoissance, la force & la difficulté du sacrifice lui ôtent l'usage de ses sens.

A la fin de la Piece, le Parterre ravi en admiration, a demandé les Auteurs, & son enthousiasme a redoublé, quand M. *Favart*, dont le grand âge a considérablement affoibli la vue, est entré guidé par M. *Grétri*, comme *Anacréon*, dans sa vieillesse, a pu l'être par celui qui jouoit de la lyre, tandis qu'il chantoit.

Les Méprises par ressemblance.

Un favori d'*Auguste* lui ayant présenté un jeune Grec qui lui ressembloit beaucoup: *Savez-vous*, lui dit l'Empereur, en plaisantant, *si votre mere est venue à Rome? Non, Seigneur*, lui répondit l'étranger; *mais mon pere y est venu plusieurs fois.*

Le 16 Novembre, on vit pour la premiere fois *les Méprises par ressemblance*, Comédie en trois Actes, en prose, mêlée d'Ariettes, par MM. *Patrat* & *Grétri.*

Sans-Quartier, fils de M. *Robert*, Traiteur & Marchand de Vins, est engagé depuis l'âge de seize ans, dans le Régiment de Bourbon, & il doit arriver incessamment dans son pays, pour se marier à *Thérese*, fille du *Bailli*. Deux

Grenadiers ſont également en chemin pour ſe rendre chez eux. L'un s'appelle *Sans-Regret*, & l'autre *la Tulipe*. Ce dernier reſſemble parfaitement à *Sans-Quartier*. A quelque diſtance de leur deſtination, ils vont à une noce, y font tapage, & *la Tulipe* bat à outrance *Jacquinot*, filleul du *Bailli*, & promis en mariage à *Louiſon*, fille de M. *Robert*. Il devient amoureux de cette *Louiſon* qui ne le voit pas avec indifférence ; mais craignant d'être pourſuivi pour la querelle qu'il vient d'avoir, il ſe réſoud à s'en aller, & il emporte le ſac de *Sans-Quartier* au lieu du ſien. Son camarade, mécontent de l'aventure qui lui fait perdre la ſeule choſe qu'il aime, l'occaſion de bien boire & de bien manger, engage *la Tulipe* à reſter. *La Tulipe* y conſent, à cauſe de l'inclination qu'il a pour *Théreſe*, & par complaiſance pour *Sans-Regret*. Cependant *Jacquinot* s'eſt plaint au *Bailli* des mauvais traitemens de *la Tulipe* ; le Juge envoye ſon ſignalement à la Maréchauſſée, & on le cherche, quand le véritable fils de M. *Robert* arrive. Il ſe réjouit d'embraſſer ſon pere & de revoir ſa maîtreſſe ; mais M. *Robert* repouſſe ſes embraſſemens, & pour ſurcroît de peine, il eſt arrêté pour avoir battu *Jacquinot*. *Sans-Quartier* a beau proteſter qu'il eſt fils de M. *Robert*, qu'il n'a point vu le filleul du *Bailli*, que le ſac & la cartouche qu'on lui repréſente, ne lui appartiennent pas, on daigne à peine l'écouter, & attendu que la priſon du Bourg eſt en mauvais état, on l'enferme dans un vieil appartement ſitué au bout du jardin de M. *Robert*. *Louiſon* y avoit

1786.

1786. donné un rendez-vous à ſon amant : *la Tulipe* s'empreſſe de s'y trouver, & ne voyant pas celle qu'il cherche, il ſuſcite une querelle à *Sans-Quartier ;* celui-ci lui dit : *Tu as ton ſabre, & je n'ai pas le mien.* Alors *la Tulipe* jette ſon ſabre par terre ; on entend du bruit à la porte ; *Sans-Quartier* ramaſſe le ſabre pour le rendre à *la Tulipe*, & ſur ces entrefaites, le Brigadier entre, il chaſſe *Sans-Quartier* comme un indiſcret qui, par la négligence de l'Archer, s'eſt introduit dans la priſon, & y laiſſe *la Tulipe.* Bientôt après, *le Bailli* va l'interroger, & retrouve en lui un fils naturel qu'il croyoit mort. Cette reconnoiſſance eſt ſuivie de pluſieurs incidens ; mais enfin tout s'éclaircit & s'arrange pour le mieux. *Jacquinot* reçoit de l'argent pour les coups qu'on lui a donnés ; *Sans-Quartier* eſt uni à ſa chere *Théreſe ; la Tulipe* épouſe *Louiſon ; Sans-Regret* eſt invité à leurs noces, & la Comédie finit par un Vaudeville qui a pour refrain :

Il vaut mieux, quoi qu'on en gloſe,
Reſſembler à quelque choſe,
Que de ne reſſembler à rien.

Rien n'eſt plus compliqué que cette Piece. Au premier coup-d'œil, elle paroît imitée des *Ménechmes*, de *Regnard ;* mais à l'exception de la circonſtance du ſac fort analogue à celle de la valiſe, elle ne lui reſſemble aucunement. Il ſeroit poſſible que l'Auteur eût emprunté ſon ſujet du Théatre Eſpagnol. Quoi qu'il en ſoit, les deux premiers Actes ſont charmans :

incidens variés, ſituations comiques, & toujours adroitement amenées, contraſte agréable entre *Sans-Quartier* & *Sans-Regret*, intérêt puiſſant dans le rôle de *la Tulipe;* dialogue vif, ſaillies ſpirituelles, gaieté ſoutenue: tel eſt le précis des beautés qui y ſont répandues. Aux cinq premieres repréſentations, le commencement du troiſieme Acte étoit ſombre, languiſſant, & le reſte ne laiſſoit pas d'être embarraſſé, obſcur, peu vraiſemblable; mais l'Auteur l'a retouché avec ſuccès; il s'eſt principalement appliqué à changer le dénouement. Si on peut lui reprocher encore des défauts, il y a lieu de préſumer que M. *Patrat* ne négligera point de le porter à ſa perfection.

A l'égard de la muſique, on en a fait connoître l'Auteur; c'eſt avoir dit qu'elle ne laiſſe rien à deſirer.

Eloges de Mlles. *Adeline* & *Carline*, & de MM. *Trial*, *Ménier*, *Philippe* & *Chenard*.

Il y eut de l'enſemble dans le jeu des Acteurs. Mlles. *Adeline* & *Carline* brillerent dans leurs rôles; MM. *Trial* & *Ménier* donnerent du relief aux leurs; M. *Philippe* joua *Robert* avec chaleur & ſenſibilité, & M. *Chenard* mit dans le rôle de *Sans-Regret* une gaieté, une franchiſe & une intelligence infinies.

La Veuve Angloiſe.

La femme d'un joueur vint, la mort dans les yeux, chercher ſon mari qui jouoit depuis deux jours. *Laiſſez-moi*, s'écria-t-il, *je vous reverrai peut-être .... après demain*. Le malheureux! il arriva plutôt qu'il ne l'avoit prévu. Sa femme étoit couchée, tenant à la mamelle le dernier de ſes fils. *Levez-vous*, *Madame*, *levez-vous*, lui dit-il, *le lit où vous êtes ne vous appartient plus*.

1786. Ce trait, rapporté par M. *Dussaulx* dans son excellent ouvrage, intitulé : *De la passion du jeu*, ne corrigera pas sans doute un seul de ceux qui en sont possédés ; mais n'arrêtera-t il aucune femme assez hardie pour donner sa main à un forcené qui, en un moment, peut renverser sa fortune, & rendre son sort à jamais malheureux ?

Le 29 Novembre, on eut *la Veuve Angloise*, Comédie de M. *Faur*, en un Acte, en prose.

Mistriss *Kepley*, jeune veuve aussi riche qu'aimable, aime passionnément *Rivers*, dont la vie est très dissipée, & elle se propose de l'épouser, malgré la répugnance que son oncle a pour un mariage qui l'expose à des regrets cuisans. *Rivers* a la passion du jeu ; il a perdu dans un bal vingt mille livres sterlings en billets de banque. Se voyant ruiné, il veut partir pour l'Amérique ; mais Mistriss *Kepley* lui envoye un billet conçu en ces termes : *Je promets de remettre ma fortune & ma main au porteur du billet.* L'indiscrétion d'un valet fait tomber le billet entre les mains de l'oncle qui le donne à un Quaker, nommé *Thomson*, dont il croit connoître la bonne conduite & l'honnêteté. Ce *Thomson* est précisément le joueur qui a gagné tout l'argent de *Rivers* : il feint de vouloir user de son titre. *Rivers* l'appelle en duel ; la veuve le conjure de lui rendre sa promesse. Le Quaker n'est ébranlé ni par les menaces de l'un, ni par les prieres de l'autre. Il n'écoute que la générosité de ses sentimens, & elle le porte à remettre à Mistriss *Kepley* les vingt mille livres sterlings de *Rivers*, & à

Rivers le billet de sa maîtresse. L'oncle admire le procédé de son ami, & approuve l'union des deux amans. 1786.

Il n'y a guères de Spectateurs qui n'aient senti l'invraisemblance du billet de l'Angloise. Libre de disposer de sa main, en faveur de qui bon lui semble, elle ne doit pas risquer de la promettre au porteur d'un billet dont mille circonstances peuvent empêcher qu'il n'arrive à sa destination, & qui par conséquent peut tomber en de mauvaises mains. On s'est aperçu aussi qu'il y avoit du vide dans quelques Scenes; mais il n'affoiblit pas l'intérêt de curiosité que la fable excite. Le personnage du Quaker *Thomson* est parfaitement établi. La franchise de son caractere, jointe à des manieres rudes, la droiture & la bonté de son cœur, sa noblesse d'ame amenent des situations touchantes, & ces situations ont contribué au succès de l'ouvrage.

Eloge de M. *Perigni.*

M. *Perigni* a fait *Thomson* avec le naturel, la vérité & l'énergie qui lui ont attiré de vifs applaudissemens dans les rôles de *Western* de *Tom-Jones à Londres*, & de *Wolvikoff* de la Comédie de *Novogorod sauvée.*

Lorsque M. *Granger* est venu nommer l'Auteur de la Piece, personne n'a été surpris de sa réussite. M. *Faur* a donné à ce Théatre plusieurs Pieces qui ne sont pas moins d'honneur à son cœur qu'à son esprit.

Cécilia. 14 Décembre.

« Les Auteurs de Comédies à Ariettes, suivant l'observation d'un critique éclairé, ne sauroient choisir des actions trop simples, quand ils veulent y faire jouer des caracteres. Dans

un Drame lyrique, il doit y avoir plus de masses
1786. que de détails, plus d'effets que de raisonnemens. Que l'action soit bien posée, que la marche en soit rapide, & que la fin en soit heureuse ; voilà tout ce qu'il faut ». Oui, sans doute ; mais ce n'est pas ce qu'on trouve dans *Cécilia*, Comédie en trois Actes, mêlée d'Ariettes.

Cécilia Beverley, qui a hérité d'un oncle des biens considérables, est sous la tutelle de M. *Delville*, le plus fier, le plus vain & le plus orgueilleux de tous les hommes, de M. *Bridge*, d'une avarice sordide & d'un égoïsme étonnant, & de M. *Harel*, qui joint à des goûts ruineux, une insouciance extrême ; mais elle va cesser d'être dans la dépendance. Sa majorité lui donne l'espoir de disposer de sa fortune & de sa main, en faveur du fils de M. *Delville* qui l'adore secrétement. Au jour convenu par ses tuteurs, pour lui rendre compte de leur gestion, & faire lecture d'une lettre que le testateur a défendu de décacheter avant cette époque, M. *Harel* est mis en prison pour dette, & on saisit ses meubles. *Cécilia* qui logeoit dans sa maison, & s'étoit engagée imprudemment à payer pour lui sept mille guinées, est forcée de chercher un autre domicile. L'amour la détermine à se retirer chez le pere de son amant. Bientôt après, on ouvre le paquet, & l'on voit que la succession de l'oncle est assurée de nouveau à la pupille, pourvu que l'époux qu'elle choisira, prenne le nom de *Beverley*, sans quoi elle n'y aura aucun droit. Cette clause inquiette *Cécilia* ; elle lui fait craindre que

l'union projetée n'ait pas lieu, & ses alarmes sont fondées. M. *Delville*, qui vient d'être instruit de la passion de son fils, veut qu'il épouse une fille riche, & sur-tout qu'il conserve son nom. Il est encore plus animé contre sa pupille, quand il sait qu'elle doit sept mille guinées, & il la chasse de chez lui. 1786.

Cécilia va trouver M. *Bridge*, qui, pour n'avoir pas d'argent à rendre, la prie d'accepter sa main. Autre embarras, nouvelle désolation.

Le frere de M. *Harel* ne désire pas moins ardemment de l'avoir pour femme, & c'est aux yeux du jeune *Delville*, le plus dangereux de ses rivaux. Aussi est-ce à lui qu'il s'en prend de son mauvais sort; aussi est-ce contre lui qu'il veut se battre; mais autant & plus ami qu'amant, le frere du dissipateur renonce à *Cécilia* qui ne respire que pour *Delville*. Il lui rend les sept mille guinées, & lui assure tout ce qu'il possede, pour la mettre à portée de se passer, s'il le faut, de l'héritage de son oncle, & de s'unir à l'objet de sa tendresse, sans qu'il soit réduit à quitter son nom. Un si noble désintéressement détruit tous les obstacles, ramene tous les esprits & fait le bonheur de *Delville* & de *Cécilia*.

Un Roman Anglois qui a pour titre: *Cécilia* ou *les Mémoires d'une jeune Héritiere*, a fourni le sujet de cet ouvrage trop chargé d'incidens, pour n'être pas embrouillé. Si l'Auteur a su conserver à Miss *Beverley* sa générosité, sa délicatesse, sa sensibilité, & à son jeune amant son caractere ardent, vif & tendre, il s'est con-

1786. tenté d'ébaucher les portraits de *Delville* & de *Bridge*. Si le troisieme Acte a des beautés, ceux qui le précedent, n'inspirent aucun intérêt. Si l'action est sage, les détails n'ont presque rien de piquant. Si quelques Scenes sont assez bien conçues, elles se perdent dans l'obscurité de l'intrigue. Enfin, si le style de la Piece n'est pas sans mérite, il n'en rachete pas les nombreux défauts.

La musique en a aussi d'essentiels. Pour quelques airs & des morceaux d'ensemble qui ont été applaudis, combien y en a-t-il qui ont ennuyé par une uniformité de genre & d effets, qui a fait dire du Musicien *Lambert* ?

> Et malgré le recueil que *Ballard* vend si cher,
> *Phœbus* a décidé qu'il n'avoit fait qu'un air.

Mais il faut en rejeter la faute sur l'Auteur du Poëme, qui n'a pas donné au Compositeur les moyens d'éviter la monotonie, & de déployer toutes les ressources de son Art.

Le Mariage singulier. C'est aux époux à s'assortir, dit le Philosophe de Geneve, le penchant mutuel doit être leur premier lien; leurs yeux, leur cœur doivent être leurs premiers guides; car, comme leur premier devoir, étant unis, est de s'aimer, & qu'aimer ou n'aimer pas, ne dépend pas de nous-mêmes, ce devoir en emporte nécessairement un autre, qui est de commencer par s'aimer avant que de s'unir. C est là le droit de la nature; ceux qui l'ont gênée par tant de loix civiles, ont eu plus d'égard à l'ordre apparent, qu'au bonheur du mariage & aux mœurs des Citoyens.

Le

Le principal perſonnage du *Mariage ſingulier* n'y prend pas garde de ſi près. Voici l'analyſe de cette petite Comédie, en proſe & en Vaudevilles, que M. *Favart*, le fils, donna au Public, pour ſes étrennes, le 2 Janvier 1787. 1786.

Un vieux célibataire, fort riche, ayant envie de ſe marier, a fait annoncer dans les papiers publics, qu'il épouſeroit ſans dot une jeune fille qui auroit de la beauté, des talens & des vertus. Il s'en préſente trois ſucceſſivement; l'une eſt la fille d'un Négociant de Bordeaux, qui eſt orpheline depuis ſon enfance; l'autre eſt une villageoiſe modeſte, amenée par ſa mere; la troiſieme eſt *Iſabelle* à laquelle la ſœur du barbon prend intérêt, parce qu'elle a les agrémens de la jeuneſſe, avec de la ſageſſe, de la candeur & de véritables talens. Les deux premieres chantent ſeulement des couplets: *Iſabelle* brille dans un air de bravoure, & c'eſt elle qui à juſte titre eſt préférée.

Cette Piece fut très bien reçue. On y a remarqué d'excellentes Scenes, & ſpécialement celle de la jeune payſanne, de la gaieté ſans indécence, & des couplets bien tournés.

Le Mariage ſingulier fut précédé de *la Prévention vaincue*, avec des changemens qui en démêlent plus agréablement l'intrigue.

Les Dettes.

Pour éterniſer ſa mémoire,
On perd les momens les plus doux;
Pourquoi chercher ſi loin la gloire?
Le plaiſir eſt ſi près de nous.

Le C. de ***.

1786. Ce n'eſt pas là ſeulement le langage de ceux dont la pareſſe fait les délices, c'eſt encore celui des jeunes gens qui aiment le luxe, ou que le torrent des plaiſirs entraîne, ſans être arrêtés par la crainte d'une ruine inévitable.

Le 8 Janvier, la Comédie des *Dettes*, en deux Actes, mêlée d'Ariettes, par MM. *Forgeot* & *Champein*, attira une grande affluence de monde.

Damis a mené à Paris la vie la plus diſſipée; il a été attaché à une jolie veuve qui s'appelle *Lucile;* mais le ſoin de ſes plaiſirs l'a plus occupé que ſon amour. Ce qui le tourmente actuellement, c'eſt l'acharnement de ſes créanciers. Pour ralentir leurs pourſuites, il feint d'être malade, & demande de l'argent à un oncle qui demeure en province, & porte le même nom que lui. Sur le champ, l'oncle ſe rend à Paris, cherche *Lucile*, lui parle avec aſſez de modération des folles dépenſes de ſon neveu, & attendu les conteſtations qui ſe ſont élevées entr'eux pour dês intérêts de famille, il la prie d'accepter ſa main ou celle du prodigue. L'adroite veuve ne rejette pas ſa propoſition; le bonhomme peut même interpréter favorablement ſa réponſe. Cependant l'embarras du neveu redouble, il ſait que ſon oncle eſt arrivé, & n'oſant paroître devant lui, il ſe réſoud à prendre la fuite. En ſortant, il rencontre au bas de l'eſcalier un Notaire qui lui dit qu'il vient pour le marier, & l'oncle, en deſcendant par un autre eſcalier, eſt arrêté par un Huiſſier, en vertu d'une Sentence Conſulaire. La mépriſe dure peu. L'oncle

eſt ſollicité de payer les dettes du neveu, & il y conſent, à condition que *Lucile* ſignera le contrat de mariage apporté par le Notaire. La veuve balance ; à la fin elle ſigne ; mais dans la ſeule vue de retirer le jeune homme du fâcheux état où il va être réduit ; & il ſe trouve qu'elle eſt unie à ce qu'elle aime. 1786.

On a écouté cette Piece avec un plaiſir inexprimable, tant les ſituations en ſont comiques, & les épiſodes plaiſans ! tant le dialogue eſt vif, naturel, ingénieux ! Néanmoins les connoiſſeurs ont fait quelque diſtinction entre le premier Acte & le ſecond. Celui-ci les a moins amuſés que l'autre, parce qu'il traîne & laiſſe apercevoir le dénouement. Mais le premier Acte eſt d'une gaieté raviſſante, & produit de l'effet.

Quant à la muſique, elle a paru variée, dramatique, & pleine d'eſprit, de fineſſe & d'enjouement. On en a jugé les motifs heureux, & les accompagnemens bien faits.

Saint-Preux & Julie d'Etange. 6 Février.

Depuis que tous les ſentimens de la nature ſont étouffés par l'extrême inégalité, c'eſt de l'unique deſpotiſme des peres, que viennent les vices & les malheurs des enfans ; c'eſt dans des nœuds forcés & mal aſſortis, que, victimes de l'avarice ou de la vanité des parens, de jeunes femmes effacent par un déſordre, dont elles ſont gloire, le ſcandale de leur premiere honnêteté. Voulez-vous donc remédier au mal ? remontez à ſa ſource. S'il y a quelque réforme à tenter dans les mœurs publiques, c'eſt par les mœurs domeſtiques qu'elle doit commencer, & cela dépend abſolument des peres

& meres ; mais ce n'eſt point ainſi qu'on dirige
1786. les inſtructions. . . . . . .

Combien d'honnêtes gens paſſent leur vie dans des campagnes éloignées, à cultiver le patrimoine de leurs peres, où ils ſe regardent comme exilés par une fortune étroite ! Durant les longues nuits d'hiver, dépourvus de ſociétés, ils employent la ſoirée à lire au coin de leur feu les livres amuſans qui leur tombent ſous la main. Pourquoi n'oſerois-je ſuppoſer, que par quelque heureux haſard, ce livre, comme tant d'autres plus mauvais encore, pourra tomber dans les mains de ces habitans des champs, & que l'image des plaiſirs d'un état tout ſemblable au leur, le leur rendra plus ſupportable ? J'aime à me figurer deux époux, liſant ce recueil enſemble, y puiſant un nouveau courage pour ſupporter leurs travaux communs, & peut-être de nouvelles vues pour les rendre utiles. Comment pourroient-ils y contempler le tableau d'un ménage heureux, ſans vouloir imiter un ſi doux modele ? comment s'attendriront-ils ſur le charme de l'union conjugale, même privé de celui de l'amour, ſans que la leur ſe reſſerre & s'affermiſſe ? En quittant leur lecture, ils ne ſeront ni attriſtés de leur état, ni rebutés de leurs ſoins. Au contraire, tout ſemblera prendre autour d'eux une face plus riante, leurs devoirs s'annobliront à leurs yeux, ils reprendront le goût des plaiſirs de la nature : ſes vrais ſentimens renaîtront dans leurs cœurs, & en voyant le bonheur à leur portée, ils apprendront à le goûter. Ils rempliront les mêmes fonctions ; mais ils les rem-

pliront avec une autre ame, & feront, en vrais Patriarches, ce qu'ils faisoient en Paysans. 1786.

Telles ont été les vues de *J. J. Rousseau*, en composant *Julie*, ou *la nouvelle Héloïse*, & tels sont les effets qu'il attendoit de la lecture de ce Roman; mais on a peine à démêler le but moral que s'est proposé l'Auteur de *Saint-Preux & Julie d'Etange.*

Il a pris l'héroïne de son Drame, en deux Actes, en vers, au moment où son pere veut la forcer d'épouser M. *de Volmar.* Le Lord *Edouard* qui protege les deux amans, essaye en vain de le détourner de ce mariage. Le Baron *d'Etange* est infléxible. *Julie* désespérée, s'unit secrétement à *Saint-Preux*, ensuite elle déclare son hymen à l'auteur de ses jours. Quelque touchant qu'en soit l'aveu, il allume la colere du Baron, & ce n'est qu'en voyant *Saint-Preux*, s'exposer à son ressentiment, s'offrir à sa vengeance, & un pistolet à la main, menacer de se donner la mort, qu'il approuve leur union.

Cette Piece représentée à Versailles, le 24 Mars 1778, & imprimée en 1783, n'a point eu de succès sur le Théatre des Comédiens Italiens. *Saint-Preux & Julie*, si intéressans dans l'ouvrage de *Rousseau*, l'un par son inexpérience, ses passions & son respect pour la vertu; l'autre par sa tendresse, sa soumission, ses remords & son attachement pour un époux qu'elle estime trop pour ne pas l'aimer, sont ici deux extravagans qui entassent fautes sur fautes, deux ingrats qui ne méritent aucune indulgence, & n'obtiennent le pardon de leurs égaremens, que

1786. par l'emploi de deux moyens extrêmes, dont l'un manque d'honnêteté, & l'autre de vraiſemblance. Là, preſque à chaque page, ce ſont des images qui enchantent, ou des ſituations qui attachent, ou des peintures qui enflamment. C'eſt la raiſon avec tous les charmes de l'éloquence, ou la paſſion avec ſon délire & ſon ivreſſe. Ici, au contraire, un mauvais plan eſt ajouté à un ſujet vicieux, des diſcuſſions longues tiennent lieu d'action, & à l'exception d'un petit nombre de vers heureux & de quelques morceaux remplis de verve, la Poéſie eſt lâche & ſans couleur.

Le Comte d'Albert. 8 Février. Le Comte d'*Albert*, Officier-Général au Service de France, fut condamné pendant la Régence, à avoir la tête tranchée, pour s'être battu en duel; mais il trouva le moyen de s'évader. Ayant obtenu la permiſſion de donner un bal dans ſa priſon, il fit élever contre la fenêtre de ſa chambre un très grand orcheſtre, garni de toutes ſortes d'inſtrumens, & notamment de baſſes & de contre-baſſes. Tandis que l'on danſoit, un ſerrurier ſe gliſſa derriere cet orcheſtre, & lima, ſans être entendu, les barreaux de la fenêtre par où le Comte paſſa, quand le bal fut fini.

Il eſt probable que cet événement a donné à M. *Sedaine* l'idée du *Comte d'Albert*, Comédie en deux Actes, en proſe, mêlée d'Ariettes, & de *la ſuite du Comte d'Albert*, Comédie en un Acte, avec Ariettes. Voici l'analyſe de ces deux ouvrages.

Le Comte d'*Albert*, condamné à mort pour avoir contrevenu aux Ordonnances du Royaume

qui défendent le duel, a pris la fuite. Quelque temps après, l'inquiétude où il est sur le sort de sa femme & de ses enfans, dont il n'a aucune nouvelle, le détermine à venir clandestinement à Paris. Comme il est au moment de revoir les personnes qui l'attachent le plus à la vie, il aperçoit un Officier prêt à percer de son épée un porte-faix, nommé *Antoine*, qui l'a heurté en passant : il prend la défense de ce malheureux & le sauve ; mais il est reconnu & arrêté. Le bruit se répand qu'il sera exécuté le lendemain. Sa famille vient pleurer avec lui ; son ami *Tréville* lui apporte des consolations, & *Antoine* qui est un des guichetiers de la prison, veut être à son tour son libérateur. Il le couvre de ses habits, & le force à s'évader par une secrete issue. Ensuite pour se sauver lui-même, il se serre le cou avec un mouchoir, prie la Comtesse de s'armer du poignard qu'elle avoit apporté pour mourir avec son mari, se jette à terre & crie de toutes ses forces. La garde accourt, & délivre le généreux *Antoine* du danger auquel il paroissoit exposé. Cependant d'*Albert* est sur le point d'arriver dans une de ses terres située en pays étranger. Ses vassaux qui le croient détenu prisonnier, se disposent à partir pour Paris, lorsqu'ils apprennent que le Comte est en sûreté, & qu'il sera incessamment au milieu d'eux, avec sa femme & ses enfans : ils sont ravis de joie. On leur raconte l'action du bon *Antoine*, & une jeune fille du fermier du Comte, aussi ingénue que sensible, en est si touchée, qu'à l'arrivée d'*Albert*, c'est sur *Antoine* qui a suivi

1786. ses pas, qu'elle attache ses regards. Elle l'aimoit déjà sans l'avoir vu, & elle engage son pere à le lui donner pour époux; le fermier y consent, & ce mariage ajoute à la satisfaction générale.

Le bon accueil qu'on a fait à ces Pieces, & les reproches qu'elles ont essuyés, sont également les fruits d'un juste discernement. Le premier Acte se passe en entrées & en sorties rarement motivées, la plupart des détails en sont peu intéressans, & les Scenes y manquent de liaison & de suite ; mais tout le second Acte est bon : comique & pathétique tour à tour, il fait éclater de rire, ou il arrache des larmes. Cependant il semble que la Comtesse ait tort de vouloir se tuer, puisqu'elle a des enfans qui doivent lui rendre encore la vie chere. Il peut se faire aussi que le Comte compromette sa délicatesse, en acceptant l'offre d'*Antoine*, dont il falloit du moins déguiser le péril. Il y a dans *la Suite du Comte d'Albert*, une gaieté soutenue, des traits de franchise extrêmement plaisans, & des ingénuités charmantes.

La musique qui est de M. *Grétri*, n'est pas inférieure à ses autres compositions; elle en a le mérite éminent, & a eu, comme elles, l'universalité des suffrages.

Les Auteurs de qualité.

Une femme de province se faisant une fête de dîner avec de grands Littérateurs, chez M. *de Lassay*, & voyant servir le fruit, sans avoir rien entendu de merveilleux, dit à Mad. *de Saint-Just* : *Quand commenceront-ils ?*

Seroit-il étonnant qu'en assistant à la repré-

ſentation de certaines Pieces de Théatre, incapables d'intéreſſer ou d'amuſer les Spectateurs, un homme de goût demandât à ſon voiſin, ſi la Comédie commencera bientôt? 1786.

Le 27 Février, on donna une Piece en un Acte, en proſe, intitulée : *les Auteurs de qualité.*

Le Baron *d'Oſtende*, qui a un procès important qu'on eſt à la veille de juger, a travaillé autrefois pour le Théatre; mais ſa Piece eſt abſolument tombée. Depuis ce tems, il eſt dégoûté des Lettres, & ne veut pas même avoir de liaiſon avec ceux qui les cultivent. C'eſt l'unique raiſon qui l'empêche d'accorder ſa fille en mariage au Marquis *de Sainfar.* Celui-ci regagne ſes bonnes graces, & obtient la main de ſa maîtreſſe, en remettant ſa Piece qui, ſous un autre titre, a un ſuccès décidé, & en lui faiſant gagner ſon procès.

Le défaut d'action, d'intérêt & de gaieté a beaucoup nui à cette Comédie dont le titre annonçoit des caracteres que l'aridité du ſujet ne comportoit pas.

Le Menſonge officieux.

Le démon
Qui de *Morphée* eut autrefois le nom,
Ce peſant diable eſt maintenant en France.
Vers le matin, lorſque nos Avocats
Vont s'enrouer à commenter *Cujas*;
Avec Meſſieurs il ronfle à l'audience;
L'après-dîner, il aſſiſte aux ſermons
Des apprentifs dans l'art des *Maſſillons*,
A leurs trois points, à leurs citations,
Aux lieux communs de leur baſſe éloquence.
Dans le Parterre il vient bâiller le ſoir.

Voltaire.

1786. On l'a vu le 17 Mars, au Théatre Italien, pendant la représentation du *Mensonge officieux*, Comédie en deux Actes, mêlée d'Ariettes.

Le jeune *Damis* a vécu dans le désordre, & a ruiné sa fortune. Ses effets sont vendus, son pere l'a déshérité, & il craint de perdre incessamment le cœur d'une riche veuve dont il est amoureux. Ne sachant comment faire pour recevoir sa maîtresse qui a dessein de venir souper chez lui, il lui mande le dérangement de ses affaires, & les erreurs qui l'ont occasionné ; mais son valet, chargé de porter la lettre, imagine de faire à la veuve une fausse confidence : il lui dit que la ruine de *Damis* n'est rien moins que réelle, & qu'il l'a supposée pour éprouver son amour. Il la prévient aussi, en lui remettant une lettre du pere de son maître, qu'elle a été concertée dans les mêmes vues, entre le pere & le fils. La veuve se plaint de cette défiance, & après une explication qui n'est défavorable qu'au valet, on ouvre la lettre du pere. Cette lettre tant redoutée, contient le pardon de *Damis*, & un consentement à son mariage avec la veuve. Le maître fait grace au valet, & les amans deviennent époux.

Cette Comédie est une imitation du *Valet menteur*, de *David Garrick* qui en tira le fond du *Souper mal apprêté*, de *Hauteroche*. Si avant la représentation, quelqu'un a dit à l'Auteur : votre Piece réussira, son titre est rempli, l'intrigue en est belle, la marche rapide, le dialogue naturel & vif, les personnages ont du

caractere, & les plaisanteries sont d'un excellent ton, il a fait un *mensonge* qui n'est nullement *officieux*. Mais s'il a ajouté : on aura des égards pour l'homme à talent qui en a composé la musique, & pour Mlle. *Renaud*, l'aînée, qui la fera valoir, il a présumé avec raison que le Public sauroit distinguer la musique d'avec le Poëme, & que le chant mélodieux de Mlle. *Renaud* feroit une agréable diversion à ses ennuis. De telles prédictions sont aisées à faire, & jamais elles ne trouveront d'incrédules. 1786.

Soyez moins libre qu'ingénu ;
On peut avec un art extrême,
Offrir à la sagesse même
L'Amour qui rougit d'être nu.

Toinette & Louis. 22 Mars.

Cet art a manqué à M. *Patrat* dans *Toinette & Louis*, Divertissement en deux Actes, mêlé d'Ariettes.

Toinette, jeune orpheline, doit tout à son parrain chez qui elle demeure depuis son enfance. Un garçon fort sage, nommé *Louis*, la recherche en mariage, & dans le village il n'est question que de leurs amours. Un Officier Anglois, qui s'y est retiré, veut hâter leur union, il en parle au parrain, & se charge de la dot de *Toinette*. Les amans, sur un mal-entendu, s'imaginent que c'est pour lui qu'il travaille; peu s'en faut qu'ils ne déchirent le contrat qui assure leur bonheur ; mais dès qu'ils sont désabusés, ils témoignent à leur bienfaiteur la plus vive reconnoissance.

1786. Cette Piece présente plusieurs situations agréables, c'est dommage qu'elles ne soient pas neuves. Elle renferme quelques Scenes bien faites; on souhaiteroit que les autres ne fussent pas noyées dans des détails superflus. Le dialogue est spirituel; mais on remarque dans le style une afféterie qui ne va ni à des villageois, ni à des enfans. L'ouvrage ne manque pas de gaieté; on regrette qu'elle soit souvent portée jusqu'à la licence, & que l'âge & le sexe du Compositeur n'aient pas inspiré à M. *Patrat* plus de réserve.

Ce Compositeur est Mlle. *Grétri*, qui fait des progrès étonnans dans son Art, à en juger par cette nouvelle production, où il y a encore plus de grace, de fraîcheur & d'agrémens que dans la musique du *Mariage d'Antonio*.

On a voulu entendre deux fois le couplet suivant, espece d'horoscope dont l'accomplissement ne peut être douteux ni éloigné.

Jeunes rosiers, jeunes talens
Ont besoin du secours du maître.
Un petit Auteur de treize ans,
Est un laurier qui vient de naître.
Il n'offre qu'un bouton nouveau:
Si vous voulez des fleurs écloses,
Daignez étayer l'arbrisseau,
Quelque jour vous aurez des roses.

Clôture du Théâtre, & compliment. 24 Mars.

Le jour de la clôture, le Spectacle fut composé de *la Belle Arsene*, de *Lucette & Lucas*, & d'un petit Divertissement, en un Acte &

en vers, mêlé de Vaudevilles. Voici le canevas de cette petite Piece qui tint lieu de compliment. 1786.

Les Jardiniers & les Jardinieres d'un Seigneur rempli de bienveillance, font toujours gaiement leur ouvrage, & rien ne les anime tant au travail que sa présence. Cependant l'Intendant du château leur annonce qu'ils vont en être séparés pour un tems. Les voilà découragés : on n'aura plus soin des fleurs ; mais *Finette*, maîtresse de *Blaise*, dit :

A mon avis, n'est-il pas mieux
De mettre à profit son absence,
Pour les reproduire à ses yeux ?
Avec la même vigilance
Il faut les revoir chaque jour ;
Prodiguons-leur nos soins fidelles,
Et peut-être qu'à son retour,
Il les trouvera plus belles.

Chacun se range à cet avis, & *Blaise* chante ces deux couplets, sur l'air : *Lise demande son portrait.*

Not' maître, voilà de vos coups,
Mais voyez c' qu'on y gagne ?
Quand vous croyez partir sans nous,
Not' cœur vous accompagne.
Chacun d' nous se sent animer
Du mêm' feu qui m'inspire ;
Tous n'ont qu'un cœur pour vous aimer,
Et qu'un' voix pour vous l' dire.

1786.

De vot' préſence ſe voir bannir,
Ah ! queu douleur amere !
Vous qu'on voit toujours applaudir
Au déſir de vous plaire.
J'ons des bouquets d' tout' les couleurs
A vous donner encore :
Il eſt juſte d'offrir les fleurs,
A qui les fait éclore.

Le Public a vivement applaudi ce compliment dont l'idée eſt ingénieuſe & bien exécutée. Il en a demandé l'Auteur, & *le Couſin Jacques* a paru.

Etat des Pieces jouées.

Vingt-cinq Pieces nouvelles repréſentées ſur ce Théatre, en 1786, & deux Comédies remiſes, ont ſignalé le zele des Comédiens, & varié les plaiſirs du Public.

Etat des Comédiens.

Ce Spectacle n'a fait cette année ni perte, ni acquiſition.

M. *Becq*, Acteur aux appointemens, s'eſt retiré, & l'on a admis à l'eſſai MM. *Paris*, *Saint-Marcel* & *Buſſi*, ainſi que Mme. *Saint-Aubin*, Mlle. *Guérin* & Mlle. *Renaud*, la cadette.

Etat de la danſe.

L'état de la danſe étoit compoſé de M. *Froſſard*, Maître des Ballets, de MM. *Boucher*, *Adnet*, *Rouſſeau*, *Montigni*, *Cantagrele*, *Honoré*, *Félix*, *Soligny*, *Corgniol*, *Eves*, Danſeurs figurans; de Mme. *Solier*, premiere Danſeuſe, de Mlle. *Leclerc*, la cadette, Danſeuſe en double, & de Mlles. *Leclerc*, cadette, *Riviere*, *Chapelle*, *Modeau*, *Neuville*, *Cornu*, *Babet*, *Gibaſſier*, *Caſane*, *Pauline* & *Chevalier*, Danſeuſes figurantes.

Fin du Tome troiſieme.

TABLE

Des Matieres contenues en ce Volume.

Gabrielle

Fin de la Table du Tome troisieme.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un manuscrit ayant pour titre : *Annales du Théatre Italien, par M. d'Origny, Conseiller à la Cour des Monnoies*; & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression. A Paris, le 20 Décembre 1786. BLIN DE SAINMORE.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE, à nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillis, Sénéchaux, leurs Lieutenans-Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra: SALUT. Notre cher & bien amé le Sieur D'ORIGNY, notre Conseiller en notre Cour des Monnoies, Membre de plusieurs Académies, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public, un Ouvrage qui a pour titre : *Annales du Théatre Italien*; s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege à ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume; voulons qu'il jouisse de l'effet du présent Privilege, pour lui & ses hoirs à perpétuité, pourvu qu'il ne le rétrocede à personne; & si cependant il jugeoit à propos d'en faire une cession, l'acte qui la contiendra, sera enregistré en la Chambre Syndicale de Paris, à peine de nullité, tant du Privilege que de la Cession; & alors, par le fait seul de la Cession enregistrée, la durée du présent Privilege sera réduite à celle de la vie de l'Exposant, ou à celle de dix années, à compter de ce jour, si l'Exposant décede avant l'expiration desdites dix années; le tout conformément aux articles IV & V de l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, portant Réglement sur la durée des Privileges en Librairie. FAISONS défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance : comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de celui qui le représentera, à peine de saisie & de confiscation des exemplaires contrefaits, de six mille

livres d'amende, qui ne pourra être modérée pour la premiere fois, de pareille amende, & de déchéance d'état en cas de récidive, & de tous dépens, dommages & intérêts, conformément à l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, concernant les contrefaçons. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en beau papier & beaux caracteres, conformément aux Réglemens de la Librairie, à peine de déchéance du présent Privilege; qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur Hue de Miromenil, Commandeur de nos Ordres; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur de Maupeou, & un dans celle dudit Sieur Hue de Miromenil: le tout à peine de nullité des Présentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses hoirs, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. Donné à Paris, le vingt-sixieme jour de Février, l'an de grace mil sept cent quatre-vingt-trois, & de notre Regne le neuvieme. Par le Roi, en son Conseil. *Signé*, LE BEGUE.

Registré sur le Registre XXI de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N° 2875, fol°. 834, conformément aux dispositions énoncées dans le présent Privilege; & à la charge de remettre à ladite Chambre les huit exemplaires prescrits par l'article CVIII du Réglemens de 1723. A Paris, ce 28 Février 1783.

LE CLERC, *Syndic.*

ERRATA.

PAGE 7, étoit dans l'usage, *lisez* étoient dans l'usage.
P. 41, rendit les personnages, *lis.* remplit les personnages.
P. 46, serra ces nœuds, *lis.* serre ces nœuds.
P. 51, est si bizarre, *lis.* est-il si bizarre.
P. 64, embarrassé de la conduite, *lis.* irrésolu sur la conduite.
P. 69, air : Vaudeville, *lis.* air : du Vaudeville.
Id. MM. Bonioli & Darius ont été, *lis.* MM. Bonioli & Darius, & Mlles. Lefevre, la cadette, & Rosalie, ont été.
P. 73, marbre de verd-compan, *lis.* marbre verd compan.
P. 80, chez Asmin, *lis.* chez Osmin.
P. 82, cet ouvrage, *lis.* cet œuvre.
Id. je n'en sais rien, *lis.* je ne sais.
P. 86, fuir sa destinée, *lis.* finir sa destinée.
P. 109, broderent, *lis.* brodoient.
Id. dans un miroir, *lis.* devant un miroir.
P. 111, dans leurs oracles, *lis.* dans leurs arrêts.
P. 114, & ces biens, *lis.* & ses biens.
P. 142, MM. Courcelle & Chenard, Mlle. Burette & Mad. Desforges furent mis, *lis.* M. Chenard fut mis.
P. 163, pere d'Isabelle, *lis.* frere d'Isabelle.
P. 192, de Mlle. Renaldi, *lis.* de Mlle. Rinaldi.
Id. Mlle. Renaldi, *lis.* Mlle. Rinaldi.
P. 206, que Sainval, *lis.* que Sainclair.
Id. Sainval profite, *lis.* Sainclair profite.
P. 233, le 15 Février, *lis.* le 16 Février.
P. 245, Mlle. Rinaldi augmenta, *lis.* Mlle. Rinaldi & Mlle. Renaud, la cadette, augmenterent.
P. 259, l'un intéresse, *lis.* l'une intéresse.
Id. n'est gardé, *lis.* n'est gardée.
P. 262, d'autant qu'on doit, *lis.* d'autant plus qu'on doit.
P. 263, si vous enchantez, *lis.* si vous déclamez.
P. 281, pour Thérese, *lis.* pour Louison.
P. 300, est un laurier, *lis.* est un rosier.
P. 302, Mlle. Guérin & Mlle. Renaud la cadette, *lis.* & Mlle. Guérin.
Id. Modeau, *lis.* Modo.

3205. **Origny** (Ant. d'). Annales du Théâtre italien, depuis son origine jusqu'à ce jour. *Paris, Duchesne*, 1788 ; 3 vol. in-8, portr. gravé, veau porph., dos orné, fil., dent. int.,tr. dor. (*Rel. anc.*).

